40e Année. N° 11

JUL 5 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1ER JUIN 1933

		Pages.
erre-Étienne Flandin.	*Inflation ou Déflation?*	481
samond Lehmann	*L'Invitation à la Valse.* — I	496
nest d'Hauterive	*Un Pèlerinage à Sainte-Hélène*	520
erre Mille	*L'homme qui ne savait pas dire non.*	541
H. Grondijs	*En Mandchourie*	571
urice Muret	*Gerhart Hauptmann*	597
bert Schinz	*Documents sur Rousseau et Voltaire* (fin).	630
rnard Faÿ	*La Dictature Roosevelt*	668
Bouglé	*Une Philosophie de l'Assimilation*	683
ançois Porché	*Le Théâtre*	696
bert Flament	*Tableaux de Partout*	707

Copyright 1933 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Antoinette Bourignon

par ANDRÉ THÉRIVE

Romantiques et Parnassiens

par ALBERT THIBAUDET

Vatel

par MARTHE DE FELS

D. H. Lawrence à Taos

par MABEL DODGE

La Situation des Chemins de fer français

par ED. GISCARD D'ESTAING

L'Opinion anglaise et la France

par JEAN MASSIP

Juifs et Lombards à Paris au Moyen âge

par PIERRE CHAMPION

INFLATION OU DÉFLATION

Après les crises monétaires qui, après la guerre, bouleversèrent successivement presque tous les pays d'Europe, un grand effort avait été tenté pour restaurer l'étalon-or. Avec le concours de la Société des Nations, avec l'appui de la Banque des Règlements Internationaux, grâce à toute une série d'emprunts de stabilisation, le *Gold exchange standard* qui n'est pas tout à fait le *Gold standard*, mais qui constituait une étape importante, avait été pratiquement rétabli dans l'Europe entière.

Les derniers emprunts émis, l'avaient été pour la stabilisation du leu roumain et du dinar yougoslave et le marché français y avait pris une part importante. Ainsi, au début de 1931, on avait pu croire que l'instabilité monétaire qui avait caractérisé la période d'après-guerre cesserait au profit d'une stabilité enfin rétablie et conduisant peu à peu au libre fonctionnement de l'étalon-or.

Un an après, la situation était complètement renversée; et, à l'heure où nous sommes, il n'y a plus, dans le monde, que la France, la Hollande, la Suisse et la Belgique qui pratiquent le système de l'étalon-or, c'est-à-dire dont les billets de banque soient, au moins à partir d'un certain montant, librement convertibles en or.

On peut classer les autres pays, du point de vue monétaire, en deux catégories :

a) D'une part, ceux qui ont conservé la loi monétaire reconnaissant aux porteurs de billets de banque le droit de recevoir

en échange un poids d'or déterminé, mais qui, en fait, ont apporté à la loi telles ou telles dérogations.

b) D'autre part, ceux qui ont purement et simplement abrogé la loi monétaire et dont le billet n'est plus légalement échangeable contre un poids d'or déterminé.

Notons que l'abandon de l'étalon-or ou même telles ou telles dérogations au système de l'étalon-or n'ont jamais été le résultat d'un choix fait librement et de propos délibéré. On ne quitte pas l'étalon-or, c'est l'étalon-or qui vous quitte.

Pour quelles raisons vous quitte-t-il? Elles sont nombreuses et différentes. La plus ordinaire, c'est que, pour un motif quelconque, un pays ne puisse faire face à ses engagements à l'égard de ses créanciers étrangers.

Cette impuissance à payer peut, elle-même, provenir de causes différentes, causes particulières ou causes générales, causes qui engagent la responsabilité morale du débiteur défaillant, causes qui allègent, au contraire, cette responsabilité.

Voici quelques exemples :

Tel pays est débiteur parce qu'il a contracté des emprunts à l'étranger, sans mesure. Non seulement il a emprunté pour reconstituer ses stocks de matières premières importées et pour renouveler son outillage de production, mais il l'a fait pour améliorer les conditions d'existence de sa population. Il s'est créé un outillage social qui dépassait ses moyens; il a combattu le chômage en entreprenant de grands travaux non rentables financés par ses créanciers extérieurs; il a alimenté sa production avec des crédits à l'exportation en faveur de débiteurs insolvables; il n'a pris aucune mesure pour équilibrer les budgets publics; il est intervenu dans la formation des prix pour les maintenir, soit en vertu d'une législation fiscale, soit en vertu d'une législation ouvrière, au-dessus du prix de vente de la concurrence à l'exportation. Dès lors, un jour fatal arrive où, ayant épuisé toutes les formes du crédit extérieur, emprunts à long terme d'abord, à court terme ensuite, ce pays débiteur qui n'a pas une balance commerciale assez favorable pour compenser ses charges financières, qui a perdu la confiance de ses prêteurs, fatigués d'augmenter sans cesse le volume de leurs créances, n'a d'autre alternative que de perdre en quelques semaines, voire

en quelques jours, toutes ses réserves d'or, ou de proclamer qu'il suspend ses paiements. En fait, il exerce son choix entre la faillite monétaire ou la faillite financière, mais c'est toujours une faillite dont il porte la pleine responsabilité.

Tel autre pays avait basé son équilibre financier sur les profits parfaitement sains qu'il retirait du commerce international et, plus spécialement, du commerce de l'argent. Mais voici que, tout à coup, ses débiteurs manquent à leurs engagements tandis qu'il doit payer ses créanciers. Sans doute pourrait-il, parce qu'il n'a pas épuisé son crédit propre, le substituer à celui de ses débiteurs. Mais, par un égoïsme sacré fort compréhensible, il refuse de prendre ce risque à sa charge et, dès lors, il n'a d'autre choix que de suspendre la convertibilité or de sa monnaie et de s'en remettre à la confiance de ses créanciers du soin d'apprécier la perte d'actif que mesurera la dévalorisation de sa devise monétaire.

Tel autre pays a établi sa balance des comptes sur la vente régulière à l'extérieur d'un ou plusieurs produits à un prix normal dans la série des prix mondiaux, et voici que, par une cascade d'événements dont il n'est en rien responsable, le prix de vente de ses produits est proportionnellement beaucoup plus diminué que celui des services, des achats et des charges financières qu'il doit payer à l'extérieur. Pour un sac de café, il doit en donner cinq, pour un quintal de blé, il doit en donner deux et demi, pour un mètre cube de bois, il doit en donner trois. Si l'équilibre ainsi rompu ne se rétablit pas rapidement, voilà encore un pays qui abandonnera l'étalon-or, mais qui aura droit à des circonstances atténuantes.

Tel autre pays, enfin, dépend, dans son équilibre, des comptes d'un client principal, à qui, pour des raisons géographiques, il livre presque tous ses excédents d'une production qu'il a parfois organisée en vue même de satisfaire les besoins de son client. Mais un jour vient où ce client, ayant abandonné lui-même l'étalon-or, oblige pratiquement ses fournisseurs à faire de même. N'est-ce pas là un cas d'abandon forcé de l'étalon-or?

Et j'arrêterai là, sans les avoir épuisés d'ailleurs, les exemples des désordres monétaires provoqués sous la pression des changes.

Mais il arrive que ce ne soit pas seulement du fait de l'étranger que l'étalon-or vous quitte.

Tel pays, par exemple, n'a pas contracté à l'extérieur de dettes qui excèdent, dans un temps normal, sa capacité de paiement et d'amortissement; mais, pressé de réparer les conséquences de la guerre, il a dépassé les limites de son endettement intérieur. Ayant drainé pour les besoins de l'État toutes les disponibilités de l'épargne, il se crée à lui-même des ressources en faisant imprimer, par la Banque d'émission, des billets gagés sur son crédit hypothétique. L'inflation monétaire, qui en est la conséquence, alarme les nationaux créanciers de l'État; ils s'efforcent d'échanger leur papier-monnaie contre de l'or, ou, ce qui revient au même, pour des devises étrangères convertibles en or. C'est l'aventure du franc français qui devait l'amputer des quatre cinquièmes de sa valeur-or d'avant-guerre.

Tel autre grand pays passait pour le rempart de l'étalon-or. Le stock d'or qu'il détenait était formidable. Sa balance commerciale ne cessait pas d'être positive et il la défendait par des tarifs douaniers de plus en plus élevés; cependant que, débiteur avant-guerre, il était devenu le premier pays créancier du monde. Mais l'accumulation de ces moyens de crédit, loin de l'inciter à la sagesse, avait eu pour résultat une gigantesque inflation de crédit, au point que pour un dollar-or avaient été créés douze dollars-crédit dans les banques, et que les seuls crédits de spéculation accordés à la Bourse des valeurs de New-York ont représenté, à un moment, sept milliards de dollars. Lorsque le crédit est trop facile il conduit inévitablement au gaspillage. Cela est si vrai qu'aux heures de la plus grande prospérité américaine, l'éloge du gaspillage était effectivement inclus dans le système d'une nouvelle économie qui devait conduire l'humanité à des destins définitivement assurés. Et par gaspillage, il ne faut pas seulement entendre les crédits à la consommation, simples traites tirées sur l'avenir, mais les crédits de stockage destinés, à l'origine, à défendre les prix et qui en ont aggravé la chute; et surtout les investissements en machines destinés à un accroissement de la production sans rapport avec les possibilités de la consommation, alors, surtout, que celle-ci se trouve réduite, par

la suppression de l'immigration à n'être plus qu'intensive au lieu d'extensive. Si l'on abuse du crédit, il se dévore lui-même et la rançon de cet abus est encore l'abandon de l'étalon-or.

***

Comment est-il possible, dans ces conditions, de défendre l'étalon-or? L'expérience ne l'a-t-il pas condamné? Ce sont des questions qui viennent naturellement à l'esprit et qui sont largement discutées dans le moment présent.

Certains théoriciens — et non des moindres — je citerai Maynard Keynes, le professeur Cassel, Mac Kenna, etc..., condamnent l'étalon-or au nom de cet axiome qu'une monnaie doit, avant tout, être stable, et que l'or a perdu cette stabilité.

La stabilité réelle d'une monnaie devrait, disent-ils, être mesurée non pas par son poids d'or, mais par son pouvoir d'achat des principaux produits de consommation courante. Partant de ces prémices, il serait relativement aisé de démontrer que le sterling, depuis que celui-ci s'est détaché de l'or, a conservé une stabilité très supérieure à celle de l'or. Mais, si l'exemple de la Grande-Bretagne semble, a priori, jouer en faveur de cette thèse, d'autres exemples viennent à l'encontre. Ainsi, lorsque le mark en Allemagne ou le franc en France ont subi une crise de dévaluation plus ou moins brutale, la stabilité des prix a fait place dans ces pays à une terrible instabilité. La permanence du pouvoir d'achat du sterling, jusqu'ici, est due, en fait, à une coïncidence dans le temps de la baisse des prix mondiaux et de la dévalorisation du sterling. Mais si le sterling avait subi par rapport à l'or une baisse de 30 p. 100 alors qu'au contraire les prix mondiaux étaient en hausse, il est peu probable que la dévaluation du sterling eût suffi pour arrêter la hausse des prix et encore moins pour déterminer une baisse des prix équivalente à cette dévaluation. Sans doute, l'on pourra soutenir que le sterling, par l'ampleur des transactions commerciales qu'il règle, joue un rôle considérable sur les échanges et sur les prix. Mais, même si l'on admettait que ce rôle fût décisif, il faudrait accepter

alors que tout le mécanisme de la formation des prix est gouverné par des manipulations monétaires.

Et c'est bien là, en effet, l'aboutissement de la théorie de la monnaie dirigée et son opposition fondamentale avec le système de l'étalon-or.

Dans un récent discours, M. Mac Kenna posait cet autre axiome : le niveau des prix est déterminé dans chaque pays par la quantité de monnaie disponible pour l'achat de marchandises et de services. Il en déduisait que le taux du change entre deux monnaies tendrait à varier comme leur pouvoir d'achat respectif, compte non tenu des troubles momentanés pouvant être causés par des transferts de capitaux ou de crédits à court terme. Si bien que le niveau des prix, disait-il, affecte le cours du change, mais le cours du change n'a que peu d'influence sur le niveau des prix. Lorsqu'un pays qui représente une grande capacité de consommation, notamment de matières premières ou de denrées de grande consommation comme le coton, le blé ou le café, augmente ses achats, il en provoque la hausse dans les pays producteurs. Et ainsi, une hausse des prix même exprimée en une monnaie qui n'est pas convertible en or, entraîne un raffermissement des prix même dans les pays qui ont conservé l'étalon-or.

Il suffit alors de faire la démonstration qu'il est possible d'amener une hausse intérieure des prix par une simple manipulation monétaire, lorsqu'il s'agit d'une monnaie affranchie de l'or, pour couronner le système.

C'est à quoi ne manquent pas les théoriciens de la monnaie dirigée quand ils traduisent dans les faits l'axiome cité plus haut. Cette traduction s'exprime tantôt par le terme : inflation contrôlée, tantôt par celui de reflation, et signifie, en fait, l'expansion des dépôts dans les banques. De ce point de vue, un expert de la finance et de l'économie américaine, M. Walter Lippmann, apporte son appui. M. Lippmann montrait récemment que la baisse formidable des prix survenue aux U. S. A. depuis 1929 aurait dû coïncider avec une diminution de la quantité de monnaie en circulation, s'il était vrai que les prix variaient comme la quantité de monnaie en circulation. Il remarquait ensuite que cela était démenti par les faits puisque la circulation atteignait, au début de 1933, 5,7 milliards

de dollars contre seulement 4,8 milliards en 1929. Et il concluait que, par contre, la quantité de crédit dont les déposants disposaient en banque avait baissé de 1929 à 1933 de 58,8 milliards à 46,1 milliards de dollars, c'est-à-dire de près de 25 p. 100, pendant que les prix de gros baissaient de 35 p. 100. Si bien que pour ramener les prix à un niveau voisin de celui de 1929, il faudrait fabriquer 13 milliards de dollars de monnaie-papier pour compenser la diminution des dépôts en Banque.

Reste à définir le moyen de créer de la monnaie-papier. Il est simple : c'est l'*open-market*, c'est-à-dire la vente sur le marché d'obligations de l'État.

Nous venons d'assister précisément aux États-Unis d'Amérique à une gigantesque opération d'inflation, ou, pour accepter le néologisme à la mode, de reflation. Au début de mars 1931 les Banques fédérales de réserve, en vertu d'une loi nouvelle qui les y autorisait, se mirent à acheter des obligations d'État d'abord en quantités limitées, puis sur une large échelle. L'objet défini de ce procédé était d'alléger la situation difficile des Banques en leur permettant de diminuer leur dette à l'égard du système fédéral, et d'aider les Banques à augmenter leurs disponibilités. Mais si le découvert des Banques fut en effet réduit, l'augmentation des disponibilités se révéla faible du fait d'une exportation d'or continue et importante et d'une thésaurisation développée dans le public des signes monétaires.

Cette exportation et cette thésaurisation devinrent si importantes qu'à un moment les autorités responsables de la monnaie furent débordées. Il ne pouvait pas en être autrement, car, à la vérité, les dépôts dans les Banques, que l'on a qualifiés quelquefois de *monnaie scripturale* puisqu'ils servent de base aux paiements par chèque, n'avaient plus de contrepartie sûre ni liquide. Cette contrepartie composée d'obligations du Gouvernement, des États, des Villes et des collectivités publiques d'actions industrielles, de prêts sur hypothèques, de warrants sur marchandises, avait subi la dévalorisation de tous les actifs du fait de la crise.

On en mesurera l'importance par ces pourcentages de baisse de juin 1930 à fin 1932 affectant les indices des principales catégories de valeurs cotées à New-York :

Obligations	12,6 p. 100
Valeurs industrielles.	60,8 p. 100
Valeurs de Chemins de fer. . .	72 p. 100
Services publics	59,3 p. 100

Et on appréciera mieux les dangers auxquels aura à faire face le Président Roosevelt quand on saura que, pour 600 Banques mutuelles d'épargne, qui groupent plus de 20 p. 100 du total des dépôts aux États-Unis, et qui correspondent à peu près à nos Caisses d'Épargne, les bilans au 30 juin 1931 ne faisaient apparaître que 3,4 p. 100 de liquidités contre 96,6 p. 100 d'immobilisations dont la moitié, correspondant à des prêts hypothécaires, doit être considérée comme *gelée* et dévalorisée de plus d'un quart, tandis que l'autre moitié, correspondant à des prêts sur warrants pour 25 p. 100, et en valeurs de bourse pour les autres 25 p. 100, doit être affectée d'une perte d'environ un tiers.

Et l'on comprendra pourquoi, dans son dernier discours-programme radio-diffusé, le Président Roosevelt a pu dire : « Si tous les porteurs de titres pour lesquels il y a eu promesse de paiement en or réclamaient l'exécution de cette promesse, un sur vingt seulement pourrait avoir satisfaction. »

C'est pourquoi le Président Roosevelt s'est fait autoriser à dévaluer le dollar jusqu'à concurrence de 50 p. 100 de son poids légal d'or et à émettre, sans autre contrepartie que des Bons du Trésor, pour 3 milliards de dollars de monnaie-papier.

Il est évidemment trop tôt encore pour porter un jugement sur la gigantesque opération d'inflation américaine.

Jusqu'où sera-t-elle possible? Dans le même discours-programme, le président Roosevelt semble avoir voulu tracer comme limite à l'inflation une hausse des prix « à un niveau tel que les débiteurs pourront rembourser leurs dettes au moyen d'une devise équivalant à celle qui existait au moment où les emprunts ont été contractés ».

Mais si tel est bien son but, il semble qu'il doive échouer finalement dans sa tentative; car la manipulation monétaire ne suffit pas à elle seule à créer la prospérité.

L'erreur des techniciens de la finance est d'assigner à la

monnaie un rôle prépondérant dans l'économie. On reste rêveur lorsque, pour rétablir l'activité des échanges, certains proposent sérieusement l'inflation monétaire et la spéculation en hausse à la Bourse. L'inflation de crédit et la spéculation boursière ne sont-elles pas précisément à l'origine de la crise, et ne devrait-on pas, au contraire, revenir à la pratique stricte du *gold standard* pour repartir sur une base saine d'activité?

***

Lorsque le *gold standard* était à la base de la formation du crédit, rigoureusement contrôlé, l'équilibre de la production et de la consommation qui est, encore plus que la stabilité monétaire, le facteur décisif de la sécurité des échanges, se trouvait presque automatiquement établi.

Sans doute, au fur et à mesure de l'accroissement des échanges, une plus grande quantité d'or était nécessaire, mais il faut remarquer que l'or n'a jamais fait défaut. Il est même assez piquant que les prévisions, pessimistes à ce sujet, des mêmes experts qui aujourd'hui prêchent la dévaluation générale des monnaies aient été aussi cruellement démenties par les faits. La délégation de l'or à la Société des Nations avait prévu que la production mondiale d'or qui avait atteint 400 millions de dollars en 1926 déclinerait à partir de 1930 à une allure rapide. Cependant, l'augmentation effective de la production de l'or en 1930, 1931 et 1932 a contrarié ces prévisions. Dès 1925, le professeur Cassel soutenait qu'une crise devait se produire parce que le rythme « normal » de l'accroissement annuel des stocks d'or monétaire nécessaire au maintien du rythme de la vie économique, ne pourrait continuer à s'établir à l'avenir à la moyenne de 2,8 p. 100 qui avait été celle des années 1850 à 1910, époque de grand développement économique. Mais, en 1930, le rythme d'accroissement de la production de l'or a été de 4,9 p. 100 et en 1931 de 6,3 p. 100. Faut-il rappeler, d'ailleurs, que dans les systèmes financiers modernes où les paiements par espèces ne jouent qu'un rôle négligeable, le métal n'intervient que comme un support de la circulation monétaire légale, et, au second degré,

des moyens bancaires de paiement. Et c'est, au contraire, parce que ces moyens bancaires ont été développés sans mesure que tant de capitaux ont pu être consommés et finalement détruits. La baisse des prix n'est pas un phénomène artificiel d'origine monétaire qui peut être combattu par l'inflation ou la reflation, elle est la réaction naturelle contre un gonflement des prix qui eut son origine dans l'abus de crédit.

L'accumulation d'or dans certains pays est elle-même le résultat d'abus de crédit en ce sens que les Banques d'émission qui ont perdu cet or s'étaient refusées, sous la pression de préoccupations économiques et sociales, à opérer les restrictions de crédit qui étaient commandées par le jeu normal de l'étalon-or. Toutes les tentatives qui ont été faites par voie monétaire pour enrayer la baisse des prix n'ont fait que la retarder; mais, en l'aggravant, elles ont en outre introduit dans la crise un nouvel élément de trouble : l'inquiétude monétaire qui a conduit à la thésaurisation des signes monétaires et à l'accumulation erratique de l'or dans les pays considérés successivement comme des refuges monétaires.

Ainsi, le retour à l'étalon-or, sans qu'il soit à lui seul suffisant pour assurer la reprise et le développement des échanges, est essentiel parce qu'il crée un rapport déterminé et connu à l'avance entre les unités monétaires des différents pays qui participent à la circulation internationale des marchandises, du crédit et des capitaux.

C'est un aspect essentiel de la question. Il est indéniable, en effet, que, sous un régime économique de protection accentuée, les prix intérieurs ne s'adaptent que lentement aux prix mondiaux. Dans l'intervalle, en cas de fluctuations accentuées des changes, un pays à monnaie dévaluée bénéficie d'une prime momentanée dans le commerce d'exportation. Mais où irons-nous si, dans les échanges internationaux, on ajoute à toutes les entraves économiques directes ou indirectes que l'esprit d'autarchie a multiplié depuis la guerre, le jeu de la variation monétaire considérée comme un instrument de dumping? Sans doute, dans le trouble des réadaptations économiques et monétaires d'après-guerre, les rapports monétaires entre les différentes monnaies peuvent ne pas avoir été heureusement établis. La livre valait-elle

124 francs français et 4,86 dollars? Cela est discutable et les rapports des monnaies entre elles restent à équilibrer.

Le point de vue britannique qu'il faut laisser les monnaies trouver librement leurs rapports en suspendant la convertibilité-or pendant assez longtemps pour que l'expérience joue, paraît théoriquement très sain; à la condition, toutefois, que dans cette période expérimentale, il soit possible d'éliminer tout ce qui trouble les rapports monétaires entre les différents pays, ce qui est douteux.

Mais si, sur le plan international, le rétablissement de l'étalon-or est indispensable, il ne l'est pas moins sur chaque plan monétaire national.

Lorsqu'on examine de près le système de la monnaie dirigée, on constate que ses promoteurs y trouvent une solution facile au désordre des États modernes. L'inflation devient un moyen de Gouvernement pour résoudre les difficultés de l'équilibre budgétaire; pour réduire en fait, sans en avoir l'air, les traitements et les salaires, pour diminuer l'endettement des États ou des particuliers. Or, tant que ces désordres intérieurs se perpétueront, il n'y aura pas de restauration durable d'une vie économique normale dans le monde. Car, ainsi que l'a si bien dit M. Trip qui préside la Banque de Hollande et siège au Comité financier de la Société des Nations : « Les problèmes à résoudre par le monde entier et par chaque pays en particulier consistent dans la réduction du coût de production et du standard de vie *dans les limites des revenus qui résultent de la production*, ils consistent également dans le rétablissement de l'équilibre entre la production et la consommation par des moyens naturels et économiquement sains... On ne pourra le faciliter et l'accélérer, du point de vue international, qu'en rendant possible une plus grande liberté des échanges de marchandises et de services et, du point de vue national, en admettant une plus grande souplesse dans le système économique. Il est, en effet, impossible de continuer à vendre sans acheter soi-même et il n'est pas possible non plus de maintenir un niveau d'existence supérieur au niveau des revenus produits par l'appareil national. »

***

Cependant, loin de proposer au monde le retour à la sagesse, ses dirigeants actuels lui annoncent qu'ils soumettront à la prochaine Conférence économique mondiale un programme de hausse générale des prix.

Dans le communiqué Roosevelt-MacDonald on lit en effet : « La nécessité d'une augmentation des prix mondiaux a été reconnue comme primordiale. » Et, dans le communiqué Roosevelt-Herriot, on trouve cette déclaration : « Les Gouvernements des États-Unis et de la France ont pu déjà se déclarer en plein accord pour une prompte réunion de cette Conférence dont l'objet doit être de favoriser la reprise de l'activité universelle et *le relèvement des prix mondiaux* ».

Reste à savoir comment l'on obtiendra cette hausse des prix mondiaux.

Ici s'opposent de nouveau la formule libérale et celle de l'économie contrôlée qui découle de la monnaie dirigée.

Il faut reconnaître loyalement qu'à l'heure actuelle et en raison de l'évolution psychologique de l'opinion publique, il est plus facile à un Gouvernement de se lancer dans une politique d'intervention, qui satisfait les vagues successives des intérêts privés, que de restaurer une politique de liberté qui ne favorise que l'intérêt général, au détriment, souvent, de certaines catégories d'intérêts.

Nous en avons un exemple nouveau et frappant aux États-Unis, après celui de l'Allemagne.

Peut-être les inflationnistes américains qui poussaient le Président Roosevelt à prendre les mesures monétaires rappelées plus haut, ne se doutaient-ils pas que le complément de ces mesures serait la mise sous tutelle publique de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Et ceci provoquera peut-être une réaction contre cela dans l'opinion américaine.

La hausse des prix, but suprême du Président Roosevelt, ne résoudrait rien, en effet, comme il l'a reconnu lui-même, si l'inflation monétaire destinée à provoquer la hausse, s'accompagnait d'une nouvelle inflation de crédit génératrice de surproduction. De là, ces projets de limitation des surfaces

cultivées, de cartellisation des industries en vue de réduire la production des objets manufacturés, de contrôle des transports.

Ainsi et par un enchaînement inéluctable, loin de chercher la solution à la crise dans un retour au libéralisme économique, le *Brain's trust*[1], qui inspire le président Roosevelt, l'incite à faire peser plus de contraintes que jamais sur la formation des prix.

Au contraire, le retour au *Gold standard*, improprement appelé déflation, conduirait à libérer la formation des prix de l'interventionnisme de l'État. Car, pour rétablir normalement l'échange des services et des marchandises, dans l'économie intérieure, comme dans l'économie internationale, il faut que le mécanisme des prix cesse d'être faussé par l'action des Gouvernements.

Les crédits pour maintenir les prix des marchandises sans débouchés, les subventions pour maintenir le niveau d'existence des sans-travail ou pour payer le travail non rentable, notamment sous forme de grands travaux publics, le déficit budgétaire consolidé pour maintenir les frais généraux de l'État à un niveau dépassant les facultés du contribuable, retardent le retour à la vie normale.

La solution de la crise doit être trouvée dans un aménagement de la production qui mettrait celle-ci en harmonie avec les débouchés actuels, et qui permettrait d'établir des prix de revient à un taux correspondant au prix de vente. Cela se produit automatiquement lorsque le jeu de l'étalon-or est libre. La baisse des prix est d'ailleurs un facteur de progrès, et, seule, elle permet un développement de la civilisation et du bien-être. La politique d'efforts et de compression qui nécessite l'ajustement de la production aux conditions présentes est mille fois préférable à celle plus facile — en apparence tout au moins — qui consiste à essayer de relever artificiellement les prix des marchandises.

Sans doute, il est très probable que les dettes énormes contractées dans divers pays, pendant les périodes de fausse

1. On a ainsi désigné en Amérique le groupe des Conseillers économiques et financiers du président Roosevelt, recrutés non parmi les hommes d'affaires, mais parmi les universitaires.

prospérité, ne pourront pas être intégralement payées. Un règlement devra intervenir; mais ce règlement devra entraîner des sacrifices à la fois pour les débiteurs et pour les créanciers, et non pas seulement pour ces derniers.

Le défaut essentiel de tous les autres systèmes de règlement, basés uniquement sur des manipulations monétaires, est qu'ils n'offrent aucune garantie d'avenir. Sous le régime de l'étalon-or, lorsqu'un pays importe au delà de ses moyens, lorsque ses nationaux fuient devant leur monnaie et exportent leurs capitaux, les sorties d'or qui se produisent entraînent des mesures destinées à corriger le déficit de la balance des comptes (hausse du taux de l'intérêt, restriction du crédit, rétablissement de l'équilibre budgétaire, etc.). Si l'on supprime ce correctif, et si l'on donne à un débiteur la possibilité de s'acquitter de ses engagements grâce à l'inflation et à la dévalorisation monétaire, on aboutit à sacrifier délibérément le créancier au débiteur.

Comment d'ailleurs la dépréciation générale des monnaies pourrait-elle faciliter la reprise des affaires, alors que celle-ci dépend, en grande partie, de la remise en circulation des capitaux actuellement thésaurisés; comment pourrait-elle inciter les épargnes à s'investir dans les emprunts à long terme qui doivent financer le démarrage d'une activité restaurée, c'est ce qu'on a oublié jusqu'ici d'expliquer et surtout de démontrer.

***

En réalité, sans discuter les termes d'inflation ou de déflation, tout système qui conduit :

Soit à mettre en circulation des billets de banque en surnombre, par réduction du poids d'or qui les garantit;

Soit à mettre en circulation des pièces ou des bons d'argent;

Soit à multiplier les emprunts des collectivités publiques ou les crédits purement financiers aux entreprises sous forme d'effets escomptés par les Banques Centrales, tout cela n'est pas autre chose que la création d'un moyen de paiement qui n'a pas, en contrepartie, une richesse réelle correspondante.

Le monde ne sortira pas de la crise en multipliant les richesses fictives, pas plus qu'on ne fait une troupe avec un homme marchant au soleil et l'ombre qu'il projette de son image sur le sol.

A Genève, en 1931, je m'exprimais ainsi, parlant d'une crise dont je prévoyais l'aggravation : « L'humanité paye ses fautes. Je ne parle pas seulement de ce crime qu'a été la guerre européenne de 1914-1918 où a été consommée une part considérable des capitaux, héritage accumulé des générations antérieures. Je pense que nous payons l'appétit de jouissance de notre temps, flatté par les mensonges de la politique, de l'économie et de la finance.

» Ces mensonges s'appellent l'inflation des budgets, la surproduction et la surconsommation, l'inflation de crédit. »

Et je concluais :

« Il faut avant tout liquider les pertes de l'inflation de crédit et liquider l'esprit d'inflation lui-même. »

Les événements qui se sont succédé depuis cette date n'ont fait que renforcer cette conviction.

Cessons de croire au miracle monétaire.

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

L'INVITATION A LA VALSE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le village, situé plus bas que la maison, dans un creux, est pittoresque, insalubre; il a plus d'atmosphère que de contours, que de ligne; des formes indécises, en briques d'un rose doux, dévalent confusément vers des jardins regorgeants de tournesols, d'œillets de poète, de campanules.

Sur la place, il y a une pompe; il y a aussi un gros bloc de granit rose, dont l'origine s'entoure de légendes. Les uns le considèrent comme venant des Druides; les autres disent qu'il a servi de siège à Charles Ier.

Le village de Little Compton est ancien, mais la grande maison carrée, en pierre de taille, est moderne. Elle a été bâtie en même temps que les papeteries de Tulverton, vers le milieu du XIXe siècle, et sa destination primitive était d'abriter les vieux ans de M. James Curtis, fondateur de la première fabrique; puis de fournir un gîte approprié à sa nombreuse progéniture.

Tulverton est à trois milles de Little Compton. M. Charles Curtis, en qualité de fils aîné, faisait le trajet, matin et soir, sur une jument grise, durant le temps prolongé de sa jeunesse; plus tard, vêtu d'une redingote lavande et coiffé d'un haut-de forme, il se rendait quotidiennement à son bureau, et il en revenait le soir, dans un coupé décoratif qu'il emplissait de sa corpulence. Marchant avec son époque, Charles-James,

fils du précédent, couvrait la distance à bicyclette. Peut-être, par la suite, le fils de Charles-James, James-Charles, ferait-il le trajet en auto. Mais les temps changent. Nous sommes en 1920, et le petit James, dernier fruit d'une union tardive, n'a que sept ans. Victime du surmenage de guerre, son père s'est retiré des affaires à soixante ans, dans un fâcheux état de santé; une brèche s'est ouverte, pour la première fois, dans la ligne de succession directe. Des parents éloignés, des alliés par mariage, et certains qui ne sont en rien de la famille, assument l'autorité. D'ailleurs qui peut savoir, de nos jours, ce qu'un garçon deviendra plus tard, ce qu'il voudra ou ne voudra pas? Qu'arrive-t-il aux descendants de ces grands victoriens? Où en sont les jeunes? Le moule est le même, mais fêlé. La saveur n'est plus pareille, elle se perd, elle s'en va. Peut-être que le dernier James n'aura pas d'auto, n'ira jamais aux fabriques de Tulverton.

Le bloc de la maison est isolé de la rue par une haute bordure de lauriers soigneusement taillés. Quand on a franchi la grande porte, on entrevoit, sous un angle obtus, à travers les branches d'un florissant wellingtonia, un toit d'ardoises, de larges fenêtres, un porche aux vitres de couleur. Aussitôt l'imagination est mise en branle. On se figure des chambres encombrées de meubles lourds, armoires, dressoirs et tables; des papiers peints ornés de fleurs, de guirlandes, d'oiseaux, de boucles et de nœuds; une profusion de photographies dans des cadres d'argent; un hall et des corridors vert-olive, ou brun foncé; des marbres de cheminée fadasses, réfrigérants et boursouflés comme du blanc-manger; les chefs-d'œuvre à l'aquarelle des tantes et des grand'tantes, couvrant les murs; des fauteuils de cuir fatigués, tirés vers de grands feux de houille. On respire des mélanges de parfums, la rose et la lavande séchées dans des coupes de porcelaine; on déguste le rosbif et la tarte aux pommes du dimanche; et les scones chauds, à l'heure du thé — du thé servi dans la salle à manger, sur l'énorme nappe blanche, sous la lumière implacable de l'énorme suspension... Mais autre chose encore nous frappe et nous retient. Quel est ce courant magnétique, ce pénétrant appel qui s'élance vers nous, du fond de ces massifs discrets et soignés? Tout est sage, banal, conventionnel, et même un

peu guindé. Ce n'est qu'une demeure d'avant-guerre d'un modèle agréable, avec grand hall d'entrée, toutes les dépendances ordinaires... des pelouses ornées de beaux arbres, un potager bien garni. Pourtant on n'en peut méconnaître le pouvoir fascinateur, ignorer les suggestions. Quelque chose se passe ici. *La bouilloire chante, la table est mise, les fenêtres sont grandes ouvertes. Entrez! entrez! Ici réside le mystère familier. Venez le surprendre! Actives, fécondes, toutes les chambres en sont pleines. Le pouls de la vie bat... Venez l'écouter!...*

Oui, c'est certain, ces murs renferment un monde. Ici, la durée tisse sa toile d'une pièce à l'autre, d'un an à l'autre. Le temps est en sûreté dans cette maison. Quelque chose d'énergique, de concentré, de fort, de calme, s'y développe, quelque chose qui a ses lois, ses habitudes; quelque chose d'inquiétant, de tyrannique, à quoi il ne faut pas se fier tout à fait; quelque chose d'atroce, peut-être. Une plante curieuse, aux fortes racines enchevêtrées : un spécimen unique. Une famille, en un mot.

Impossible de le nier. Voici le nom de la maison sur la porte : LE LOGIS. L'allée sablée de gravier roux monte en pente assez rapide, et contourne un rond de gazon placé devant la façade. Et voici l'araucaria, au milieu de l'herbe rase. Et de chaque côté de l'entrée, voici les touffes de fuchsias, avec leurs boutons éclatés : car James est passé par là, comme autrefois ses sœurs. Et puis, grimpant le long de la maison, encadrant nettement la fenêtre de la salle à manger, voici cet arbuste touffu, ligneux, piquant, au feuillage acéré, aux grappes compactes de baies orangées. Et puis enfin, à l'intérieur du porche vitré, le dallage bleu et rose, les deux hydrangées dans leurs caisses; et le porte-parapluies.

La seconde porte est fermée, c'est l'hiver. Il est neuf heures moins le quart.

II

Kate ouvrit brusquement la chambre d'Olivia, et la parcourut d'un regard sévère, plein d'un dégoût anticipé : elle s'attendait à voir ce qu'elle vit en effet. Comme d'habitude, moulée dans la couverture, une courbe opulente s'offrait à

ses yeux; comme d'habitude, un enroulement noir sur l'oreiller marquait approximativement la place d'un visage invisible. Kate attendit : mais comme d'habitude, la forme, la tache restèrent inertes. Elle dit très haut :

— Neuf heures moins le quart!

Un effort, mais peu convaincu, pour se soulever; une lente rechute, un étirement de tout le corps. Alors Kate dit nonchalamment :

— Eh! bien... mes vœux.

Olivia répondit avec vivacité :

— Merci.

Elle avait la voix toute fêlée par le sommeil. Elle resta silencieuse, plongeant et tâtonnant dans d'épaisses vagues de torpeur et tomba tout à coup sur son jour de naissance, qui gisait, coquillage clos, appétissant, prêt à être ramassé et ouvert, au fond du gouffre. Elle entr'ouvrit un œil, regarda sa sœur.

— Un modeste témoignage d'affection t'attend à déjeuner, dit Kate.

— Merci, merci!

Mais Kate, le devoir accompli, revint à une vigoureuse rudesse :

— T'attend... — lança-t-elle d'une voix mordante..., — si tu parviens à te lever, et à te rendre compte de quelque chose. J'ai vraiment cru que tu ne te réveillerais jamais. Et maintenant, ne te rendors pas. Rappelle-toi ce que maman a dit hier.

— Quoi?

— Qu'elle serait obligée de venir te réveiller elle-même.

Olivia se mit à rire, d'un rire enroué.

— J'aurais pensé qu'un jour comme aujourd'hui...

— Et tu sais, ce qu'elle dit, elle le fera.

— On peut bien m'accorder une demi-heure d'extra pour mon jour de naissance!

Kate réfléchit, et en bonne justice le lui concéda.

— Allons, grouille-toi! — conclut-elle. Et elle disparut, faisant intentionnellement claquer la porte, pour achever de réveiller la dormeuse.

Encore cinq minutes, se dit Olivia; et elle ferma les yeux. Non pour se rendormir; mais afin de reprendre, pour ainsi

dire, du commencement, et de faire la chose peu à peu, en se détachant avec douceur de ces bords sombres, en émergeant avec tranquillité de ces enveloppements souples et délectables. O céleste sommeil! Pourquoi faut-il s'arracher à lui, sans préparation et contre son gré? Surprise, encore une fois surprise par Kate, au moment psychologique! Vous ne faites aucun effort, vous vous réveilleriez si vous vouliez : voilà ce que pensent les gens. Et régulièrement, il faut commencer la journée avec la conviction d'être une créature inférieure, une nature apathique et voluptueuse, foncièrement dépourvue de volonté. Une fois que je serai mariée, je resterai au lit tant qu'il me plaira. Beaucoup de jeunes filles se marient à mon âge. Dix-sept ans aujourd'hui.

A la pensée de son anniversaire, elle se sentit tout à coup complètement réveillée. Se pourrait-il qu'un jour elle cessât d'être légèrement surexcitée au retour de décembre? Dirait-elle jamais la même chose que maman, le jour où James lui avait offert l'azalée en pot :

— Mon Dieu, je croyais bien en avoir fini avec les anniversaires!

James en avait pleuré.

Oh! mais le déjeuner... c'était une perspective terrible : les vœux de toute la famille à recevoir; les paquets à ouvrir; les remerciements à réitérer avec un enthousiasme de commande... C'est dans des occasions pareilles que Mademoiselle, autrefois, levait les bras et les yeux au ciel, en s'écriant : « Ah! quels pays! quels sans-cœur! » Les dates, on les célébrait consciencieusement; on offrait des mouchoirs, des gants, des fleurs; on decorait l'arbre de Noël; on entamait l'œuf de Pâques. Mais le sentiment, disait-elle, le sentiment n'y était pas; et de plus en plus triste à mesure que le jour de fête tirait vers sa fin, elle pleurait sur ses parents, ses oncles et tantes, ses frères et sœurs, ses neveux et nièces; elle embrassait et repoussait tour à tour ses élèves déconcertées; et finalement elle s'enveloppait la tête dans une écharpe de laine pourpre : de sorte que, toute la vie, cette couleur dure et criarde serait la couleur du mal du pays; ce point de tricot, avec ses trous, ses enroulements de viscères, serait l'image de la migraine.

Plus qu'une semaine avant d'aller au bal chez les Spencer!

D'un bond joyeux, Olivia se jeta hors du lit, et se mit à s'habiller.

Ses fenêtres donnaient à l'ouest, par delà l'extrémité de la pelouse, sur le noyer, où était la balançoire; sur d'épais buissons de verdure; et ensuite sur la rangée d'ormes qui séparait le jardin des champs raboteux, au delà desquels des collines, basses et verdoyantes, et des terres labourées, avec leurs poteaux télégraphiques, se perdaient dans le lointain. Il y avait eu des bourrasques, et les branches étaient complètement nues — de la nudité de décembre; mais aujourd'hui l'immobilité ciselée des ramures, la qualité de la lumière luisant d'un éclat secret sous le voile de l'air laiteux, promettaient à Olivia le temps qu'elle aimait le plus : pas de vent, un jour doux, faiblement pénétré de soleil. Le paysage avait un air paisible et languissant, comme s'il commençait à passer peu à peu de l'épuisement à la guérison, aux pures, délicates et limpides douceurs de la convalescence, se remplissant de paix après le supplice des arbres, le naufrage des nuées en fuite, le hurlement, le rugissement de la tourbillonnante nuit — toute l'immense et absurde convulsion d'un effort et d'une résistance sans fin. Quand elle pensait à ces tempêtes, elle ne s'en souvenait que comme d'un long malaise de tout son être aux écoutes, attendant le retour du silence; tension pareille à une prière lancée dans le vide : « Que le bruit cesse, et que les arbres reposent! » Elle avait eu peur en voyant, de sa fenêtre, le noyer, cette antique et bienveillante forteresse, rejeter son caractère protecteur et familier, et renoncer — pour se mêler âprement, avec une absurdité catastrophique, à la bataille des éléments déchaînés — à son rôle de porte-balançoire, de vieil oncle indulgent à l'étreinte et aux pieds cruels du grimpeur novice, d'hôte immensément accueillant pour l'adolescent ami du secret, installé dans sa fourche comme dans un fauteuil, ou couché tout le long de sa maîtresse branche avec un livre, un bloc, un crayon, des caramels. Elle avait souffert pour les ormes aux racines si peu profondes, et elle avait attendu, dans la nuit, le fracas de leur destin. Cependant, aujourd'hui ils étaient encore là, tous intacts, échappés à la catastrophe, îles de puissante

tranquillité. Des corneilles sortaient de leurs profondeurs montant et redescendant sans cesse, telles de lentes et obscures pensées de paix.

Comme la coulée d'une petite vague jaillissant à l'improviste, Olivia sentit le bonheur l'inonder. Son jour de naissance et le beau temps coïncidaient; les présages étaient favorables.

Lequel de ses deux chandails tricotés allait-elle mettre? Le rouge? le beige? Aujourd'hui, le beige. Le rouge était le stimulant, le renfort des jours ordinaires, et il lui allait, disait-on. Mais aujourd'hui, c'était à elle d'embellir ses vêtements, d'en augmenter l'éclat, d'en développer le galbe, d'en réchauffer la texture et la couleur. Elle mit sa jupe de stockinette brune, en déplorant, mais cette fois sans se fâcher, qu'elle fît légèrement la poche aux genoux, et par derrière; elle boucla sa haute ceinture en cuir verni éclarlate, un peu fendillée, un peu éraillée. Une ceinture douée d'une vertu particulière, qui durait depuis deux ans. Une fois qu'elle se l'était bien sanglée autour de la taille, Olivia se sentait plus sûre d'elle, de son individualité, et marquée, pour ainsi dire; et elle l'aimait, aimait à se la figurer roulée comme un serpent, invisible et brillante, dans le tiroir du haut, à gauche. Elle en avait une autre, en peau de Suède brun foncé; et c'était aussi une bonne ceinture, quoique moins digne de confiance.

Elle jeta, dans la glace, un coup d'œil sur sa personne. Mais son image la déçut, resta indubitablement d'ordre familier, d'usage courant.

Depuis quelque temps, une émotion particulière accompagnait la minute où elle se regardait ainsi, de pied en cap : de façon imprévue et rare, il arrivait qu'elle vît en face d'elle une étrangère, un être nouveau.

Cela s'était déjà produit à deux ou trois reprises, et pour la première fois, l'été dernier, vers la molle fin d'un après-midi brûlant : elle rentrait du jardin, tout meurtri de chaleur, dans la demeure silencieuse, aux volets clos. Mélancolique, solitaire, inquiète, et prête... à quoi? attendant... qui? La maison était vide. Elle avait retiré sa robe de linon fripé, fait couler de l'eau froide, baigné son visage et ses mains. Il fallait maintenant mettre une autre robe, la neuve, rose comme une glace à la framboise, la robe en crêpon de coton, à manche

courtes et encolure ronde, que la couturière venait d'apporter. Le crêpe rèche collait à la peau; l'étoffe, encore dans son neuf, avait une odeur aigrelette. Elle se regardait dans la glace, s'y voyait... Mais qu'arrivait-il? Elle se connaissait, elle trouvait, depuis de longues années, son reflet intéressant, parce que c'était le sien : un reflet décevant d'ailleurs, qui souvent trompait son attente, et qui était sujet, vingt fois par jour, à se ternir ou à se brouiller, comme quand la lumière charbonne ou s'éteint. Un reflet, en tout cas, irrémédiablement imparfait. Mais aujourd'hui, ce qu'elle voyait, c'était autre chose : un visage mystérieux, à la fois sombre et rayonnant; une chevelure débordante de mouvement et de force et comme parcourue de courants électriques. Son corps — était-ce à cause de la robe? — lui paraissait se rassembler harmonieusement : se centrer, s'épanouir, souple et stable à la fois : vivant. Elle avait devant elle, pareille à un portrait, une jeune fille en rose, que tous les objets de la chambre, reflétés dans la glace, paraissaient encadrer, présenter, en murmurant : « C'est vous ». Elle percevait la vibration de l'air surchauffé, comme, dans une légère agitation nerveuse, on perçoit le glissement et le choc du pouls. L'haleine des roses et des feuillages entrait par les fenêtres, et le chœur tournoyant des oiseaux, avec une triomphante allégresse, semblait descendre du ciel vespéral, comme la conclusion, l'achèvement de quelque vaste et inévitable dessein libérateur, dont elle était la créatrice et dans lequel elle était comprise.

Elle était là, ouvrant de grands yeux; mais bientôt l'impression s'effaça, l'ardent espoir s'éteignit insensiblement. Somme toute, le voile ne s'était pas déchiré. Cette crise n'était qu'une fausse crise. Rien d'extraordinaire n'allait se produire. Il n'y avait à aller nulle part, personne à attendre, rien à faire. Dans la glace une jeune fille assez quelconque, aux cheveux et aux yeux bruns, normalement développée, mais sans rien de particulièrement gracieux, rien de véritablement construit. L'espoir n'en avait pas moins jailli, incertain, déraisonnable, à demi réprimé, analogue à ces impressions prophétiques laissées par les rêves... Serais-je destinée, après tout, à n'être pas laide?

Maintenant que j'ai dix-sept ans, je vais commencer à

m'affiner... Mais si par hasard je ne m'affine pas? Cette Kate, elle n'a jamais traversé de phases. Ses lignes allongées ont pris, simplement et sans effort, des courbes délicates, une grâce que les pull-over tricotés à la maison peuvent dissimuler, mais non pas supprimer. C'est injuste que la vie lui soit si facile; quoique bien entendu, quand on le lui reproche, elle dise qu'elle a des tas de choses qui l'ennuient : des cils trop courts, une petite marque au menton de temps à autre, un V rouge à la base du cou, en été. Mais qu'est-ce que ces détails, comparés à un ensemble fâcheux?

Cependant, Olivia brossait sa longue chevelure, et la fixait par derrière au moyen d'une large barrette en fausse écaille, avant de jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble de sa personne. Les traits encore un peu brouillés, encore gonflés de sommeil. Kate, elle, s'éveillait fraîche et rose, le teint reposé, la figure en place, telle qu'en la voyant on ne pouvait s'empêcher de penser, bien à regret et sans le dire, à une fleur... ou à cette... à cette poésie qui était une des deux citations préférées de Papa :

> Mais elle était du monde où les plus belles choses
> Ont le pire destin;
> Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses :
> L'espace d'un matin.

Blonde, classique, rosée, froide, la fille de du Perrier venait de surgir de sa tombe (et de la page du livre de thêmes), douée pour toujours du visage de Kate.

— Tu me réciteras ces vers une fois par semaine — disait Papa, au temps où l'on avait commencé le français; et il venait en personne dans la salle d'étude, en faisant crier sous son poids les marches de l'escalier, pour veiller à cela, le livre à la main; il avait la bonté de réciter lui-même, si bien que Mademoiselle pétillait et palpitait de plaisir, le félicitait de son accent, et se mettait visiblement à espérer qu'après tout, son expédition en Angleterre tournerait pour le mieux. Quel drôle d'homme que Papa! On ne pouvait jamais savoir, dans ce temps-là, s'il allait ou non se montrer à son avantage. Par exemple, quand les petites Martin venaient goûter, il les appelait ses petites tourtes aux pommes, et c'était délicieux pour tout le monde : délicieux pour les Martin qu'on fît atten-

tion à elles, délicieux pour ses filles d'avoir un père si jovial. Mais une fois, à la fin d'une réunion d'enfants, il était venu les chercher avec sa vieille pèlerine de caoutchouc noir, et le plus déshonorant des chapeaux tyroliens, orné d'une petite plume! Il jouait autrefois de la flûte. Dans sa jeunesse, il avait passé plusieurs de ses vacances à parcourir à pied la France et l'Allemagne, faisant de la musique pour gagner sa beurrée, dormant à l'abri des meules et sous les haies. Le soir, il parcourait des villages de légende, en soufflant dans son instrument, et les gens sortaient des maisons, se précipitaient derrière lui, et le suivaient en dansant. Il se pouvait que ce ne fût pas absolument vrai : le costume, le cadre, provenaient de l'histoire du *Pied-Piper*. Malgré tout, nettement, invinciblement, Olivia le voyait à cette époque de sa vie : avec des cheveux en broussaille, des vêtements excentriques, usés jusqu'à la corde, une bizarre figure d'oiseau mélancolique, aux lourdes paupières (un oiseau maigre, alors, et gras aujourd'hui). Comment toute cette histoire s'arrangeait-elle avec l'obligation d'aller à l'usine de Grand-papa, et de s'initier aux affaires? Pauvre Papa! il ne pouvait plus jouer, maintenant : le souffle lui manquait. Mais il continuait à lire du français, de l'allemand, de l'anglais, un peu au hasard; des mémoires, des essais, des pensées, toute espèce de choses; mais pas de romans. Il disait volontiers : *On meurt beaucoup... et ce n'est pas encore fini*. Et subitement, d'un ton bas, monotone et sublime, il se mettait à psalmodier :

S'il arrive parfois que ce souffle éloquent
Prenne dans un soupir son vol silencieux,
Ce n'est pas là mourir.

Et il allait, il allait, sa voix se haussant à la fin pour proférer solennellement cet avertissement lugubre :

Et lorsque l'herbe ondule
Sur ceux qui ne sont plus, il n'y a plus pour eux
De résurrection dans la mémoire humaine.

Après quoi, il semblait écouter, dans le silence, un écho.

Oh! Papa, papa... Kate...

Mais non, mais non... se les figurer couverts de guirlandes, fleuris de couronnes, sacrés par la mort... à neuf heures du matin, commencer à voir en eux des êtres mortels, des

êtres précieux... Non, non, pas cela. Elle cessa de penser à eux; pensa, pour changer, au bal des Spencer; sortit de sa chambre et descendit l'escalier quatre à quatre. A la porte de la salle à manger, elle s'arrêta pour rassembler ses forces, se préparer à sa fête. Et elle entra.

— Voici la jeune personne de dix-sept ans! — Remarque moqueuse et secourable lancée par Kate (en ce moment penchée sur le numéro du matin de *Pip, Squeak and Wilfred.*)

Avec un sourire intimidé, Olivia jeta un coup d'œil vers la table. Son assiette était entourée de paquets; tout se passait selon les règles.

— B'jour! — dit-elle en se penchant sur l'épaule de sa mère pour l'embrasser.

— Bonjour, chérie! — La voix de Mrs. Curtis fleurait fortement le jour de naissance.

— B'jour, P'pa!

Derrière la page du *Times* qui contenait les nouvelles commerciales, elle donna un baiser à son père.

— B'jour, Simpk!

Elle souleva le Pékinois, installé devant le feu dans une avantageuse position centrale, et en fit sortir un ronflement prolongé.

Mais James, qui était resté en suspens, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, à regarder, à écouter avec une anxiété frénétique et muette, éclata tout à coup.

— Je te souhaite une bonne et heureuse fête! — cria-t-il. Car personne encore ne l'avait dit, et il fallait que ce fût dit; autrement, comment pourrait-on déballer les cadeaux?

— Merci, James.

Il y avait encore l'oncle Oswald.

— B'jour, oncle Oswald.

Et le problème ordinaire se posa : fallait-il l'embrasser, lui serrer la main, lui donner sur l'épaule une petite tape affectueuse, ou l'ignorer? C'était le personnage le plus déconcertant de la terre, avec sa façon douce et insistante de vous regarder, ses signaux mystérieux, ses clins d'œil complices et ses énigmatiques accès de toux. Finalement, elle lui tendit la main.

Il projeta la sienne vers elle avec une singulière préci-

pitation, un air de mystère : tint un instant pressée la paume de sa nièce; puis, avec la même vivacité, il la laissa aller, lui ayant glissé dans les doigts — ô horreur! — un billet de dix shillings.

— Oh! oncle Oswald!... — dit Olivia.

Elle se sentit gagnée par un flot de rougeur, dont il parut se délecter; il la fixait de l'air le plus étrange, comme s'il devinait avec ravissement la cause de son trouble. Elle avait avancé sa main avec un tel empressement... Oh! Dieu!... comme si elle s'attendait à quelque chose. Pourquoi, ce matin, ne me suis-je pas décidée pour la petite tape sur l'épaule?

— Tu en as, de la veine! — dit Kate, venant encore une fois à la rescousse. — Tu vas mettre ça dans ta tire-lire.

James agrippa la main de sa sœur.

— Montre! combien est-ce que tu as reçu? Un billet! Oh! cinquante mille trompes d'éléphant! un *billet*! Avec un cri strident, il se jeta sur le plancher, levant les jambes en l'air et les agitant.

— C'est moi qui l'y ai fait penser! — n'est-ce pas que c'est moi, oncle Oswald? C'est moi qui le lui ai dit. Et il y a encore autre chose que je lui ai dit. Tu te souviens, oncle Oswald? Tu sais... ce que j'avais vu... tu sais... Et avec des contorsions frénétiques, il vociféra : *Le gâteau de fête.*

— Tais-toi, James, tais-toi, ça suffit. Relève-toi. Quelle générosité de votre part, Oswald! Olivia ne s'y attendait pas du tout. N'est-ce pas, chérie?

— Bien sûr, maman, que je ne m'y attendais pas, — répondit Olivia, d'une voix subitement agressive. Le jour de naissance se voila la face, lorsque Mrs. Curtis eut évoqué ainsi, devant tous, le spectre inquiet de la pauvreté de l'oncle Oswald. C'était ce qu'il y avait de frappant, avec lui. Personne n'oubliait longtemps de suite qu'il était pauvre. Et voici qu'il avait avancé la main avec cette précipitation singulière, cette hâte mystérieuse!

D'un ton de menace contenue, Kate intervint :

— Olivia est maintenant dans sa dix-huitième année, maman!

Sur quoi :

— Regarde donc par la fenêtre, James, mon chéri, —

dit Mrs. Curtis, changeant de sujet avec sérénité, complètement absorbée maintenant par la nature. — Regarde ces deux amours de mésanges qui se régalent de ta noix de coco. Comme tu as bien fait de la suspendre à un arbre! Est-ce que ce n'est pas ravissant?

James ne regarda pas par la fenêtre. Son œil inquisiteur resta rivé sur le paquet qu'Olivia était en train de défaire. Avec une aspiration bruyante, il dit :

— Celui-là, c'est de moi.

— Oh! James!

C'était... au fait, qu'est-ce que c'était? une chose en porcelaine, un bibelot décoratif, une trouvaille, — une petite coupe sur le bord de laquelle était perché un chérubin aux cheveux orange, pressant contre sa nudité deux pensées violettes de grandeur naturelle, et des coques de ruban d'un bleu monstrueux.

— Oh! regardez! regardez tous! — Olivia exhiba l'objet. Qu'il était difficile de ne pas rencontrer l'œil de Kate! — Mais regardez! avez-vous jamais vu rien de si extraordinaire?

— Charmant! dit Mrs. Curtis.

— Une chose d'art! une chose d'art! — dit M. Curtis, levant gravement les yeux par-dessus ses lunettes.

— Sans discussion possible, — dit l'oncle Oswald. — Hum! hum! Sa voix, si rarement entendue qu'elle arrivait toujours comme une surprise, ressemblait à un cri de souris étranglée. Il parut, pendant un instant, trouver la vie amusante.

James, de son clair œil bleu rétréci par le soupçon, faisait lentement le tour des visages.

Tout à coup, Kate arracha la coupe des mains de sa sœur, en s'écriant :

— O-o-o-oh! je suis jalouse! Tu ne veux pas me la donner, James?

Donc il avait bien choisi. Cette lutte le faisait rayonner de plaisir et de soulagement.

— Non, Kate, — dit-il, — c'est impossible. Ce n'est pas ton jour de naissance... du moins, il me semble — ajouta-t-il gentiment; car c'était pénible d'avoir à dire ça. Il saisit la coupe et la rendit à Olivia :

— Tiens, mets-la sur la cheminée de la salle d'étude; comme ça, vous la verrez toutes les deux.

Et il se détourna en soupirant. Ce cadeau avait été pour lui toute une affaire. L'expédition chez Holloway, solennelle, mémorable; le choix, dramatique; le paiement, angoissant; le secret, difficile. Toutes les nuits, un serpent lui murmurait : « Garde-la! » Mais aujourd'hui l'acte final — poser l'objet près de l'assiette de sa sœur — avait eu lieu; le sort en était jeté.

Olivia bataillait avec le plus gros paquet, et sentait sous ses doigts une forme, une masse souple, qui pouvait être — qui devait être — ce qu'on lui avait à moitié promis, l'étoffe de sa robe de bal. Une minute plus tard, le paquet éventré laissait voir un coupon de soie couleur de feu.

— Oh! *maman!*

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est de Papa aussi, chérie.

— Oh! *Papa!*

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ce magnifique cadeau!

— Un cadeau? quel cadeau? à qui fait-on des cadeaux?

— A Olivia, — s'écria James tout bouillant de reproche — c'est son jour de naissance.

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit? Comment puis-je faire des cadeaux si personne ne me dit rien?

— Je ne peux pas toujours tout te dire, — répliqua James d'un ton amer. — Pourquoi n'as-tu pas un carnet spécial?

— Chut! James. Papa ne pense pas ce qu'il dit.

— Papa plaisante, comme d'habitude, James; voilà tout.

— *Et de cette couleur!* ma couleur préférée!

D'un ton légèrement dépréciateur, Mrs. Curtis dit :

— J'aurais plutôt choisi un joli rose pâle, un bleu pâle. J'aime pour une jeune fille, les couleurs tendres. Des tons de pois de senteur; c'est ce que nous portions toujours, tante May et moi. Pour une première robe de bal, ceci me paraît un peu voyant. Mais Kate a insisté.

— Oui, c'est moi qui l'ai choisie, — dit Kate nonchalamment. Son goût faisait loi. — A quoi bon faire porter à Olivia des couleurs de petite fille? Cela ne servirait qu'à la faire

paraître jaune, à la pâlir horriblement. Parce que les nuances délicates me vont bien, ce n'est pas une raison pour qu'elle en porte.

Les deux sœurs, épaule contre épaule, examinaient le brillant tissu, communiquaient sans regards ni paroles. C'est cela que tu désirais, n'est-ce pas? — Tout à fait ça; merci, merci!

— J'adore cette étoffe, — dit Olivia.

— Eh! bien, il faudra la porter chez miss Robinson, et choisir une façon très simple.

Par une certaine intonation qui lui était particulière, Mrs. Curtis s'efforçait de rejeter dans l'ombre ce qu'il y avait de sensationnel dans son cadeau, et d'ôter de son importance à cette triviale question des robes de bal. Toutefois, un sourire indulgent éclairait de bonté son profil aquilin, impérieux et débonnaire.

— O-o-o-oh! Olivia, je te déteste! — s'écria Kate. — Tu vas être plus belle que moi.

— Oh! non... non.

La question ne se posait pas, naturellement. Mais tout de même, faire irruption comme une flamme dans la salle de bal des Spencer....

Olivia ouvrit le dernier paquet : un gros cahier de pages blanches, relié en cuir et fermant à clef. Le cadeau de Kate.

— Juste ce que je désirais! Quelle splendeur! — Ça devait avoir coûté joliment cher à Kate : un si grand format, du si beau papier; de la place pour toute espèce de documents personnels; une sécurité absolue. — Quels cadeaux épatants je reçois!

Elle s'assit avec soulagement devant son œuf à la coque. Le jour de naissance était officiellement suspendu jusqu'à l'heure du thé.

Le Pékinois quitta le devant du foyer, se dirigea avec une religieuse lenteur vers le fauteuil de M. Curtis, s'assit dessous, et lança un ronflement de trompe. M. Curtis mit le *Times* de côté, pour contempler amoureusement son chien, jeta les yeux sur son assiette vide, regarda encore le chien, et secoua la tête lentement, tristement :

— James!

— Papa?

— Ce pauvre petit est affamé.

— Mais non.

— Mais si. Rien à se mettre sous la dent depuis lundi.

— Qui est-ce qui t'a dit ça?

— Lui-même.

— Oh! alors, il t'a encore conté des blagues.

— James, James, viens ici. Regarde au fond de ces beaux yeux brillants. Et ose encore, après cela, dire de pareilles méchancetés.

Sortant avec lenteur de son univers privé, James approcha.

— Il ne demande — dit M. Curtis — qu'un malheureux rognon sur une tranche de pain grillé, ou bien une pauvre petite saucisse. Certainement pas des grillades de cuissots de dragon, rien de si succulent.

James poussa un soupir.

— Essaie sur lui la vertu magique de ce toast.

James présenta un bout de croûte laissé sur son assiette. Le Pékinois se raidit, recula, en proie à une insurmontable nausée; puis il accepta le morceau, le garda un moment dans un coin de sa joue, le laissa retomber sur le tapis, et s'en reretourna majestueusement à sa place.

— James, nous l'avons encore une fois blessé dans ses sentiments.

Avec un soupçon d'impatience, James répondit :

— S'il avait faim, il mangerait.

— Vraiment — dit Kate, — depuis que Papa a pris sa retraite, c'est effrayant ce qu'il a baissé. Il ne pense plus qu'à Simpkin. C'est une obsession. Si vous l'aviez entendu, hier, raconter au docteur Martin la plus interminable et la plus assommante des histoires : la rencontre de Sim avec une vache qu'il a prise pour sa grand'mère, ou quelque chose dans ce genre-là... Le docteur a dû penser que tu es maboul, papa...

— Je sais, je sais... — murmura James, retournant à son « meccano ». C'est Sim qui s'est précipité sur la vache, et alors la vache lui a soufflé en pleine figure, et alors Sim a eu si peur qu'il en est tombé à la renverse. Même que Papa a joliment ri.

— Sim nous a volé notre droit d'aînesse — dit Olivia. — Je suis sûre que jamais Papa n'a raconté d'histoires sur nous. Au fond, il ne pouvait pas nous voir.

— Il ne le peut pas non plus, maintenant, — dit Kate.

M. Curtis jeta un bon regard sur sa famille, se leva, mit le *Times* sous son bras, toussa de sa toux d'asthmatique, et sortit en faisant crier ses chaussures.

Mrs. Curtis ramassa son courrier, et se dirigea avec décision vers la porte. Dans sa façon de porter les épaules, on pouvait lire la condamnation du temps perdu, l'opprobre jeté sur le gras flâneur.

— Voyons, qu'est-ce que nous faisons ce matin? — dit-elle. — Moi, je vais à Tulverton par le train de dix heures trente. James, c'est ton jour de promenade botanique, n'est-ce pas, mon chéri? Dis à Nannie de te préparer *avant* l'arrivée de miss Mivart, et non pas après. Autrement, tu perds du temps. Et vous, les petites, qu'avez-vous à faire?

— Rien, — dit Kate en s'étirant et en bâillant. — Lire, peut-être, ou simplement rester tranquilles.

Mrs. Curtis garda le silence : un silence plein de choses. Kate traversait une phase. Mieux valait ne pas trop s'en apercevoir.

Admirative et alarmée, Olivia rempaquetait sa soie rouge. Elle dit :

— Je vais la porter à miss Robinson.

— Allons, viens, James, maman t'attend.

— Au diable cette vieille saleté de promenade botanique!

— Allons, chéri, allons!

— La dernière fois, je n'ai trouvé qu'un horrible vieux gratte-cul. Et miss Mivart n'a pas voulu que je fasse le saut périlleux par-dessus les barrières. Je n'aime pas ça, la promenade botanique!

Mrs. Curtis posa la main sur l'épaule de son fils. Faisant la moue, se frottant la joue, il dut sortir de la salle à manger.

Après un silence, Kate dit entre ses dents :

— Oh! et puis flûte! on est en vacances. D'ailleurs, moi, ce que je vais faire, c'est de secouer le feu de la salle d'étude; et je coudrai un peu.

L'oncle Oswald était encore là, debout près de la fenêtre, occupé à allumer sa pipe. Les jeunes filles le regardaient, il les regarda : son œil allait de l'une à l'autre avec cette expression curieuse, complexe, qui lui était coutumière :

demi-distante, demi-intime, railleuse, tendre, d'une pénétrante acuité. Il hocha la tête, retira sa pipe de sa bouche pour sourire lentement, lentement; et le sourire des deux sœurs, en réponse au sien, parut inonder toute la pièce d'une chaude et subite lumière. Mais c'était en réalité le soleil, qui perçait enfin la brume, et tombait sur leurs visages.

L'oncle vint se planter devant Olivia, son gros doigt court jauni par le tabac tapota l'album.

— Et la petite clef, où la cachera-t-on? l'attachera-t-on, pour plus de sûreté, à la chaîne de montre de l'oncle Oswald?

Il y avait, dans sa voix, tout un monde d'insinuations.

— Je n'aurais pas confiance en vous.

Elle riait; mais à se figurer cette clef dansant sur le ventre de l'oncle, à la disposition de ses grosses pattes inquiétantes, ces pages exposées nues, le soir, à l'opaque regard scrutateur de ses yeux couleur de caramel, elle sentait son sang se figer.

— Les plus intimes pensées d'une jeune fille, ses rêves... que peut-il y avoir de plus délicieux?

— De plus idiot? — dit Kate.

— Bien que parfois... parfois... — murmura-t-il en regardant Olivia d'un air innocent et malin, — parfois je me demande s'il ne m'arriverait pas... peut-être, peut-être... de me sentir un peu... rien qu'un peu... scandalisé?

Toute prête à rougir, elle dit très vite :

— Oh! vous êtes un ange, oncle Oswald, de m'avoir donné ces cinquante balles! — Ce qu'il y avait de pire chez lui, c'est que dans toutes ses paroles il y avait pour elle le germe d'une rougeur, forcée de naître et de grandir tôt ou tard. — Réellement, vous n'auriez pas dû. C'est trop... c'est beaucoup trop.

A ces mots, le visage de l'oncle se durcit, devint de pierre. Avec un signe d'adieu, il sortit silencieusement.

Kate soupira.

— Drôle de vieux type. C'est vraiment lui que j'aime le mieux de toute la famille. Lui, n'est pas un *parfait* raseur. Au fond, il est même assez gentil.

— Oui. Mais tu ne trouves pas qu'il est quelquefois *un peu* sinistre avec cette façon continuelle de vous scruter, de faire des allusions, comme s'il espérait s'emparer de vos pensées?

— Oh! ce n'est qu'un genre. C'est sa façon de faire de l'esprit. Je n'y fais aucune attention, alors il se rabat sur toi. Pauvre vieux, si seulement il était un peu moins répugnant! Il ignore, à la lettre, le sens du mot : panier à linge sale.

— Je pense que c'est pour cela qu'il n'a trouvé personne pour l'épouser.

— J'irais bien lui tenir sa maison l'hiver prochain, à mon retour de Paris. Ce serait un moyen d'aller à Londres. Je suis sûre qu'il en serait enchanté. Mais maman en ferait une maladie.

— Je me demande ce qu'il fait, à Londres?

— Je crois qu'il est quelque chose comme bibliothécaire, ou secrétaire, de je ne sais qui — d'une façon intermittente.

— Fameusement intermittente, je suppose! Il est presque toujours ici. Et je suis certaine que ça ne fait aucun plaisir à maman. C'est drôle. J'ai demandé un jour à Papa si c'était vrai qu'il a un cerveau épatant; je l'avais entendu dire, par tante Édith, je crois. Et Papa m'a répondu : « Oui, autrefois; mais, depuis la fin de ses études, il ne s'est jamais très bien porté. » Pour je ne sais quelle raison, Papa avait l'air horriblement triste. Je n'ai pas eu envie d'en demander davantage. Mais j'imagine que ça suffit comme explication.

Et elles méditèrent sur l'oncle, sur son unique vieux complet noir couvert de taches; sur ses ongles; sur ses cheveux d'un gris terne couvrant le col graisseux de ses chemises de flanelle rayée; sur sa mystérieuse existence à Londres; sur le bruit qui courait — jamais explicitement de la part de personne — que la vie l'avait depuis longtemps invalidé, marqué de l'étiquette *Hors d'usage*. De sorte que, pour cette obscure raison, leur mère, tout en le supportant, ne le recevait pas chez elle volontiers; et dans l'accueil même que lui faisait leur père, il y avait quelque chose que l'oncle seul semblait faire naître; une sorte de tendre sollicitude, l'indication, aussi délicate que possible, d'un désir de protéger.

Après un instant de silence, Kate dit négligemment :

— J'ai eu des nouvelles de ce Kershaw.

— Comment?... Oh!... Pourquoi ne me l'as-tu pas... Mais à quoi bon faire des histoires? C'était bien d'elle!...

— Et alors?

Kate tira de la poche de son jersey une lettre d'une écriture menue, méticuleuse, calligraphiée sur du papier crème orné de l'estampille bleue d'un collège. Olivia lut avec un frémissement :

Chère Miss Curtis,

Mille remerciements pour votre lettre et votre invitation. Je serai très heureux d'assister au bal du 17. *C'est on ne peut plus aimable à vous de me le proposer. Veuillez me rappeler au souvenir de Mrs. Curtis.*

Bien sincèrement vôtre

REGINALD KERSHAW

— Hum! il ne se compromet pas, dis? On ne peut pas conclure grand'chose de sa lettre. L'écriture est ravissante!

— Tu trouves? Un peu prétentieuse, à mon avis. Tout à fait le genre comptable. Couvert de taches, avec des lunettes. On ne peut plus aimable à vous — ça ne veut rien dire, c'est d'un vague! C'est ce que dirait miss Mivart. Pourquoi ne peut-il pas dire comme tout le monde : c'est épatant de votre part?... Il ne va pas cesser de nous appeler : Mademoiselle, ni, dans les petites promenades à pas comptés qu'il nous fera faire autour de la salle, d'envoyer constamment ses pieds dans nos uniques souliers de bal; il va nous secouer les bras comme des balanciers et il agrippera notre robe par derrière, de façon qu'elle remonte en paquet dans le dos, et qu'on voie nos jarrets.

— Tais-toi. Moi, je ne me le figure absolument pas comme ça. Bien plutôt le type athlétique, incapable de s'exprimer. Grand et blond, avec de belles dents, et une voix profonde, énergique et un peu dure. Kershaw, ça fait excessivement foot-ball.

— Oui. Mais qu'est-ce que tu dis de Reginald?... Chin-chin, Reggie... Je sens qu'il faut que je vous appelle Reggie. Ma mère vous a connu quand vous n'étiez, *à la lettre*, qu'un tout petit paquet de laine... Pff!... Enfin, j'imagine que nous devons encore remercier notre étoile.

— Bien sûr, qu'il faut la remercier.

Car elles étaient certaines, maintenant, d'aller au bal, et libres d'en savourer d'avance les joies. Elles étaient mainte-

nant Mesdemoiselles Curtis « et leur danseur » : un minimum, puisque le maximum requis par la carte d'invitation s'était révélé hors d'atteinte. En dépit des encouragements en l'air que Marigold Spencer leur donnait au téléphone : « Venez, n'importe comment, venez! Nous n'avons demandé des danseurs que pour en avoir quelques-uns à fournir aux petites tourtes, » elles auraient éprouvé une humiliation profonde à confesser un échec complet. Pourtant, de jour en jour, leurs espérances s'étaient flétries. Pas de danseurs — du moins pas de danseurs possibles, répétait Kate avec des larmes de rage; elle pensait aux trois jeunes Heriot, dont les parents avaient leur maison là-haut sur la colline; à ces beaux et prestigieux danseurs, si éminemment désirables, si proches et si inaccessibles, qui feraient si bien leur affaire et songeaient si peu à elles — qui surgissaient tout à coup de Londres ou d'Oxford pour décharger leurs fusils dans les champs d'alentour, prendre part aux steeple-chases et danser dans les bals qui suivaient les chasses, totalement ignorants de l'existence des voisins, absorbés corps et âme par un éblouissant essaim de beautés, une floraison d'étoiles, empruntée chaque fois à des cieux plus beaux. Ils allaient, certainement, assister aux débuts dans le monde de Marigold; et tout aussi certainement, ils recevraient, à cette occasion, des invités chez eux.

Mrs. Curtis avait commencé par gronder Kate. Ensuite, elle s'était tout à coup décidée à consacrer les ressources d'une puissante intelligence à la question des danseurs. Car une invitation à *Meldon Towers* n'était pas de celles qu'on refuse : Sir John et lady Spencer étaient sur la liste de — à la tête de — dans le fauteuil présidentiel de — tous les comités du comté, et répandaient, couple admirable, un éclat très avantageux pour tous ceux qui en recevaient un reflet. Un beau jour, avec un sourire plein de réminiscences, elle avait laissé tomber cette remarque : « Votre grand-père était vraiment bien strict. Tante May et moi, nous ne sommes jamais allées nulle part sans chaperon. Jamais un jeune homme n'a été reçu à la maison ». Et puis, elle avait ajouté — mais oui, elle avait ajouté : « Du moins, à sa connaissance ». Et elle avait détourné les yeux avec une sorte d'espièglerie. Puis elle avait dit avec un soupir : « Nous aimions énormément la danse.

Bournemouth était un endroit gai, dans ce temps-là; je crois qu'il l'est encore ». Et ces mots l'avaient tout à coup fait surgir devant ses filles — non telle qu'elle était aujourd'hui — non comme une mère de famille, digne, réfléchie, importante; non comme une dictatrice domestique aux jugements absolus; non comme la dompteuse des fous rires, la « détective » des subterfuges, prompte en ses rebuffades, juste en ses remontrances — mais comme une jeune créature qui aimait le flirt; qui tourbillonnait, toute rose, dans les valses et les quadrilles, légère, la taille fine, le chignon haut; qui se penchait, dans sa robe de bal très décolletée, aux manches très bouffantes, pour se lisser et se tapoter devant la glace en murmurant : « Oui... pas mal... »; qui se glissait hors de la maison pour mettre à la dérobée une lettre à la poste; et qui, avec des rires et des chuchotements, faisait entrer un jeune homme par la porte de derrière, à Bournemouth. Si bien qu'avec une sorte de gaîté détachée, un sentiment des choses tout nouveau pour elles, les deux sœurs pensaient : « Rien d'étonnant à ce qu'elle n'ait pas confiance en ses filles ». Le temps, béant derrière elles, les séparait de leur mère, et dans la distance, elles apercevaient le fantôme lumineux d'une vive et joyeuse miss West, de Bournemouth, qui, rencontrant par hasard, en un croisement de lignes compliqué, M. Curtis, déjà d'un certain âge, s'était vue emportée avec lui dans une direction inconnue, jusqu'à l'endroit où elle était aujourd'hui. Peut-être regardait-elle en arrière, et songeait-elle, avec le sentiment d'avoir perdu la partie : « Comme j'étais heureuse, alors! » et comparait-elle défavorablement ce qu'elle avait — un mari, un foyer, des enfants — avec la vie qu'elle aurait eue sans tout cela. Et ses filles faisaient connaissance avec une légère inquiétude, un peu comme quand l'édredon glisse, pendant la nuit, et vous éveille à moitié, en proie à un obscur malaise. Quelle raison au monde avait bien pu engager leurs parents à s'épouser? Quel sentiment gisait sous les dehors d'estime paisible, sous l'amabilité habituelle qu'on leur voyait l'un envers l'autre?

La liste des jeunes gens du cru, courte et sans intérêt, avait été vite épuisée. C'est alors que — l'espoir pâlissant de plus en plus — Mrs. Curtis avait pris une grande décision :

elle recevrait chez elle les danseurs de ses filles. Mais en vain lança-t-elle ses filets à distance. Des cousins, l'un dans la marine, l'autre dans l'armée, et le troisième acteur (mais seulement à l'occasion, et par conséquent de façon discrète et ignorée) envoyèrent tous trois des regrets polis. Kate pleura dans son lit, le soir. Olivia fut parfois de bien mauvaise humeur. Mrs. Curtis laissa tomber de temps à autre des réflexions philosophiques d'un caractère stoïque et général. On se souvint enfin de Reginald Kershaw, le fils d'une vieille amie de pension, une des unités d'un groupe de filleuls inertes et négligeables, perdus de vue depuis l'eau sainte du baptême. Reginald fut remis en service, pris comme enjeu d'une partie désespérée. Et elles gagnèrent. Miraculeusement, dans le vide, elles avaient pêché un authentique jeune homme.

Kate soupira de nouveau.

— Et dire que tout ce que nous savons de lui, c'est que c'était un si bon gros quand il était petit!

— Je parie qu'elle va le lui dire.

— Je crois complètement inutile d'espérer que les amies d'enfance de maman aient jamais pu produire quoi que ce soit d'intéressant. Pourquoi sont-ce toutes des veuves qui ont eu une vie tellement triste?

— Ou des petites femmes réjouies qui ont toujours lutté si vaillamment?...

— C'est par trop infect, Olivia. Nous ne connaîtrons donc jamais d'hommes — d'hommes dont nous puissions tirer parti, je veux dire. Ce qu'il est modeste, l'idéal masculin de maman! C'est lamentable. Toujours des animaux pour qui nous devons être gentilles, ou parce qu'ils sont albinos, ou parce qu'ils ont un bec-de-lièvre, ou un défaut de prononciation...

— Ou parce que leurs pauvres mères n'ont pas de quoi leur offrir une tenue de soirée.

— Somme toute : préférez-le parce qu'il n'a pas d'habit, c'est à peu près la devise de maman en matière de danse. Bon Dieu! ça sera bien notre veine, si Reg ne nous arrive pas avec un smoking de louage!

Mais leur cynisme était feint. Déjà, elles se préoccupaient de savoir s'il préférait les brunes ou les blondes, avec laquelle des deux il danserait le plus, laquelle lui indiquerait sa

chambre, s'il serait décent de se laisser voir en peignoir en allant à la salle de bains ou en en sortant, de quoi elles pourraient bien parler aux repas, pour briller, et pour couvrir les remarques de leur père ou les silences de l'oncle Oswald. Et elles passaient en revue leur modeste garde-robe — la beige? la rouge? la verte? la grise et bleue? — pensant aussi à l'attitude amicale, simple et naturelle qu'elles adopteraient envers lui, de manière à paraître tout à fait habituées à recevoir des jeunes gens. Et Kate tournait et retournait sa lettre dans ses doigts, la trouvant, dans l'ensemble, curieusement sympathique — avec ce petit papier satiné, ce petit timbrage bleu, l'effet décoratif de cette petite écriture aux lignes régulièrement espacées, elle vous donnait un petit frisson agréable. Elle décida de la conserver dans son bureau, du moins provisoirement.

— Allons, il faut tout de même faire quelque chose. Violette va s'introduire ici, avec ses balais, dans une minute.

— Moi, je vais chez miss Robinson. Oh! Kate, comme je te bénis. Dire qu'on aurait pu me choisir un joli bleu pâle! Fais marcher le feu pour quand je reviendrai. A cette époque de l'année, les jeunes filles ne sauraient être trop prudentes.

Elle regarda dans le jardin; sur l'herbe grise et sur la terre mauve et crispée des massifs de rosiers tombait le faible rayonnement hivernal; les branches et les troncs des arbres se dissolvaient, réduits à de simples traits d'ombre ou de lumière atténuée.

Oui, voici le soleil. Et c'est mon jour de naissance.

ROSAMOND LEHMANN

(Traduction JEAN TALVA.)

(*A suivre.*)

UN PÈLERINAGE A SAINTE-HÉLÈNE

Au cours d'un voyage, accompli il y a quelque temps, il nous a été donné de passer une quinzaine de jours à Sainte-Hélène. Nous aurions voulu prolonger notre séjour, mais les navires assurant le service entre l'Angleterre et le Cap ne mouillent devant l'île qu'une fois par mois, tant à l'aller qu'au retour, et il nous était difficile d'attendre pendant un mois l'escale du bateau suivant.

Du reste, deux semaines suffisent à la rigueur pour bien se rendre compte du décor dans lequel s'est déroulée la tragédie de la Captivité. Depuis longtemps nous nous étions préparé, nous avions étudié l'histoire, encore si incomplète, des dernières années de l'Empereur, et, pendant le voyage, nous ne cessions de relire la petite bibliothèque dont nos valises étaient bourrées. Pour mettre à profit notre présence dans l'île sans perdre une minute, pour comprendre ce que nous allions voir, nous avions essayé, par la lecture plusieurs fois recommencée de certains de ces ouvrages, de nous imprégner complètement de ces récits, de nous imaginer surtout la façon dont l'Empereur avait vécu sur son rocher. Avant de pénétrer dans sa maison, nous pouvions évoquer dans ses détails l'existence qu'il y mena.

***

Le 10 décembre 1815, l'Empereur fit son entrée à Longwood, entrée qui ne rappelait en rien celles de jadis, dans les capitales

de l'Europe. Il gravissait un degré de plus de ce calvaire que fut Sainte-Hélène et du haut duquel sa figure nous paraît plus grande encore que lorsqu'il était sur le trône.

Parmi les cinq uniformes, emportés dans ses bagages avec les vêtements civils, il avait choisi ce jour-là celui de colonel de chasseurs de la garde : cinq ans et demi plus tard, son corps sera vêtu de même quand on transportera son cercueil dans la vallée du Tombeau.

La foule était accourue nombreuse pour le voir passer avec ses compagnons d'exil, auxquels s'étaient joints des officiers anglais. En face de l'entrée, un poste de garde rendait les honneurs. A l'arrivée du cortège, un tambour se mit à battre, les hommes présentèrent les armes. Le cheval de l'Empereur, un petit cheval très vif, récemment débarqué du Cap et qu'il montait pour la première fois, peu habitué à ce bruit, à ce monde, prit peur, refusa d'avancer. Déjà, parmi les témoins, on commençait à sourire. L'Empereur, cavalier très vigoureux, attaqua fortement sa monture à l'éperon et lui fit franchir le seuil.

Il était environ quatre heures du soir. Depuis près de deux mois on avait travaillé activement à la mise en état de la maison assignée comme demeure au captif et à sa suite. Après un simulacre d'inspection, l'Empereur, décidé à ne pas se plaindre, se déclara satisfait. On s'installa.

Hélas! elle était bien misérable, cette bicoque qui allait remplacer les palais d'autrefois! Composée d'un simple rez-de-chaussée, elle avait la forme d'un T, dont la tige était dirigée vers le nord. Dans cette tige, deux pièces, le salon d'attente et le salon, de médiocres dimensions. Dans la partie transversale, de petites chambres : la bibliothèque, la salle à manger, le cabinet de travail, la chambre à coucher, la salle de bain. Quelques bâtiments pour les communs. Après l'arrivée de l'Empereur, on ajouta des annexes pour loger ses compagnons.

Tout cela était petit, mesquin, mal bâti, en mauvais matériaux. Il fallut s'en contenter et s'y entasser tant bien que mal. Les domestiques, par exemple, habitèrent un grenier, au-dessus même des appartements de l'Empereur, dont un mince plancher les séparait sans étouffer le bruit de leurs pas.

L'extérieur répondait à l'intérieur. Sur une superficie de

deux à trois hectares, s'étendait un espace qui, d'abord, n'eut guère d'un jardin que le nom. Les arbres, des gommiers ou des pins, plus ou moins tordus par le vent, y étaient trop espacés pour donner de l'ombrage. Le sol était recouvert d'une herbe courte. A droite et à gauche de l'avancée formée par les salons, on fignola des jardinets minuscules. Mais climat et terrain se prêtaient mal à une culture sérieuse.

Incontestablement, une autre maison aurait mieux convenu pour y loger l'Empereur : celle du gouverneur, Plantation House, spacieuse, bien aérée, agréablement située au milieu des bois et des prairies, à l'abri des vents. Souvent, on y donnait l'hospitalité à quelque voyageur de marque, de passage dans l'île. Pas un instant, on ne songea à l'affecter à l'Empereur. On lui préféra Longwood, ancienne grange transformée depuis peu en maison de campagne d'été pour le sous-gouverneur. Cette dernière présentait, aux yeux des Anglais, l'avantage capital de se trouver sur un plateau isolé, entouré de toutes parts de vallées infranchissables, et auquel on parvient par un étroit chemin, tracé sur une arête. Un petit poste en travers de cette route suffirait pour contrôler toute circulation entre lui et le reste de l'île. Sur une autre plaine, Deadwood, à la suite de celle de Longwood et à laquelle on accède par le même chemin, il serait facile d'établir le camp du régiment d'infanterie chargé d'assurer la surveillance. La geôle était bonne. Peu importait dès lors que le climat, tempéré et supportable ailleurs, agréable même dans certaines parties abritées, fût exécrable sur ce plateau désolé, que rien ne protège contre le terrible alizé, ce vent de sud-est qui souffle en permanence, entraînant les nuages dans un incessant tourbillon. Continuellement, on y a de la pluie, du brouillard, de la bruine. L'air y est saturé d'humidité. Et quand la pluie cesse, pendant les mois d'été surtout, le vent persiste, dessèche alors le sol et toujours reste énervant pour les malheureux condamnés à vivre sous sa morsure.

Depuis son débarquement à Sainte-Hélène, en attendant que l'on mît Longwood en état de le recevoir, l'Empereur avait occupé deux logements, habités l'un et l'autre, en 1805, par Wellington, le futur vainqueur de Waterloo, lors d'un voyage aux Indes.

La première nuit, le 17 octobre 1815, il avait couché à Jamestown, dans une maison appartenant à un nommé Porteus et qui, meublée proprement, servait à recevoir des étrangers. Dès le lendemain, il s'était installé, pour environ deux mois, aux Briars.

Cette dernière propriété, à une demi-lieue de Jamestown, en contre-bas de la route menant à Longwood, constituait une véritable oasis, sur un petit plateau fertile, suspendu entre deux côtes arides. De délicieux jardins, bien abrités, recouverts de la luxuriante végétation des tropiques, formaient un contraste étrange avec la nudité des pentes qui les entourent. Une maison à un étage était habitée par la famille d'un agent de la Compagnie des Indes, nommé Balcombe. A côté se trouvait un pavillon séparé, dans lequel l'Empereur fit transporter son léger mobilier de campagne.

Il disposait d'une seule pièce, de six mètres sur six mètres quarante, lui servant à la fois de chambre à coucher, de cabinet de travail, de salon, de salle à manger! Pour la nettoyer ou l'aérer, on attendait qu'il sortît. L'espace lui manquait de même pour les promenades. Lui, si actif, il en était réduit aux quelques allées du jardin, spécialement à celle qu'il arpentait le plus fréquemment et qu'en raison des réflexions échangées avec l'un ou l'autre de ses compagnons, il appela l'allée de la Philosophie.

Et cependant, le temps passé dans ce réduit fut peut-être le moins mauvais de son existence, entre le moment de sa chute et l'heure de sa mort. Dans ce décor vraiment agréable, surtout à cette époque de l'année, à défaut du confort matériel pour lequel il se montrait peu exigeant, il trouvait le calme, une solitude relative, des ombrages suffisants pour le protéger contre les ardeurs du soleil, un abri naturel contre ces vents alizés dont il devait tant souffrir plus tard. Son séjour y fut aussi éclairé par le sourire de Betzy Balcombe, gamine de quatorze ans, petite blonde piquante, aux yeux de chat, très mal élevée, mais vive, espiègle, prime-sautière. Après avoir été très intimidée à l'annonce de l'arrivée de Napoléon, que, depuis sa naissance, on lui avait représenté comme l'ogre qui dévore les enfants pas sages, elle s'habitua à sa présence et subit si bien le charme qui se dégageait de sa personne, quand

il voulait plaire, qu'elle le traita avec une familiarité dont s'indignaient Las Cases et Montholon. C'était pour lui une détente toute nouvelle, qui le changeait des rigueurs du protocole. Il se laissait taquiner par cette enfant, même lorsqu'il travaillait avec un de ses amis, dans sa chambre ou sous le berceau de verdure aménagé à son intention.

Malgré tout, il avait eu hâte de s'éloigner des Briars et d'habiter la maison de Longwood, dans laquelle, espérait-il, il aurait plus de place, retrouverait ses compagnons restés à Jamestown, réglerait mieux son travail et aurait plus de facilités pour prendre un peu d'exercice.

A peine y fut-il installé, il en constata les inconvénients, auxquels il ne pouvait remédier, car ils tenaient à la fois aux dimensions trop petites des bâtiments, au climat souvent désagréable, aux mesures par lesquelles on enchaînait sa liberté. Et c'est ainsi que, dans ce cadre indigne de lui, il mena pendant cinq ans et demi une existence monotone, exempte de joies, remplie de tristesses, empoisonnée par les vexations.

Il se levait généralement de bonne heure et procédait à sa toilette dans sa chambre. Chaque jour, il prenait un bain, toujours très chaud, souvent fort long, parfois le matin, fréquemment dans la journée. C'était un besoin impérieux, pour calmer, disait-il, les douleurs dont il souffrait dans la région du foie. Au début, comme il n'y avait pas de baignoire à Sainte-Hélène, on lui confectionna une grande caisse en bois, tapissée de zinc. Plus tard, on en expédia une d'Angleterre et la caisse fut transformée en un petit bassin pour le jardin.

Pendant les premiers mois, il sortait à cheval le matin. Les jours où il ne se livrait pas à cet exercice ou bien dans la journée, il appelait généralement un de ses compagnons, le plaçait devant une table et dictait, tout en arpentant les deux pièces, la chambre à coucher et le cabinet de travail. Il fallait saisir au vol ses paroles, qui se pressaient de plus en plus rapides, les noter comme on pouvait, sans jamais faire répéter ce qu'il avait dit. Le lendemain, on lui relisait le travail de la veille, mis au net. Il le corrigeait ou plus exactement procédait à une nouvelle dictée sur le même sujet. Souvent aussi, on travaillait dans le salon d'attente, où l'Empereur avait plus de

place pour se promener. De là sont sortis les *Mémoires*, dans lesquels il a retracé une partie de ses campagnes.

Il passait de longues heures, souvent des matinées et des journées entières, dans son « intérieur », ainsi qu'on nommait sa chambre et son cabinet de travail, tout seul, occupé par ses pensées ou ses lectures. Il lisait énormément, très vite, « avec le pouce », disait de lui l'abbé de Pradt, sans rien perdre cependant de ce qu'il avait lu.

Le plus souvent, il déjeunait dans sa chambre ou quelquefois, par très beau temps, sous un arbre ou sous une tente. La salle à manger lui paraissait trop obscure. Ce repas, du reste, était frugal : un potage, suivi de deux plats, dont un de légumes, le tout arrosé d'un peu de vin, mouillé d'eau. Après, une tasse de café. En quelques minutes, c'était expédié.

Le soir, au contraire, sauf quand il était souffrant, il dînait avec ses compagnons, dans la salle à manger, fortement éclairée à l'aide de candélabres à bougies. La table était superbement garnie, avec l'argenterie et le service de Sèvres apportés de France. Comme menu, un potage, un relevé, deux entrées, un rôti et deux entremets. Pour l'époque, c'était peu. Quand on avait des invités, le nombre des plats augmentait légèrement, toujours préparés simplement, très proprement et se succédant rapidement. Les convives étrangers, assez nombreux pendant les premiers mois, s'étonnaient du peu de temps consacré à la table, mais n'en sortaient pas moins fort impressionnés par la tenue générale.

L'Empereur ne se tenait guère au salon que le soir, avant ou après le dîner, sauf quand, dans la journée, il avait une visite à recevoir. Avec ses compagnons il jouait aux échecs ou à un jeu de cartes, et il causait longuement. La conversation roulait sur quelque incident du jour, sur un bruit, sur une nouvelle lue dans un journal déjà ancien de deux ou trois mois, et plus fréquemment sur le passé, si riche en événements prodigieux. Souvent, sur sa demande, on apportait quelque livre, de préférence une pièce de théâtre, une tragédie, et il en lisait lui-même à haute voix des pages entières. Ses compagnons recueillaient avidement ses paroles et, rentrés chez eux, les consignaient dans ces notes dont la publication a constitué les *Mémoriaux*.

L'Empereur exigeait à Longwood une étiquette aussi rigoureuse qu'aux Tuileries. C'était de sa part une mesure de dignité, non une preuve de vanité. Après sa chute, il avait été tenté de prendre un pseudonyme, à l'exemple des souverains déchus, mais si ces souverains avaient pu agir ainsi sans que nul songeât à discuter la dignité royale dont ils avaient été investis, il en était autrement pour lui. L'Angleterre n'avait jamais reconnu officiellement son titre d'Empereur et plus elle s'obstinait dans ce refus, plus il considérait de son devoir de le maintenir, par reconnaissance de la volonté de la nation française qui le lui avait donné, par souci des droits héréditaires de son fils. La marque était indélébile. Empereur tombé, Empereur tout de même.

Il tenait, en outre, à bien affirmer qu'il avait demandé l'hospitalité à l'Angleterre, qu'il n'en était pas le prisonnier. S'il avait plu à son ancienne ennemie de violer les règles de cette hospitalité, il s'inclinait devant la force sans en reconnaître la légitimité. C'est dans cette double et inébranlable volonté de rester « l'Empereur » et de ne pas se considérer comme un prisonnier de guerre qu'il faut chercher l'origine d'une grande partie de ses malheurs avec Hudson Lowe.

Et c'est pourquoi, dans sa masure de Longwood, il exigeait de tous ceux qui l'approchaient, Français ou étrangers, l'observation des règles les plus strictes. Si quelqu'un, entre autres, désirait être reçu par lui, habitant de l'île ou voyageur de passage, il devait demander, par l'intermédiaire du grand maréchal Bertrand, une audience, qui était généralement accordée, surtout la première année de la captivité. L'Empereur accueillait volontiers les officiers anglais, auxquels il posait des questions sur leurs campagnes. De même, dans son besoin permanent d'être renseigné, il voyait avec plaisir les personnes de passage pouvant lui donner des détails sur les pays d'où elles venaient. Il les recevait soit dans le salon, où la plupart du temps on restait debout, soit en se promenant dans le jardin. Les interlocuteurs partaient sous le charme de leur entretien.

A Longwood, l'Empereur manquait d'exercice. Il était mauvais marcheur. S'il avait la faculté de se tenir debout sans fatigue pendant des heures, en causant avec un visiteur, si, au

cours de ses dictées, il arpentait indéfiniment sa chambre, si, à certaines périodes, il s'est promené dans le jardin au point de fatiguer ses compagnons, avec lesquels il allait, venait, retournait continuellement sur ses pas, en revanche, il soutenait mal une marche régulière et s'y livrait rarement. Bien souvent, il lui est arrivé de ne pas mettre le pied dehors, littéralement, pendant des journées, parfois des semaines entières.

L'équitation lui convenait à merveille, surtout une équitation violente, comme celle de la chasse à courre ou des grandes randonnées sur les routes. Pendant les premiers mois, depuis son arrivée à Longwood, il montait à cheval tous les jours et parcourait au galop le plateau ou les chemins avoisinants. Malheureusement, ces courses n'étaient ni variées, ni assez longues. On lui avait fixé des limites qu'il ne pouvait franchir sans être accompagné d'un officier anglais, mesure à laquelle il ne voulut pas se plier, pour ne pas admettre qu'il fût un prisonnier de guerre. Aussi, eut-il bientôt assez de « tourner en rond », comme il disait, et pendant quatre ans il renonça au cheval.

Presque chaque jour, pendant les premières années, il se promena en voiture. On avait trouvé dans l'île une calèche — la seule qui existât alors — et on l'attelait de quatre chevaux, conduits à la daumont. Dans cet équipage, il se lançait à plein train sur les mauvaises routes des environs, au risque de tout fracasser. L'espace libre était vite parcouru, on retournait, on recommençait le petit circuit. C'était fastidieux.

Pendant une année environ, à partir du mois d'octobre 1819, il fut pris d'une véritable passion pour le jardinage. Sous sa direction, on bouleversa le jardin, on traça des allées, on planta des plates-bandes, on éleva des talus de terre, on creusa des rigoles. Il surveillait les travaux, ce qui le tenait dehors une partie de la journée, et parfois même il mettait la main à la besogne.

Le soir, il se couchait généralement vers dix heures. Au sortir du salon, il gagnait sa chambre, seul ou avec un de ses compagnons, en continuant à causer. Il se déshabillait rapidement, jetant au hasard ses vêtements, que le valet de chambre saisissait au vol.

Les nuits étaient souvent mauvaises, ces nuits, pendant lesquelles, dans l'obscurité, l'imagination déforme la vision des choses, succédant ainsi à ces longues journées, où le vainqueur du monde avait lutté vainement contre un ennemi nouveau pour lui, qu'il n'avait jamais soupçonné, qui maintenant le tenaillait : l'ennui!

S'imagine-t-on, en effet, ce qu'étaient pour lui les occupations auxquelles il était réduit? Quel aliment insuffisant pour son cerveau que ces rabâchages continuels avec les mêmes interlocuteurs, ces promenades dans un espace trop restreint, ces parties de cartes, cette petite existence terre à terre, complètement creuse, venant après sa vie fabuleuse! Et comme on comprend ces mots qu'une fois il laissa échapper : « Quel ennui tous les jours! Quelle croix! »

Loin d'être surpris qu'il soit mort au bout de cinq années et demie de captivité, à l'âge de cinquante-deux ans, on peut s'étonner qu'il n'ait pas succombé plus tôt à toutes ses misères.

S'il eut à souffrir, en effet, physiquement du climat, des conditions matérielles auxquelles il n'était pas habitué, de l'exiguïté et de la mauvaise situation de son habitation, de l'impossibilité de prendre l'exercice indispensable, il eut plus à souffrir encore moralement. D'abord, de sa position elle-même, de cette déchéance, de son inoccupation succédant à la vie la plus active et pesant lourdement malgré le travail auquel il se livrait, de l'ignorance dans laquelle on le tenait de ce que devenaient l'Impératrice et surtout son fils, de l'impatience mal dissimulée par certains de ses compagnons de quitter cette île maudite, des querelles et des jalousies qui les divisaient. Puis, des restrictions qu'on lui imposait : surveillance incessante exercée sur sa personne, impossibilité d'écrire une lettre ou d'en recevoir une sans qu'elle fût ouverte, difficultés pour laisser arriver à lui des voyageurs passant dans l'île, mesures si mesquines au point de vue des dépenses qu'il vendit une partie de son argenterie, privation du secours d'un médecin pendant quatorze mois.

La responsabilité de ces mesures incombe au gouvernement anglais qui les prescrivit. Sans doute, Hudson Lowe les appliqua souvent brutalement, avec un manque de tact complet, en geôlier mal élevé, tatillon, soupçonneux, sans largeur d'esprit :

en réalité, il exécutait les ordres qu'il recevait. Plus que lui, ce furent les ministres d'alors qui se montrèrent ainsi vindicatifs et ombrageux. La grande frayeur du gouvernement anglais et d'Hudson Lowe fut de voir l'Empereur s'évader de Sainte-Hélène, comme il avait quitté l'île d'Elbe. Mais les difficultés d'une pareille tentative, à laquelle l'Empereur ne songea jamais, rendaient superflues la plupart des précautions, qui devenaient dès lors des vexations. Des Anglais de bonne foi le reconnurent, du vivant même de l'Empereur, et d'autres depuis. « Si Sainte-Hélène, a écrit lord Rosebery, rappelle de cruels souvenirs aux Français, bien plus cruels encore sont ceux que ce nom éveille parmi nous. »

***

C'est le cœur et la tête remplis de ces souvenirs que nous atteignîmes Sainte-Hélène.

Prévenus la veille au soir, après dix-huit jours de traversée, que nous arriverions le lendemain matin, nous étions sur le pont de bonne heure, dans l'attente fiévreuse de cette terre que nous venions chercher de si loin. Peu à peu, dans la demi-obscurité nous distinguons une grande masse grisâtre. Avec le jour, les contours se précisent, les détails apparaissent. Quand le navire s'arrête, dans la rade de Jamestown, nous retrouvons bien les côtes abruptes, les collines dénudées, les rochers à pic sur la mer, tels que les vit l'Empereur, dans la matinée du 15 octobre 1815. Plus loin, des montagnes escarpées, hautes de plusieurs centaines de mètres, terminées par le pic de Diane. Et comme si la nature n'avait pas suffi à rendre ces parages inaccessibles, sur les sommets, sur les rocs en saillie, à l'entrée des rares petites anses où le terrain s'abaisse, on remarque des pans de murs, restes de fortifications bien inutiles, semble-t-il.

Au fo nd de la baie très évasée, large de quatre à cinq cents mètres, la seule à proprement parler où l'on puisse aborder, apparaît Jamestown, capitale et unique agglomération de Sainte-Hélène. Elle se compose, on s'en rend compte facilement, d'une rue courte, remontant dans une vallée étranglée entre deux murailles de rochers et de scories de volcans. Des

remparts peu élevés bordent le rivage. Légèrement au-dessus, les maisons s'élèvent, petites, serrées les unes contre les autres.

Quand Napoléon eut ce spectacle sous les yeux, l'aspect était plus formidable encore. Bien que complètement perdue dans l'Océan et protégée contre une agression par son éloignement de toute côte, les Anglais avaient hérissé l'île de batteries, aujourd'hui partiellement détruites, alors armées de plusieurs centaines de canons. Il subsiste encore quelques-uns de ceux-ci, hors d'usage. De loin, on distingue leurs gueules inoffensives. Un fort, Ladder Hill, domine la ville, et l'on voit, barrant verticalement la montagne, l'escalier de sept cents marches qui permet d'y accéder sans suivre les méandres de la route. Plus loin, dans l'intérieur, se profile un autre fort, High Knoll. Sur les sommets du fond et dans le creux de la vallée paraît quelque verdure. L'ensemble n'en est pas moins lugubre.

A peine le navire à l'ancre, les passagers, assez nombreux, Anglais, Sud-Africains, Australiens, Belges, Américains, se précipitent dans les canots qui les conduisent à terre. Ils sont pressés. Pendant les cinq heures de l'escale, les voitures de tous modèles — voitures à chevaux — qui, au nombre d'une quinzaine, les attendent rangées sur le quai, les mèneront à Longwood et à la vallée du Tombeau. Comme nous resterons deux semaines dans l'île, nous attendons l'écoulement de cette cohue momentanée.

Une fois seuls, nous prenons à notre tour un canot et nous accostons, avec recueillement, le petit escalier de pierre, qui, par une quinzaine de marches, coupées d'un court palier, conduit de la mer au quai. Nous sommes profondément émus : l'Empereur en a foulé les degrés en sortant du *Northumberland*. Vingt-cinq ans plus tard, le 15 octobre 1840, son corps passera sur ce quai pour être embarqué sur la *Belle Poule* et ramené en France.

Aucun embarras pour choisir l'hôtel dans lequel nous descendrons : le seul qui existe dans la ville est toujours fermé en principe et ne s'ouvre que lorsque le hasard amène un voyageur. On y trouve un mobilier simple, rigoureusement propre, et l'accueil empressé d'une négresse, embauchée pour la cir-

constance comme cuisinière, ainsi qu'un valet de chambre au teint olivâtre.

La ville est vite visitée. Rien de remarquable. Elle a conservé à peu près son aspect d'il y a un siècle. Si elle peut s'étendre un peu dans le fond très étroit de la vallée, il lui est impossible d'escalader les côtes à pic qui l'enserrent à droite et à gauche. Aussi, le nombre des maisons est-il à peu près le même que celui d'autrefois. On ne construit presque pas à Sainte-Hélène, tant par suite du manque de matériaux et de l'obligation de les transporter à grands frais d'Angleterre ou du Cap, que parce que la population, actuellement d'environ deux cents Anglais et trois mille cinq cents indigènes, reste sensiblement la même, avec tendance plutôt à diminuer.

Dans le haut de la place, cependant, au coin d'un petit jardin public, nous voyons la maison Porteus, où logea l'Empereur le soir de son arrivée. Il n'en reste que les quatre murs, car un incendie en a malheureusement détruit l'intérieur, il y a quelques années. Il est heureux que l'on ait conservé ces murailles et surprenant qu'aucune plaque n'indique la destination qu'a reçue une fois cette maison et qui a suffi depuis à attirer sur elle les regards des visiteurs.

De bonne heure, le lendemain matin, nous nous mettons en route, certains de n'être troublés par la présence d'aucun étranger. Pour toute la durée de notre séjour, nous avons retenu, à un prix qui n'a rien de prohibitif, une petite victoria légère, attelée de deux chevaux du Cap, ce qui nous permettra de nous rendre chaque jour aux lieux de notre pèlerinage, et en même temps de visiter l'île, excessivement intéressante même du simple point de vue touristique.

Lentement, car la pente est rude, nous nous engageons sur la route de Longwood, qui grimpe à flanc de côteau le long de la paroi gauche de la vallée de Jamestown. A deux kilomètres environ de la ville, s'embranche le petit chemin des Briars.

Là, nous éprouvons une déception : l'ancienne maison Balcombe existe toujours, mais les jardins, amoureusement décrits par Betzy dans ses *Souvenirs*, ont, hélas! presque entièrement disparu sous les grands bâtiments tout blancs de l'Eastern Telegraph. Nous avions oublié que Sainte-Hélène

constitue un relais pour le grand câble qui relie l'Australie à l'Angleterre et nous ignorions qu'on avait massacré ce délicieux plateau des Briars, pour y installer les bureaux et les logements d'une partie du personnel de la Compagnie.

Heureusement, le pavillon de l'Empereur subsiste, légèrement modifié depuis le temps où il l'habita, mais conservé en bon état. Quel misérable local! On frémit à la pensée que pendant près de deux mois l'Empereur dut se contenter de cette pièce unique. Mais à juger par ce qui reste du site, on comprend la détente qu'il éprouva, après deux mois de traversée, à vivre dans ce cadre encore charmant.

Retournons sur la route de Longwood. Après plusieurs lacets, nous atteignons le plateau. Au dernier tournant, changement brusque de température. On subit dès lors l'alizé. Le contraste est sensible entre la chaleur de la vallée et la fraîcheur du sommet. Sur la gauche, on laisse le sentier qui descend dans la vallée du Tombeau, puis la route suit l'arête qui sépare l'énorme ravin du Bol de Punch du Diable de la vallée profonde surnommée par l'Empereur la vallée du Silence ou de la Nymphe.

Nous voici à Longwood. La face sous laquelle la maison nous apparaît est toute badigeonnée de rose, sauf l'extrémité de la tige du T, qui est en planches et de couleur sombre. Sur la droite, un grand mur blanc, construit en 1860 seulement, prolonge la maison et tient la place d'un ancien talus de gazon. Devant, un peu de verdure, formée par de petites haies.

Nous sommes sur une terre française. En 1858, en effet, après plusieurs années de pourparlers et sur l'intervention personnelle de la reine Victoria, désireuse d'être agréable à Napoléon III, l'Angleterre vendit à la France Longwood, avec un hectare de terre autour, et les treize hectares de la vallée du Tombeau. La maison était dans un état épouvantable. Entièrement vidée de tous ses meubles, qui appartenaient à l'Angleterre et avaient été vendus aux enchères après la mort de l'Empereur, elle était devenue une ferme. Pendant trente-sept ans elle fut affectée à une exploitation agricole, avec autorisation pour le fermier de la transformer comme il le voudrait et même de démolir une partie des bâtisses : cette clause figure dans le cahier des charges de la location! Ce fut

une abominable profanation. Du cabinet de travail, de la chambre à coucher et de la salle de bain on fit une étable, en abattant les cloisons intérieures et en défonçant le plancher. On éventra le plafond du salon qui devint un magasin pour les grains. Le reste à l'avenant.

Dès que la France fut propriétaire de la maison, on y envoya une mission, sous les ordres du capitaine du génie Masselin, avec ordre de rétablir les lieux exactement comme ils étaient du temps de la captivité. Les travaux durèrent vingt mois, en 1859 et en 1860, et coûtèrent un peu plus de cent soixante mille francs. On procéda à une restauration consciencieuse, générale, si complète que des parties furent entièrement refaites, même dans le gros œuvre. Elle sauva la maison et rétablit, à peu près tels qu'ils étaient, les bâtiments que l'on conserva. Mais depuis, des voyageurs constatèrent d'importantes dégradations. Des cris d'alarme retentirent dans la presse, jusqu'au Parlement. D'heureuses réparations, opérées malgré la modicité des crédits alloués à nos conservateurs successifs, remirent les choses à peu près en bon état. Nous le constatons du premier coup d'œil et ce diagnostic hâtif sera confirmé par l'examen de toute la maison, auquel procédera mon compagnon de voyage, le jeune architecte Marcel Gogois. J'en suis d'autant plus heureux que, d'après certains récits, je redoutais l'inverse. C'était même une des raisons qui m'appelaient à Sainte-Hélène.

Notre émotion est profonde quand nous franchissons les cinq marches du perron et nous pénétrons dans la maison. Nous savons que ce que nous allons voir a été entièrement refait lors de la restauration de 1860. Les planchers ne sont pas ceux que l'Empereur a foulés, ce n'est pas sur ces plafonds que ses yeux se sont posés, il n'a pas vu ces tentures, les boiseries des portes et des fenêtres ont été changées, les cheminées ont été envoyées de France pour remplacer celles qui avaient disparu, les murs eux-mêmes ont été en partie reconstruits. N'importe! Tout a été copié si scrupuleusement que les pièces, aux tentures près, ont repris leur aspect du temps où il les habitait. Elles ont exactement les mêmes dimensions, elles sont disposées de même. C'est bien par ces portes qu'il a passé, par ces fenêtres qu'il a regardé au dehors, qu'il a vu les pay-

sages que nous voyons. C'était bien là qu'il était, qu'il pensait, qu'il souffrait. En parcourant les différentes pièces, nous pourrons donc évoquer son souvenir et nous remémorer la façon dont il vivait à Longwood.

La première dans laquelle on pénètre, le salon d'attente, fut ajoutée à la maison primitive, lors de l'arrivée de l'Empereur à Sainte-Hélène, pendant son séjour aux Briars. C'est une construction légère, en bois, reposant sur un mur de soubassement. Longue de huit mètres, large de cinq mètres quarante, haute de trois mètres soixante-cinq, elle est la plus grande de toute la maison. L'Empereur s'y tenait souvent pour travailler ou pour s'y promener : « Si ce n'était cette pièce, dit-il un jour à son médecin O'Meara, dans laquelle je me promène et fais de l'exercice, il y a longtemps que je serais enterré. » Pendant un certain temps, elle fut encombrée par un énorme billard à six blouses, qui servait surtout à recevoir les papiers et les cartes, tandis que l'Empereur dictait ses *Mémoires*. Un jour, l'Empereur constata qu'en son absence ses serviteurs, dont les distractions étaient médiocres, s'amusaient à jouer dessus. Il le leur donna et ils l'installèrent dans une cabine qu'ils construisirent eux-mêmes, entre la cuisine et la maison.

Actuellement, dans ce salon d'attente, il ne se trouve aucun meuble : un simple pupitre, sur lequel un modeste cahier — on aurait pu faire les frais d'un registre — sert à l'inscription des noms des visiteurs. Un rapide examen nous a permis de constater que pendant chacune des deux années qui ont précédé notre visite, il a défilé environ un millier de personnes. Dans le nombre nous n'avons relevé que trois ou quatre noms de voyageurs venus de France, et encore ne sommes-nous pas certains qu'ils soient Français.

La pièce suivante, le salon, est un peu plus petit. Elle est également vide de meubles. Entre les deux fenêtres, sur un piédestal en bois noir, un buste en marbre blanc de l'Empereur marque la place occupée par le lit que, pendant les derniers jours, on transporta pour donner un peu plus d'air au mourant et sur lequel il expira, le 5 mai 1821. Les fenêtres, comme toutes celles de Longwood, sont à guillotine et munies extérieurement de persiennes à lamelles. Sur les murs, un papier à

gros macarons, de style vaguement Empire, a remplacé, en 1921, lors du centenaire, le papier jaune clair à fleurs vertes, exactement reconstitué en 1860 et dont on aperçoit encore un échantillon sur le coin d'un panneau.

La salle à manger, dans laquelle on pénètre ensuite, est sombre, à peine éclairée par une porte-fenêtre. C'est lugubre et on comprend que l'Empereur n'ait guère voulu s'y tenir que le soir, une fois les bougies allumées.

De la bibliothèque, rien à dire. On n'y restait pas, on se contentait d'y ranger les livres, malgré l'humidité contre laquelle on a essayé de lutter en revêtant de bois son mur à l'est, exposé au vent et à la pluie.

Nous voici dans les appartements privés de l'Empereur, dans son cabinet de travail et sa chambre à coucher, auxquels s'ajoute la salle de bain.

Pauvres petites pièces, chacune de quatre mètres cinquante environ sur un peu moins de large! C'est dans ces cellules qu'il a vécu les heures les plus longues, les plus amères de sa captivité. Là, pendant des journées, des semaines, plus même à certaines époques, il s'est tenu enfermé, littéralement, sans en sortir. Là, en temps ordinaire, il se réfugiait pour trouver la solitude, pour revivre dans sa pensée. Là enfin, il a connu des nuits effroyables et sans sommeil... Il semble, quand on s'y trouve, que l'on pénètre dans son intimité. On a presque le sentiment de commettre une indiscrétion en s'y attardant. Nulle part autant qu'ici on ne comprend mieux ce qu'il a souffert d'être enfermé dans cette prison.

Du reste de la maison, un mot seulement. Deux petits bâtiments, la cuisine et « l'argenterie », sont séparés par une petite cour intérieure, sur laquelle donnent quelques débarras. Quant aux bâtiments construits pendant que l'Empereur habitait déjà la maison, et qui, en prolongement de la cuisine, abritaient Montholon, Gourgaud, Las Cases etc., il n'en reste plus trace. Ils étaient si pitoyables et si délabrés, en 1860, qu'on se contenta d'en raser les débris.

Au dehors, on a reconstitué à peu près tels qu'ils étaient les jardinets, de dix-huit mètres de long sur neuf de large, à droite et à gauche de l'avancée formée par les deux salons, et on a reconstitué la barrière qui les fermait. Ailleurs, une petite

herbe maigre, dans laquelle on a tracé quelques allées. De rares arbres ont poussé, plus ou moins couchés par le vent.

Il ne reste plus rien d'un petit bois, qui s'étendait à l'est de Longwood, un peu en dehors de la propriété, sur le plateau. Le plateau lui-même est aussi dénudé qu'autrefois, malgré quelques essais de culture. Une partie sert de terrain de golf. En divers endroits, on retrouve les petits murs bas, qui formaient d'anciennes limites.

Avant de nous éloigner, jetons un coup d'œil sur la maison qu'à partir de la fin de 1818 on commença à bâtir, tout près de Longwood, dans l'idée de donner à l'Empereur une demeure plus digne de lui, et que l'on appela Longwood New House. C'est une assez belle habitation, dans laquelle il eût évidemment été bien plus au large. Il n'en aurait pas moins souffert du climat du plateau et des autres inconvénients. La maison ne fut terminée que quelques mois avant sa mort et il ne l'habita pas. Elle est actuellement louée à la fois comme ferme et comme maison d'habitation.

Continuons notre pèlerinage par une visite à la tombe, où le corps de l'Empereur a reposé de 1821 à 1840. Une fois seulement, il était venu là, dans les premiers temps de son séjour à Longwood. En sortant, un jour, de chez les Bertrand, alors établis à Hut's Gate, il était descendu péniblement dans le fond de cette vallée, que bordent sur trois côtés les parois abruptes du Bol de Punch du Diable. Sur un petit plateau, situé dans le bas, il avait trouvé un coin charmant, d'une poésie mélancolique qui lui rappelait un peu un paysage de France. A l'abri du vent, trois saules avaient poussé, arrosés par une source dont l'eau lui parut si agréable que, depuis ce moment, on venait chaque jour en chercher pour lui. Le souvenir de ce vallon se grava dans son esprit, au point qu'en dictant ses volontés suprêmes il le désigna pour sa dernière demeure, dans le cas, qu'il prévoyait, où les Anglais interdiraient le transport de son corps en France.

Après qu'on eut exhumé son cercueil, en 1840, la tombe fut laissée à l'abandon. Les nombreux visiteurs, qui ne cessaient de s'arrêter dans l'île, dépouillèrent les arbres de leurs feuilles, de leurs branches, emportèrent la terre retombée dans la fosse laissée béante, enlevèrent une partie des pierres

qui en formaient les parois. C'était le pillage là, comme la dévastation à Longwood. Lors des travaux de 1860, la mission française rendit à la tombe son aspect de jadis. Pour remplacer les trois grandes dalles qui fermaient l'ouverture et que l'on avait emportées en France en 1840, on forma une couverture à l'aide de dalles plus petites reposant sur des barres de fer, et l'ensemble fut dissimulé sous une couche de ciment. Aucun nom, aucune inscription, comme autrefois. Autour on rétablit la grille et, pour remplacer les saules, on planta des arbres verts. Sept arbustes rappellent la cérémonie commémorative célébrée en 1921, pour le centenaire, de même qu'un saule fut planté récemment par le prince de Galles lui-même, lors d'un voyage. L'ensemble est très émouvant.

La surveillance du domaine français de Sainte-Hélène est confiée à notre agent consulaire. Des crédits lui sont parcimonieusement accordés et l'on doit admirer qu'avec des ressources si faibles, il puisse procéder aux travaux d'entretien et de réparation.

Mais pourquoi faut-il que ce conservateur habite les appartements mêmes de l'Empereur à Longwood? Jusqu'en 1917, le gouvernement français louait pour lui Longwood New House. A cette époque, notre agent quitta Sainte-Hélène. Quand son successeur arriva, en 1920 seulement, le logement avait été loué par le gouvernement anglais, en sorte que ne trouvant à proximité aucune autre habitation, il se réfugia, à son corps défendant, dans les bâtiments dont il avait la garde. L'effet est déplorable. Il a ses meubles dans la chambre, dans le cabinet, dans la salle à manger de l'Empereur! Seuls restent vides, à la disposition des visiteurs, qui ne voient pas d'autres pièces, le salon et le salon d'attente. C'est un scandale auquel il est indispensable de mettre fin.

En dehors, en effet, de la question de respect pour ces lieux, d'autant plus sacrés que Napoléon y a été plus malheureux, il faut que les visiteurs parcourent librement toute la maison. Il faut qu'ils voient les pièces minuscules dans lesquelles il vivait, entassé avec ses compagnons, ayant même le bruit de ses domestiques dans le grenier au-dessus de lui. Sa figure en ressort singulièrement grandie. Plus dur a été son calvaire, plus éclatante apparaît sa gloire.

A cette situation, un remède, un seul à notre avis : reconstruire les bâtiments qui ont servi aux compagnons de l'Empereur et y loger le Conservateur. De cette façon, tous les appartements de l'Empereur resteront à la disposition des visiteurs et on rendra à Longwood l'aspect de jadis, car il ne faut pas oublier que l'on voit actuellement ce qui existait en 1815, au moment de l'arrivée, mais non ce qu'était devenu l'ensemble de la propriété pendant les années suivantes de la captivité.

Il ne serait même pas impossible de faire revenir à Longwood plusieurs des meubles qui garnissaient la maison et d'y constituer une sorte de petit musée. On en retrouve dans l'île quelques-uns, qui ne furent pas transportés en Angleterre après la mort : à Plantation House, le billard, un corps de bibliothèque, une console de salle à manger; chez une dame, grande admiratrice de l'Empereur, un guéridon rond, qui était dans le salon, une glace venant de la maison de madame Bertrand. On signale dans l'île, en Angleterre, en France, ailleurs, des meubles de même origine. La difficulté consisterait à bien déterminer l'authenticité de ce que l'on admettrait.

Quand on parle de Sainte-Hélène, on est tenté de s'arrêter aux souvenirs de l'Empereur. L'île, il est vrai, n'existe que par lui. Avant lui, elle n'était qu'un point géographique, connu de quelques navigateurs. Seules sa présence, sa longue agonie, sa mort l'ont rendue célèbre et, après plus d'un siècle, seule aussi sa mémoire y attire les voyageurs.

Elle est cependant intéressante à visiter. Malgré sa faible étendue — dix-sept kilomètres de long sur onze de large — elle présente les aspects les plus variés. Nature volcanique de formation très ancienne, c'est un mélange de montagnes complètement stériles, formées de laves et de scories, et de parties verdoyantes, recouvertes d'herbe, d'arbres peu élevés, de gommiers surtout et de pins. A côté de crêtes rocailleuses, à pentes vertigineuses, on voit des vallées remplies, dans le fond, à l'abri du vent, d'une végétation tropicale. Certains coins sont charmants, comme la maison du gouverneur, Plantation House, ou Rose Mary Hall. D'autres sont terribles et semblent créés par l'imagination d'un Gustave Doré, comme le ravin du

Bol de Punch du Diable ou l'immense cratère de Sandy Bay, égueulé du côté de la mer.

Quoique ses grandes lignes soient naturellement restées les mêmes, l'aspect de l'île n'est plus cependant identique à ce qu'il était du temps de l'Empereur. En beaucoup d'endroits, des routes à peu près carrossables ont remplacé les sentiers dans lesquels on ne circulait qu'à cheval et sont fréquentées par des voitures à chevaux — que remplaceront un jour les automobiles. Les bords de quelques chemins ont été plantés d'arbres. Ailleurs, on a acclimaté quelques arbustes. Mais ce qui a modifié surtout l'apparence générale, c'est la culture assez récente d'une plante textile, le flax, dont on a couvert une quantité de côtes, jadis complètement nues ou tapissées d'une petite herbe courte. Cette culture, actuellement très répandue, n'a pas modifié seulement l'aspect du terrain : elle a très sensiblement amélioré les conditions, assez misérables jusque-là, de la vie des indigènes, qui touchent des salaires inconnus autrefois.

Ces indigènes sont d'une race difficile à définir. Le blanc et le jaune s'y mêlent, en proportions variables, au noir qui en forme évidemment la base. Une vraie palette, sur laquelle chacun a laissé sa trace : l'européen, l'indou, le chinois, le tout mélangé au nègre, qui y fut jadis esclave. Ils sont généralement doux et accueillants pour l'étranger. Quant à la population blanche, elle se compose, comme nous l'avons dit, d'environ deux cents Anglais. Quelques-uns habitent l'île depuis longtemps. On cite même des familles dont tous les membres y sont nés. Cependant, la plupart sont ici depuis moins longtemps : fonctionnaires, peu nombreux, officiers, agriculteurs, commerçants et surtout employés de l'Eastern Telegraph, ils partent généralement au bout de quelques années.

Puisque nous sommes sur territoire anglais, inutile d'ajouter que l'on trouve des terrains de sport, golf, foot-ball, tennis, etc. On trouve même à Jamestown un cinéma!

***

L'île n'a vraiment vécu que lorsque l'Empereur l'habitait, quand, de ce rocher, il attirait toutes les pensées, celles de ses

fidèles qui espéraient son retour, celles de ses ennemis qui tremblaient de le voir s'en échapper. Après sa mort, elle a commencé à mourir. Progressivement, la vie s'en est retirée. La nombreuse garnison qui l'occupait est partie, l'escadre qui en gardait les abords a disparu, le vide s'est fait plus sensible encore au fur et à mesure que la navigation à vapeur, remplaçant la navigation à voile, rendait inutile l'escale dans ce coin perdu.

Au début du xxe siècle, au moment de la guerre du Transvaal, elle a repris un peu de mouvement. On y transporta de nombreux prisonniers boers, que l'on installa dans des camps, dont l'un à la place de celui qu'occupait, sur le plateau de Deadwood, le régiment chargé de surveiller Longwood. Puis la paix ramena la solitude, et l'île se vida de nouveau.

L'empressement que, de nos jours encore, les voyageurs de passage à Sainte-Hélène mettent à se porter à Longwood et à la vallée du Tombeau, prouve que ce qui subsistera toujours, ce qui ne s'effacera jamais, c'est la trace du passage de l'Empereur. Dans les siècles à venir comme dans le passé, la maison qu'il a habitée, les paysages qu'il a vus, le tombeau dans lequel son corps a reposé, continueront à exercer leur fascination sur l'univers entier. Tous ceux qui ont accompli ce voyage, fussent-ils venus par simple curiosité et sans connaître dans ses détails le drame qui se déroula sur ce rocher, conservent de cette visite un souvenir ineffaçable, comme il convient après le plus émouvant des pèlerinages.

ERNEST D'HAUTERIVE

L'HOMME
QUI NE SAVAIT PAS DIRE « NON »

Il est permis d'assurer qu'il était, dans l'ancienne Russie — peut-être même encore dans la nouvelle, et aussi partout ailleurs — des gens assez exceptionnels. A vingt-cinq ans passés, Artémide Dimitriévitch ignorait les femmes. Un jeune pigeon, c'est à quoi il faisait penser; un tout jeune pigeon, ayant gardé le premier duvet du nid, et ces yeux qui semblent — n'en avez-vous point connu de tels? — n'avoir encore jamais regardé qu'au dedans d'eux-mêmes et non point le monde extérieur. Cependant il avait fait, à l'Université, des études brillantes. Il venait de conquérir le titre de « magister », et le professeur M..., le plus grand chimiste de Russie, lui avait donné l'accès de son laboratoire personnel. Cela lui suffisait pour se sentir parfaitement heureux. Son innocence demeurait baptismale. Dès qu'il eut atteint sa quinzième année, sa mère s'était désintéressée de lui, estimant qu'elle avait autre chose à faire. Il était alors d'une beauté angélique. Ses deux sœurs aînées s'étaient mariées, l'une avec un gentilhomme opulent, l'autre pour faire « de la politique », telle qu'on la faisait à cette époque, c'est-à-dire révolutionnaire. La vraie révolution, plus tard, ne fit entre elles aucune différence, et les fusilla toutes deux. La vieille *governess* anglaise d'Artémide l'avait quitté, assez bien rentée, pour retourner vivre confortablement dans sa patrie. Quant à sa vieille *niania* — la nourrice « sèche » qui avait pris soin de son enfance — elle était morte presque centenaire. Artémide la regrettait

toujours, et pensait d'elle, sincèrement, qu'elle en avait su plus que Shakespeare et Pascal : ce qui est après tout bien possible, car les paysans et les paysannes de Russie montrent un singulier mélange d'imagination, de bon sens et de crédulité... C'est ce qui fait les poètes et peut-être explique l'admiration un peu naïve, mais semblable à celle d'Artémide, que nous autres Occidentaux éprouvâmes pour ce peuple quand il nous fut révélé par ses romanciers. Après quoi, pour nous, il y a eu les nègres : les civilisés ont ainsi besoin de prendre, à chaque génération, un bain d'ingénuité chez des gens qui voient exactement les mêmes choses qu'eux, qui en voient même beaucoup moins, mais qui les voient autrement... Pour les anciennes petites compagnes de jeu d'Artémide, elles avaient cessé de l'embrasser juste au moment où ça aurait pu commencer de lui faire plaisir; et nul n'avait songé à lui apprendre que c'était à lui maintenant de prendre une initiative que sans doute on attendait.

...Mais voici qu'un matin, comme il se rendait au laboratoire, il faillit, à la lettre, marcher sur un vieux monsieur qui venait de s'affaisser sur le trottoir. C'est pour cette seule cause qu'il remarqua le vieux monsieur — étant, de sa nature, déplorablement distrait. Près du vieux monsieur une jeune femme se lamentait, dans l'intention, peut-être inconsciente, de retenir ou d'accroître la commisération des passants. Artémide prit le vieux monsieur à bras-le-corps, il le porta dans une pharmacie; les premiers soins donnés, il appela une voiture et reconduisit le pauvre homme, ainsi que la jeune femme, à leur domicile. On croit avoir fait entendre que son cœur était bon. Il demanda la permission d'envoyer le médecin de sa famille au malade, et de venir prendre des nouvelles. Huit jours après, on portait le vieux monsieur en terre. Il n'y eut que deux personnes pour accompagner le convoi : Artémide et la jeune femme qui était, à ce qu'elle dit, une jeune fille, Zinaïde Alexandrovna.

En revenant du cimetière, Artémide poussa l'esprit de décision jusqu'à lui demander si elle était parente du défunt, et à quel degré. Jusque-là, il n'y avait pas seulement pensé.

— Sa nièce, — répondit-elle. — Et sa seule parente.

Artémide, malgré sa distraction, avait pu remarquer la modestie du logement de l'oncle et de la nièce. Il crut devoir s'informer un peu davantage.

— Avez-vous des ressources?

— Mon travail...

Elle était si frêle! Elle paraissait si délicate!

— Quel travail?...

— Je n'en ai pas encore, mais j'y ai songé. Je vais me faire traductrice, spécialisée dans les langues scandinaves : danois, norvégien, suédois. Vous comprenez, tout le monde, en Russie, sait plus ou moins l'anglais, le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol, mais personne ne s'occupe des littératures scandinaves. Elles sont très belles, très riches. C'est une place qui reste à prendre.

Artémide n'avait que des notions incertaines sur le monde extérieur, mais il avait parfois des idées, ou croyait en avoir.

— Permettez-moi, Zinaïde Alexandrovna, de vous donner des lettres de recommandation pour quelques amis de mon père, membre de l'Académie Impériale. Vous aurez autant de travail que vous voudrez. Permettez-moi aussi de venir aussi de temps à autre vous présenter l'hommage de mes respects, et m'informer de vos succès.

Zinaïde Alexandrovna accorda toutes les permissions demandées, gracieusement. Elle était si seule, à vingt-sept ans! Et Artémide vint s'enquérir des traductions. Elles étaient, lui dit-on, des chefs-d'œuvre. Les deux textes se correspondaient si exactement qu'on eût dit qu'ils avaient été découpés par le même coup d'emporte-pièce. Cependant, avouait Zinaïde, elles n'arrivaient pas à faire vivre leur auteur.

Artémide n'en fut pas étonné outre mesure. — Mais, suggéra-t-il, — puisque, certainement, cela irait mieux plus tard, la jeune fille pouvait bien accepter quelque avance...

— Que dirait-on? — répondit-elle. — Je m'étonne, de votre part, de cette proposition... Je vous croyais plus de délicatesse.

Artémide se répandit en excuses. Il était sincèrement désolé.

— Si vous m'épousiez, — poursuivit tout naturellement

Zinaïde, — ce serait différent. Une femme légitime peut tout accepter de son mari.

— Comment n'y avais-je pas réfléchi! — fit Artémide, très sincère. — C'est extraordinaire ce que vous êtes intelligente! Extraordinaire qu'il suffise de cette formalité pour rendre naturel ce qui n'est pas naturel!

Trois semaines plus tard les jeunes époux s'installaient dans un appartement très confortable, mais Artémide n'avait rien changé à sa manière de vivre. Quand un Russe ne travaille pas, il ne travaille pas. Il s'amuse. Ou bien il dort. Il est capable de dormir à toutes les heures du jour et de la nuit, jour et nuit. Quand il travaille, il travaille. Il est capable de travailler à n'importe quelles heures, à toute heure du jour et de la nuit. Il paraît que les fourmis sont comme ça — à la différence des abeilles qui ont des habitudes régulières, se lèvent et se couchent avec le soleil. Artémide passait d'affilée plusieurs jours et plusieurs nuits dans son laboratoire, mangeant n'importe quoi, n'importe comment, y dormant une heure ou deux sur un divan. L'expérience en cours terminée, il rentrait chez lui. Un jour, il rentra chez lui.

— ... Mais madame n'habite plus ici, — fit le *dvornik*. — Madame a donné congé! ... Madame m'a prié de vous donner sa nouvelle adresse.

— Parfait! — fit paisiblement Artémide.

A la nouvelle adresse, il trouva une nouvelle femme de chambre, qui lui dit que madame ne recevait pas.

— Ah! — fit-il... — C'est que je suis le mari de madame.

— Ah! — répéta la femme de chambre, — madame ne m'avait pas parlé de ça!

Mais déjà Zinaïde Alexandrovna s'avançait :

— Cher ami, quelle surprise, n'est-ce pas?... Figurez-vous, je suis en train de traduire du norvégien... alors j'ai pris un nouvel appartement que j'ai meublé de façon à créer une ambiance norvégienne...

L'ambiance norvégienne était représentée par quelques drapeaux norvégiens dans le vestibule, une vue d'Oslo et quelques paysages « norvégiens » reproduits en chromo d'après Thaulow : des maisons en bois, toutes rouges, se reflétant sur les ondes de fjords intensément bleus. Ou bien ces mêmes

maisons de bois, ces mêmes fjords, sous les neiges. A part ça, l'appartement ressemblait à tous les appartements de Pétersbourg, avec les mêmes poêles et les mêmes divans : d'autant plus qu'il avait été loué « meublé » : mais comme cela paraissait suffire à Zinaïde, cela suffit à Artémide Dimitriévitch. Il n'en demanda pas davantage.

Quelques jours plus tard, un déménagement identique eut lieu pour une traduction du suédois. Artémide alla rejoindre Zinaïde à l'autre bout de la ville. Par raison déterminante de couleur locale en Laponie, il ne fut, ce jour-là, nourri que de laitage : Artémide abhorrait le laitage, mais il ne dit rien. Quelques semaines encore il se vit interdire l'accès d'une nouvelle demeure par une espèce de gigantesque Wiking aux cheveux crayeux, presque blancs : en l'honneur d'un événement historique dont on célébrait ce soir le centenaire, la porte était fermée, — déclara-t-il, — à tous ceux qui ne donnaient pas de suffisantes garanties de sympathie au scandinavisme... Artémide, sans pourtant rien voir dans tout ceci d'absolument extraordinaire, commença de se sentir ahuri. Il était déjà distrait. Il se sentit désorienté. Il finit par confondre les nombreuses adresses de son épouse. Une nuit, après avoir vainement fouillé la ville et ses souvenirs, il retourna tout simplement dormir dans son laboratoire. Le lendemain, il savoura avec délices le bortsch et le gruau que lui prépara le concierge.

C'est ainsi qu'il vécut, fort heureux et tranquille, à la russe, lorsqu'un jour sa femme vint le retrouver.

— Vous n'y pensez pas, cher ami! — dit-elle. — Vous avez oublié que c'est votre fête aujourd'hui. Je vous attends pour dîner, et vous ai réservé une surprise délicieuse.

Lui baisant galamment la main, il répondit :

— Ce ne serait pas la première!

Cependant il regrettait l'odeur du chtchi qui mijotait chez le concierge.

... Dans le nouveau domicile de sa femme, il y avait des fleurs sur la table — en l'honneur de sa fête — et dans les candélabres des chandelles qu'il fallait moucher. Mais cette table, ainsi que quelques sièges, et une armoire à glace, mêlés aux inévitables meubles russes, étaient d'un style rococo allemand.

— Y a-t-il longtemps chère amie, que vous habitez ici? — demanda paisiblement Artémide Dimitriévitch.

— Depuis hier. J'ai emménagé pour votre fête. Mais, puisque votre grand'mère était née en France, j'ai voulu vous donner la surprise d'un style Pompadour.

Artémide ne discuta pas le style Pompadour. Son expérience lui avait enseigné que sa femme savait tout. Et mieux que tout le monde. Elle lui avait donné des aperçus inédits sur la chimie. Elle avait prouvé au grand industriel Poutilof que ses principes étaient en complète contradiction avec ceux de la saine économie politique. Elle avait démontré à Rubinstein qu'il interprétait tout de travers ses propres compositions.

— Dites-moi, — lui demanda un jour, après un dîner prié, son voisin de table qui, comme il arrive, ne le connaissait que fort peu, — ne trouvez-vous pas que la dame qui pérore là-bas est un peu rasante?

— A qui le dites-vous, — répondit Artémide avec humilité. — Je le sais mieux que personne : c'est ma femme.

Cela dura six mois, au cours desquels Zinaïde avait déménagé neuf fois. Après quoi elle dit à son époux :

— Cher, il y a maldonne, ne trouvez-vous pas?

— Maldonne?

— Notre mariage... Vous n'êtes pas fait pour la vie conjugale, du moins telle que je l'entends. Seriez-vous disposé à divorcer?

En dehors de sa chimie, Artémide n'avait l'idée de rien. Il répondit avec candeur qu'il ne voyait pas d'objection à divorcer, mais qu'il ignorait comment ça se faisait.

— Chez les peuples scandinaves... — commença Zinaïde.

Artémide prit immédiatement son chapeau, et la porte.

— Elle serait capable, — songeait-il, — d'avoir soulevé cette affaire de divorce — solution qui me paraît acceptable — rien que pour m'exposer les procédures en la matière chez tous les peuples du monde!... Bon Dieu! que de tracas, quand il faut si peu de chose pour vivre en paix!

Artémide était membre d'un cercle, où il ne faisait que de rares apparitions. Cette fois, il s'y rendit. Accablé, il se laissa choir dans un fauteuil; Dobson, un grand et long Anglais né et

résidant en Russie, élevé au gymnase avec lui, et qui l'aimait bien, l'y découvrit :

— Quelque chose qui ne va pas? — fit-il.

— Il paraît, — répliqua languissamment Artémide, — que je dois divorcer : mais je ne sais pas comment m'y prendre.

— Moi non plus, — fit Dobson... — parce que je ne suis encore que fiancé... Pas eu le temps de penser à la suite... Mais je crois que Varaguine est ici. Je viens de le voir. Il est très calé, lui, Varaguine, pour ces choses-là. On pourrait le consulter.

Il se trouva que, en effet, Varaguine savait. Il ne fit aucun cours de procédure. Mais il entra tout de suite, pratiquement, dans le vif de la question.

— L'un de vous a-t-il des torts?

— Heu!... — fit Artémide, — moi pas... et de l'autre côté, je ne me suis jamais soucié de le savoir. Du reste, un scrupule m'empêcherait de m'en informer.

— Je vois... Alors, l'un ou l'autre des conjoints consentirait-il à sortir de la religion orthodoxe, pour en adopter une autre?... C'est un motif de divorce, d'après la loi russe.

— Jamais de la vie! — fit Artémide. — Ce sont des choses avec lesquelles on ne joue pas... Je n'y avais jamais réfléchi, mais ça me répugne.

— Je vois... Alors il n'y a plus qu'à aller chez le commissaire de police de votre quartier.

— Le commissaire de police?

— Oui... il va vous arranger ça en cinq sec... Du travail propre et bien fait.

— Je ne comprends pas...

— Pas besoin que vous compreniez. Vous verrez.

En effet, après avoir entendu l'exposé de la situation, le commissaire dit simplement :

— C'est quarante roubles.

— Qu'est-ce qui est quarante roubles? — demanda Artémide Dimitriévitch.

— Le constat de *votre* adultère, voyons... Ah! non, non, ce n'est pas trop cher, Artémide Dimitriévitch! Concevez que, pour la bonne réputation de la police, et la sauvegarde de la morale, nous sommes obligés de passer à tabac la spécialiste

que nous employons : la coupable, la complice de *votre* adultère. Dans ce cas-là, ça coûte plus qu'un constat ordinaire, naturellement... C'est vingt roubles pour la femme, et vingt pour la police, qui a de la fatigue et du dérangement.

— Mais justement, — objecta le doux Artémide, — je ne désire pas du tout que la police se fatigue... Surtout, je ne voudrais pas qu'on passât à tabac, comme vous dites, une pauvre fille dont notre littérature affirme que la profession est pénible, et même vénérable. Je paierai volontiers les quarante roubles, mais je ne veux pas qu'on fasse du mal à la femme. C'est... c'est injuste. Ce n'est pas... comment dire? Ça ne me paraît pas civilisé!

Le commissaire haussa les épaules. Il ne prononça pas un mot. Mais il regarda Varaguine, ayant l'air de dire : « Qu'est-ce que c'est que cet idiot? » Varaguine sourit :

— Allons, — fit-il, — allons, ne vous inquiétez pas de ça, Artémide Dimitriévitch, en plus des vingt roubles, vous n'avez qu'à donner à chacun des agents qui opéreront une bonne paire de gants fourrés.

— Des gants fourrés?

— Mais oui... voici l'hiver qui vient, ça leur tiendra chaud... et, avec des gants fourrés, les coups ne feront pas grand mal.

Artémide finit, à ces conditions, par se laisser persuader. Il s'en fut prévenir Zinaïde Alexandrovna que l'affaire du divorce était arrangée, et qu'il prenait les torts à son compte.

— Bien entendu! — fit-elle. — Mais comment?

— Je fais constater *mon* adultère, — répondit Artémide en baissant les yeux.

— Pauvre garçon! Ça doit vous être bien désagréable!

— Oui! — fit pensivement son mari, — oui, je l'avoue, ça m'est désagréable!

— .... Dans les pays scandinaves... — voulut-elle recommencer.

— Ah! non, — fit Artémide, — non! J'aime encore mieux l'autre chose!

« L'autre chose » eut lieu dans le délai le plus court. La personne employée par la police était une Allemande qui répondait au nom d'Edwige. Elle avait l'habitude. Ayant prévenu

Artémide qu'il lui suffisait d'ôter son veston et son faux col, dans un déshabillé qu'elle qualifiait de galant elle s'assit gentiment sur ses genoux, et l'enlaça de ses bras ronds, mais puissants. Sur quoi, la police fit son entrée, accompagnée de Varaguine et Dobson, lequel portait un appareil photographique. L'Anglais, tout à son affaire, prononça un rituel : « Ne bougeons plus! » Mais il laissa retomber son appareil, découragé :

— Ne faites donc pas une tête comme ça! — cria-t-il.

... Car Artémide, écrasé de confusion, avait l'air d'une victime attachée au poteau. Il avait envie de tout planter là — dût-il renoncer au divorce.

— *Hello! my boy*, — fit l'Anglais, — *business is business : smile a little!...* Ce qui, pour un instant, fit sourire Artémide. On entendit le petit déclic de l'appareil, et le constat d'adultère put s'accomplir. Sur quoi les agents, comme il se devait, emmenèrent la « complice » au poste, où devait avoir lieu, pour la satisfaction de la police et le respect des usages, le passage à tabac prévu. Varaguine, Dobson et Artémide allumèrent une cigarette : « Les bibelots sont en toc, concluait rêveusement Artémide, parcourant des yeux le « cabinet de travail » de l'Allemande : mais comme l'ameublement, tout de même, a l'air honnête... » C'est que, involontairement, il comparait cet ameublement à tous ceux, depuis six mois, de son épouse légitime.

Tout à coup Varaguine, comme se rappelant quelque chose, bondit, ouvrit la porte, et cria aux agents, à travers l'escalier :

— Hé! là-bas, mettez vos gants! Vous les avez touchés pour ça!

On entendit la voix plaintive et germanique d'Edwige :

— Ils m'ont técha gassé une tent!

Varaguine eut un rire silencieux :

— C'est la quatrième à droite, en haut, — expliqua-t-il... Artémide Dimitriévich, ça va vous coûter trois roubles de supplément. ... Depuis cinq ans qu'Edwige a joint à sa profession ordinaire, avec la connivence de la police, celle de « complice » en adultère, c'est bien la quatrième fois qu'elle se la fait payer... On aurait dû faire l'inventaire de sa personne et de sa mâchoire avant de requérir son concours. Elle va demander

dix roubles, qu'elle partagera avec les agents... Mais comme les agents ont été spécialement payés pour la ménager, ils n'ont droit à rien... Quant à elle... eh bien, donnez-lui trois roubles de pourboire. Ça lui fera plaisir... C'est une bonne fille, tout de même. Et gentille, n'est-ce pas?

— Je déteste les blondes! — déclara le bon Artémide avec horreur.

— Il fallait le dire. La prochaine fois, on vous cherchera une brune... Et vous? demanda-t-il à Dobson.

— Ma fiancée est blonde, — répondit l'Anglais, évasif et chaste.

— Alors, pour vous, — décida philosophiquement Varaguine, — ce sera une brune... A propos, Artémide Dimitriévitch, vous regardez l'appartement d'Edwidge? Elle va le quitter. Le commissaire m'a dit qu'elle avait demandé son passeport pour retourner en Allemagne : six mille roubles d'économies, une bonne garde-robe, du linge. Elle va pouvoir épouser son Fritz, dont elle montrait la photo à tous ses clients. Une bonne fille, n'est-ce pas, une bonne fille...

Deux jours après, en possession de la preuve de l'infidélité d'Artémide, prouvée par le procès-verbal de la police, et de l'instantané pris par l'Anglais, Zénaïde Alexandrovna put porter plainte devant le Saint-Synode — ces sortes d'affaires étant de la compétence de ce tribunal religieux — contre son époux adultère. Mais le Saint-Synode flairait une supercherie. Il en avait déjà tant vu : « De quelle couleur étaient les bas de la demoiselle? » demanda à Artémide un des membres de la Sainte Église orthodoxe.

— Couleur champagne, mon révérend père, — répondit Artémide à tout hasard, car il n'avait pas regardé.

Mais le lendemain, il eut la précaution d'envoyer à Edwidge une paire de bas de cette couleur. Edwidge déclara qu'il avait l'air un peu poire, mais qu'il savait se conduire avec les dames.

***

Le ménage s'était séparé dans les meilleurs termes. Nulles difficultés pour régler les questions d'argent, pour ces deux

excellentes raisons que Zinaïde Alexandrovna ne possédait rien, et que le divorce attribuait « tous les torts » à son époux. Artémide devait donc lui verser une rente, ce dont il consentait de fort bonne grâce à s'acquitter. Pour Zinaïde, elle se montra charmante, protectrice, maternelle. De bonne foi elle demandait : « Cher ami, qu'allez-vous devenir sans moi? » Il faillit lui répondre que ça ne le changerait pas, l'ayant si peu vue, mais réfléchit que ça lui ferait de la peine – ou bien, plutôt, qu'elle en tomberait des nues. Il se contenta donc de répliquer :

— Et vous?

Zinaïde expliqua qu'elle n'était nullement embarrassée. Elle allait seulement renoncer aux langues scandinaves pour s'adonner à celles d'Extrême-Orient : c'est pourquoi elle portait déjà un kimono japonais, et avait orné son dixième et, pour l'instant, dernier appartement, d'un cerisier nain, en fleurs.

Artémide admit que c'était une excellente idée, et lui dit adieu en lui baisant la main.

Durant trois années il versa pour elle, à un homme d'affaires, la pension convenue, qui était généreuse. Au bout de ce temps il reçut d'elle une lettre charmante, par laquelle Zinaïde déclarait renoncer à cette pension pour épouser un homme délicieux, correspondant à Mexico d'un grand journal américain, ce qui lui permettrait d'étudier la langue aztèque. Tout arrive : elle eut même des enfants, et fit nommer son premier-né, qui était un garçon, Artémide, faisant remarquer à son époux, et à tous ses amis, la frappante ressemblance de ce rejeton avec son ancien mari : car c'était l'homme, disait-elle, le plus exquis, le plus délicat, et qui avait exercé sur elle une influence spirituelle ineffaçable, dont cette ressemblance était la preuve. Enfin, unie à M. John Élias Eastman, elle ne parlait que d'Artémide Dimitriévich. Elle était ainsi faite, et plus tard, ayant divorcé à nouveau pour épouser un Péruvien, elle ne l'entretint que des mérites de John Élias Eastman et d'Artémide Dimitriévitch. De tout cela, celui-ci ne se douta jamais. Des années encore passèrent. Sa patrie traversait cette période où M. Witte, ministre des Finances, industrialisait la Russie à l'aide de capitaux français : car le Bolchevisme actuel n'a fait que re-

prendre les desseins de M. Witte en les enflant monstrueusement. Cela fit qu'Artémide, dont les talents de chimiste avaient été remarqués, fonda et dirigea des raffineries de sucre, et plus tard, quand vint la guerre, fabriqua des explosifs. Devenu un grand industriel, il en demeurait tout étonné : vivant toujours comme à côté et en dehors de ce qu'il faisait, bien qu'il le fît très sérieusement.

Ce fut alors que sa mère se rappela qu'il existait — pour songer à l'établir. Le premier mariage d'Artémide ne lui avait paru qu'une fantaisie. Mais elle-même en eut une autre. Toutefois, elle était assez subtile pour ne pas aborder la question directement. Elle savait, le connaissant bien, qu'avant toutes choses il fallait commencer par avoir l'air de demander à son fils, Artémide Dimitriévitch, un service.

— Vous savez, — lui dit-elle, — Élisabeth Kyrilovna, celle que vos nièces, les filles de vos sœurs, appellent Lisa...

— Ah! oui... une petite blonde...

— Non... elle est brune, grande. Et très jolie.

— Je sais, une Géorgienne.

— Mais non : Arménienne, par sa mère. Son père est Balte.

— Bon! Bon. Une allogène.

— Tous les sujets de Sa Majesté sont Russes, — corrigea sa mère avec une nuance de sévérité.

— Vous avez raison... sans quoi la moitié des Russes ne seraient pas Russes. Curieux, quand on y pense!

— Ce qui est russe, chez vous, c'est cette manie de généraliser inutilement.

— Les Français, aussi, généralisent, et ma grand'mère était Française... Alors, je ne saurai jamais d'où ça me vient! — répondit Artémide, méditatif.

— Aucune importance... sinon qu'on ne peut jamais parler avec vous de ce dont on veut vous parler... Élisabeth Kyrilovna prépare son premier examen de médecine.

— Mais c'est très bien, ça, très bien!... Les femmes doivent faire quelque chose pour régénérer la Russie.

— Vous recommencez!... Élisabeth Kyrilovna prépare son premier examen de médecine... mais elle n'a pas de mémoire, la pauvre enfant... Alors, comment appelez-vous ça pour la chimie?...

— La nomenclature?

— Oui, la nomenclature... elle n'arrive pas à se la mettre dans la tête...

— Ah! tant pis...

—J'ai pensé, — continua la mère d'Artémide, — que si vous, qui êtes chimiste, vous lui donniez des leçons...

— Si elle a de la fortune, qu'elle prenne un professeur.

— Elle est, — poursuivit sa mère, — elle est... enfin je crois qu'elle est un peu paresseuse... Elle n'écouterait pas les répétiteurs. Ça ne servirait à rien. Tandis que, si c'était vous... si c'était vous, elle serait impressionnée. Elle ferait un effort comprenez-vous.

— Ça ne servirait à rien du tout! — déclara Artémide Dimitriévitch.

Donc il donna ces répétitions de chimie à Élisabeth Kyrilovna, justement parce qu'il savait, à n'en pas douter, qu'elles ne serviraient à rien. Tel était son caractère. Il aimait ce qui était non seulement impossible, mais inutile. Devenu industriel, il faisait des choses possibles et utiles. Même il y gagnait beaucoup d'argent, mais n'envisageait tout cela qu'avec un certain dégoût. Tout contrairement, ces leçons inutiles de chimie lui paraissaient une revanche contre le possible et l'inutile. Une de ses nièces, qui n'avait que seize ans, et n'était point sotte, lui dit un jour : « Mon oncle, au lieu de Lise, tu aurais mieux fait de t'occuper d'Ariane Wassilievna. Elle aussi prépare sa médecine. Elle est moins belle, mais elle est intelligente.

— Précisément, — répondit Artémide, tout étonné, — si elle est intelligente elle n'a pas besoin qu'on s'occupe d'elle!

Cependant, trois mois après, les progrès d'Élisabeth Kyrilovna étant nuls, il lui conseilla de renoncer à se présenter à son examen. Lise en larmes, échevelée mais toujours fort belle, crut devoir, à une crise de nerfs, faire succéder une confession. Ainsi qu'il est fréquent ce n'est pas elle-même qu'elle confessait, mais sa famille. Qu'allait-elle devenir? Son père était joueur, ivrogne, et courait les filles. Sa mère, dépourvue de toute énergie, de toute initiative, se laissait aller à l'obésité. Lise paraissait lui reprocher cette tendance à l'obésité au moins autant que le reste... « Et c'est pire, ajouta-t-elle, que d'être orpheline! »

— Vous êtes, en effet, bien malheureuse, — reconnut Artémide. — Mais si vous-même aviez un peu d'énergie...

— Je n'en ai pas! Je n'en ai aucune! — cria Élisabeth Kyrilovna, qui enfin se confessait elle-même, ayant épuisé la confession des péchés de ses ascendants, — que deviendrai-je si vous m'abandonnez? Et si vous ne pouvez m'aider à devenir une femme utile, que me reste-t-il à faire, sinon de me donner à un homme, puisque je suis incapable de me consacrer à l'humanité!

— A un homme?... — fit interrogativement Artémide.

— A vous! Ce ne peut être que vous! Le seul que j'aime, que j'aimerai jamais!

... Ce fut ainsi qu'Artémide Dimitriévitch se maria pour la seconde fois.

Et il est vrai qu'alors il connut l'amour. Un amour oriental, sensuel, dévorant. Parfois, il se disait : « Quoi que j'aie fait pour cette femme, je suis payé au centuple. » Il ne se soucia pas de la façon dont elle organisa la vie conjugale. Il ne daigna même pas s'apercevoir qu'elle semblait tenir à la fois de son père, le débauché, de sa mère, cette Orientale oisive. Il estima sinon légitime, du moins pardonnable que, reconnaissant qu'elle était « une femme inutile », elle dormît tout le jour, sauf quelques heures qu'elle consacrait aux couturières et aux modistes — mais une autre à lui, qu'elle allait rejoindre comme une maîtresse rejoint son amant — puis qu'elle passât la nuit à jouer — en buvant du champagne et beaucoup de cognac. Il considérait que chacun — c'était le mot à l'époque et particulièrement en Russie où régnait cette conviction nationale, généreuse et anarchique — a le droit de vivre sa vie.

Enfin, il laissait faire. Il était envoûté. Et puis un matin...

... Un matin, alors qu'il prenait sa douche glacée coutumière, avant de se rendre à son bureau, elle entra dans la salle de bains. Évidemment ayant passé toute la nuit dehors. Non pas ivre, — elle ne l'était jamais, — cependant surexcitée, ne semblant respirer qu'une joie candide, presque enfantine.

— Vous avez encore gagné, chère amie? — demanda-t-il innocemment.

Elle gagnait si souvent qu'on l'avait parfois soupçonnée d'aider la chance. Il était peut-être le seul à l'ignorer. Sans

s'étonner de le trouver nu, elle arrêta le jeu des robinets; elle sourit, toujours comme un enfant sans reproches, et, comme un enfant joyeux, elle dit :

— Fermez les yeux, ouvrez la main... Là. C'est bien... Maintenant regardez!

Il rouvrit les yeux, et regarda : une paire de boutons de manchettes en émeraude. Des émeraudes qu'il connaissait bien : celles du prince L... chez qui elle avait passé la nuit au jeu.

— Oh! — fit-il seulement.

Mais il avait blêmi. Et, comme il était nu, on voyait tout son corps trembler. Elle s'aperçut de son émotion, et se méprit sur la cause :

— Mais non, — dit-elle, — mais non. Voyons! Comment pouvez-vous croire?... Je les ai *trouvés*, ces boutons... au lavabo.

— ... Naturellement... le prince était allé se laver les mains...

— ... Je suppose... enfin, je les ai trouvés. Le prince les a perdus... Et je suis si heureuse, si heureuse de vous faire un cadeau qui ne vienne pas de votre argent! Car tout ce que j'ai vient de vous... C'est la première fois que je puis...

Ainsi, elle était absolument inconsciente de la nature et de la gravité de l'acte qu'elle avait commis. Il eut envie de l'étrangler. Il se domina :

— Petite fille, — dit-il, et il parlait exactement comme il eût parlé à une petite fille, — petite fille, ne faites plus jamais des choses pareilles! C'est horrible! C'est voler, comprenez bien, c'est voler!

Elle pleurait, elle pleurait à chaudes larmes, mais sans comprendre.

— Que vous êtes ingrat! — dit-elle. — Moi qui étais si contente!...

Artémide ne découvrit rien de mieux, dans cette salle de bains, pour loger les boutons de manchettes, qu'une boîte vide, qui avait contenu de la poudre dentifrice. Ingénument il l'emplit à moitié d'un lit d'ouate, sur lequel il les coucha. Il s'habilla et se rendit chez le prince L...

Le prince dormait encore. « Annoncez-lui, dit-il à son valet de chambre allemand, que je viens le voir pour quelque chose d'important... » Sa voix était rauque, bizarre, et le

domestique obéit. Le prince le reçut, en robe de chambre, mais après l'avoir fait attendre un quart d'heure — le temps de se raser. Même sur un ordre du tzar il n'aurait pas voulu se montrer avec une barbe de vingt-quatre heures. Son manucure, en train de lui polir les ongles, quitta la pièce.

Artémide ouvrit la boîte, versa les boutons de manchettes dans sa main droite et les tendit, sans prononcer un mot.

— Tiens! — dit simplement le prince. — Vous les avez trouvés; Artémide Dimitriévitch?

— Oui... — fit Artémide. — Et ce n'était pas un « oui », c'était un sanglot. Une chose atroce, ce sanglot d'homme.

Le prince garda un instant le silence. Il se peut que ç'ait été pour prendre le temps de poser sa voix :

— Élisabeth Kyrilovna... — commença-t-il...

... Artémide le regarda comme s'il allait le tuer.

— ... Élisabeth Kyrilovna est une personne charmante... Veuillez mettre à ses pieds mes humbles hommages.

Ce fut tout. Il reconduisit Artémide, qui tremblait de la tête aux pieds, jusqu'au palier du premier étage, s'excusant de ne pouvoir aller plus loin, en raison de sa robe de chambre. Tout à coup, sa légèreté dominant un instant ses manières parfaites de gentilhomme russe occidentalisé, il prononça involontairement :

— ... Et ce doit être une femme très... comment dirais-je? très agréable, n'est-ce pas?

— Oh! — fit Artémide avec horreur. Et il s'enfuit...

A partir de ce jour, il tint Élisabeth Kyrilovna pour une criminelle sûrement destinée à récidiver, mais dont ses sens ne pouvaient se passer. Il avait honte de lui-même. Il n'osait aller chez les siens, parce qu'on lui aurait parlé de sa femme, et qu'il ne savait pas mentir. Pour des raisons analogues, il tâchait d'éviter toute occasion de rencontrer le prince. Par délicatesse, le prince affectait de ne se souvenir de rien; au club, s'il apercevait Artémide, il lui tendait une main que celui-ci prenait en s'efforçant de ne pas rougir. « Artémide Dimitriévitch, finit par lui dire un soir le prince, vous prenez la vie trop diablement au sérieux. »

... Mais Artémide ne pouvait s'empêcher de prendre cer-

taines choses de la vie au sérieux, et c'était cela surtout qui lui était insupportable. A l'égard de sa femme, il vivait dans un désir sans estime, qu'il détestait. Il se détestait lui-même. Il pensait au suicide.

La guerre vint. La fabrication des explosifs prit un développement qui l'absorba. Ce fut pour lui un soulagement. Sa mère était devenue sous-directrice d'un des hôpitaux de la Croix-Rouge. Il lui confia sa femme, dont on fit une infirmière. Mais, dans les hôpitaux de Pétrograd, sous la sévère surveillance de la tzarine, l'existence était austère. Il n'en était pas de même dans les hôpitaux du front. Élisabeth Kyrilovna le savait. Elle partit pour l'ambulance du grand quartier général. Elle y trouva, déclara-t-elle, un milieu charmant. La vérité, c'est qu'elle y avait pu joindre la cocaïne au cognac, et s'était associée, de toutes façons, à un officier polonais dont l'adresse au poker égalait la sienne.

Mais à cette époque, il y avait déjà beaucoup de partis en Pologne. Certes il s'agissait bien, pour tous les Polonais, de la résurrection de leur patrie, mais quelques-uns, s'attendant au triomphe des Empires centraux, sympathisaient avec l'Allemagne, contre la Russie. L'officier polonais qui avait su s'attirer les bonnes grâces d'Élisabeth Kyrilovna était de ceux-là. C'est sans doute pourquoi il se crut autorisé de profiter de sa présence au grand quartier général russe, pour commettre quelques indiscrétions au bénéfice de l'adversaire — ceci peut-être par l'intermédiaire d'Élisabeth. Un beau jour tous deux disparurent; ce n'était pas un jour trop tôt : on allait les fusiller.

... A ce moment même, arrivait à la *Stavka* Artémide Dimitriévitch. Il venait embrasser sa femme. Il lui apportait des douceurs. On lui dit : « C'était une espionne. Elle est en fuite. Ne lui laissez pas salir votre nom. Demandez le divorce. »

— Vous avez raison, — répondit-il, froidement.

Cette fois le divorce ne pouvait être prononcé qu'à son bénéfice. Les faits étaient patents : adultère d'Élisabeth Kyrilovna, compliqué de relations avec l'ennemi. La procédure était toute simple. Elle suivit rapidement son cours. Un jour qu'Artémide se trouvait chez lui avec quelques amis, un greffier, comme il était alors d'usage en Russie, vint lui donner

lecture du jugement qui le libérait. Subitement, ce fonctionnaire s'interrompit, surpris par un craquement singulier. En l'écoutant, Artémide Dimitriévitch avait tellement serré les mâchoires qu'il venait de se briser deux dents. Il les cracha sur le plancher, avec du sang. Le malheureux aimait encore cette femme — et il se haïssait de l'aimer.

***

L'année 1920... La gendarmerie de Wilna. On écrit aussi — ou l'on prononce — Wilno. C'est au goût des personnes, et de l'ethnographie politique. On ne saura jamais si Wilna, ou Wilno, est russe, polonais, ou lithuanien. Il est plutôt juif. Encore une fois, c'est au goût des personnes, des ethnographes qui font de l'ethnographie politique, et surtout de la force des armes au service des politiques nationales.

... Mais les armées soviétiques avancent : Wilna ou Wilno va redevenir russe. Après quoi, il redeviendra plus ou moins lithuanien, et puis polonais. Et, pour le moment, il est polonais. La gendarmerie de Wilna est polonaise. Mais les gendarmes polonais sont Posnaniens, d'origine allemande, et détestent les Polonais. Tout cela est horriblement difficile à comprendre pour des Occidentaux. Les immortels principes wilsoniens, qui ont instauré le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes, ont décuplé les frictions entre des nationalités qui n'avaient jamais pensé, auparavant, qu'elles étaient nationales, ou s'accommodaient à peu près de ne pas l'être. Du reste, il va y avoir *encore*, dans ce qui va suivre, une foule de choses horriblement difficiles à comprendre pour des Occidentaux. Et ce ne sera pas ma faute, ni même celle de M. Wilson.

Retenez seulement que, dans cette gendarmerie de Wilna ou Wilno, Artémide Dimitriévitch, qui est Russe, vous ne sauriez plus l'ignorer, est prisonnier des Polonais.

La pièce où il est gardé est toute petite. Très sale, naturellement : mais il en a déjà tant vu de semblables qu'il ne s'en aperçoit même pas. De plus, très succinctement meublée. Une chaise unique, sur laquelle, par faveur spéciale, Artémide a pu s'asseoir, et une table. Un gendarme posnano-polonais

garde la porte, debout. Debout aussi, contre le mur, il y a un petit juif en lévite, les « cinq pointes » rituelles de ses cheveux dépassant sa calotte noire. Il est tout jeune. Il est très laid, mais il a des yeux magnifiques, immenses, tout en velours, qui lui mangent la moitié de la figure. Des yeux si beaux qu'ils n'en sont plus humains. Avec ces beaux yeux-là, comme un lièvre, il a l'air de ne rien regarder, mais il voit tout. Sur un coin de la table, est perchée une petite femme qui paraît fort en colère. Elle rage, même. Nerveusement, elle balance son pied gauche, suspendu en l'air. Ce pied est chaussé comme l'autre, d'une bottine grossière, beaucoup trop large pour sa pointure et qui doit l'écorcher. Et elle ne porte pas de chapeau : elle s'est fabriqué une espèce de turban avec un châle d'Orenbourg, qui a dû voir beaucoup de misères. De ce turban, s'échappent des mèches de cheveux d'un blond trop ardent, mais elle est couverte d'une pelisse de renard, bordée de skung. Ce ne sont pas ces contrastes qui choquent Artémide, ce sont ces cheveux : « Elle est rousse, songe-t-il vaguement, je n'aime pas les rousses! »

... Cependant, la petite femme semble cesser une seconde de rager. Elle dévisage le petit juif, réfléchit, et, dans un excellent russe, décide tout à coup à haute voix :

— Le petit youpin aura passé la frontière, sa lévite matelassée de tracts bolcheviks... L'autre crétin... l'autre crétin, c'est différent : il aura cherché à passer de la saccharine en contrebande!

... Quand on a vécu quelque temps sous l'œil de la police et même de plusieurs polices, été emprisonné, interrogé par une et plusieurs polices, on prend soi-même des idées policières, on fait son petit Sherlock Holmes. Le plus curieux, c'est que la petite rousse ne se trompait guère en ce qui concernait le petit juif. Mais son appréciation sur « l'autre crétin » indigna Artémide :

— Par exemple! — fit-il.

Et il songeait à part lui : « Sale petite rosse! Et c'est bien une rousse : elle a les yeux verts! »

Cependant, il tint à expliquer :

— Si je suis ici... c'est pour une question de passeport...

— Tiens, vous aussi!

... A cet instant le gendarme posnanien se rapprocha d'elle, et lui dit en allemand, à voix basse :

— ... La mission française est juste en face... devant la fenêtre. A l'hôtel Georges.

— *Sehr gut*! — fit-elle, tout doucement. Et, se tournant vers Artémide :

— Donnez cinq roubles à cet homme... c'est un brave type... A moi, on a tout chipé. Je n'ai plus rien.

Comme Artémide venait de glisser discrètement les roubles dans la paume du gendarme, entra le commandant de gendarmerie. Lui aussi, s'exprimait en allemand. Non pas en polonais. Très courtoisement, du reste, il réclama ses papiers à la petite rousse.

D'une voix presque impertinente elle demanda :

— Vous avez mon argent, mes bijoux?

— Tout cela, cacheté, sous scellés... Mais le sous-officier qui vous a amenée de Minsk dit qu'on vous a laissé vos papiers.

— Pensez-vous!

— Enfin, je ne les ai pas. Donc, c'est vous qui les avez. Je vous conseille de me les donner, ou...

— Ou quoi?...

— Ou bien on sera forcé de vous garder en prison...

Artémide pensa tout à coup : « Mais ils ne sont pas verts, ses yeux, ils sont noirs!... » En tous cas, ils éclataient, subitement tout noircis de fureur. Mais, posément, elle se dirigea vers la fenêtre, posément, d'un coup de coude, elle en brisa une vitre et, d'une retentissante voix de contralto, qu'on ne se fût pas attendu à entendre sortir d'une enveloppe si frêle, cria en français :

— A moi, France! Au secours!

En face, à la Mission française, des fenêtres s'ouvrirent. Sur le trottoir, des gens s'arrêtèrent.

Le commandant était blême de colère.

— C'est loin, la prison? — lui demanda-t-elle froidement.

Le commandant bégayait :

— Comment, comment... vous parlez *aussi* le français, maintenant?

— Un peu! puisque je suis Française! La Mission ne laissera pas molester une compatriote.

— Mais puisque votre passeport vous donne comme sujette autrichienne!

— Tiens, tiens!... Vous l'avez donc retrouvé? Eh bien, rendez-le-moi... Et le reste aussi... Je suis Autrichienne par mariage. Française de naissance, voilà!

— Enfin, que voulez-vous faire?

— Qu'on me conduise à Varsovie : ça deviendra une affaire entre moi, mon consul, et votre gouvernement.

Pendant ce temps, on n'avait pas regardé le petit juif. Pendant ce temps, le gendarme qui gardait la porte s'était avancé jusque dans la rue pour voir ce qu'allait faire la Mission française. Pendant ce temps il s'était amassé beaucoup de monde dans la rue et le petit juif en profita pour sortir tout doucement, et se perdre dans la foule. On ne le revit jamais.

— Ça, lui! — dit-elle en riant, — c'était tout de bon un Bolchevik. J'en jurerais.

Elle bâilla, ajoutant :

— Mais j'ai une faim de loup, moi!...

— Eh bien, on peut vous mener, sous escorte, à l'hôtel Georges : c'est l'heure du thé...

— ... Puisque c'est vous qui avez mon argent!

La petite femme avait vaincu... du moins provisoirement, car le soupçon de bolchevisme pesait toujours sur elle; il fut décidé que, dès le lendemain, elle recevrait, sur son argent, de quoi se procurer des chaussures, des gants, un chapeau, enfin tout ce qui lui manquait, puis qu'elle serait conduite à Varsovie, pour interrogatoire définitif. En attendant, ce fut Artémide qui offrit le thé, au « Georges ». Comme les toasts arrivaient tout chauds, et que l'inconnue les dévorait à belles dents, un soldat polonais, baïonnette au canon, se planta derrière la porte vitrée de la salle, et ne quitta plus le couple des yeux.

— *Gilt es mir, oder gilt es dir?* — chantonna-t-elle en allemand. — Est-ce pour moi, est-ce pour toi?

Le problème devait rester éternellement sans solution. Il est probable que c'était pour tous les deux. Après le thé, ce fut le dîner. L'inconnue s'était débarrassée de son turban : « Mais elle n'est pas rousse du tout, se dit Artémide, *auburn*, en vérité! Il n'y a que l'extrémité des cheveux qui ait été déco-

lorée, roussie par le grand air. Et ses yeux ne sont pas verts : aigue-marine, plutôt. » Il la trouvait jolie, en somme. Et puis, sûrement, elle avait du cran. Mais qu'elle fût « une sale bolchevik », malgré lui il n'arrivait pas à en douter. C'est pourquoi il ne lui posa aucune question. Il préférait ne pas savoir. Alors, ce fut elle qui l'interrogea. Il n'avait rien à cacher. Et pourtant il y eut des choses dont il ne voulut parler qu'à peine, ou pas du tout : ses deux sœurs fusillées, sa mère morte de chagrin, et aussi de l'impossibilité de comprendre pourquoi les choses avaient changé autour d'elle. Comme beaucoup d'émigrés russes, et comme les combattants de la Grande Guerre, Artémide n'avait pu continuer à désirer vivre qu'en utilisant une étrange et providentielle capacité de ne pas se rappeler. D'abord il n'avait pas voulu quitter la Russie. Ainsi que bien d'autres, il avait voulu se persuader que « ça ne pouvait pas durer comme ça ». Même que le bien finirait par sortir de tout ce mal. Aux jours du tzarisme, il avait été libéral, donc plutôt antitzariste, sans le dire, sans adhérer jamais à aucun parti, même modérément « révolutionnaire ». Aux jours du bolchevisme, il était devenu antibolchevik, sans le dire, sans adhérer à aucun autre parti. Mais il y avait la Russie. Il pensait qu'il devait rester pour elle. Il était ingénieur et chimiste. On lui avait pris ses usines : ça lui était furieusement égal. Il n'avait que peu de besoins, et la Russie, croyait-il, ne pouvait vivre sans ingénieurs et sans chimistes, sans une élite intelligente. Il fut cruellement détrompé. C'était l'époque où les nouveaux maîtres ne voulaient pas de cette élite intelligente, prétendant ou bien s'en passer, ou bien en former une autre... Inutile d'essayer de travailler en silence. Inutile même — quelques-uns de ses amis étaient allés jusque-là — d'essayer de hurler avec les loups. Bientôt les vrais loups surent flairer les faux loups, et les supprimer. Mais on ne pouvait pas travailler pour la Russie, ni même pour soi. On ne pouvait rien faire, que mourir de faim, ou se laisser tuer. Alors il était parti — avec un faux passeport, fabriqué par des fonctionnaires communistes qui ne dédaignaient pas ce genre de profits — le vrai, l'ancien, dissimulé dans la doublure d'une pelisse : le passeport impérial qui révélait sa véritable, son honorable personnalité de chimiste, de gentilhomme,

de fils d'un membre défunt de l'Académie Impériale.

Tout justement — ceci est encore une chose très difficile à comprendre pour des Occidentaux — c'était le vrai passeport qui avait gâté l'affaire, quand il parvint à la frontière polonaise. Si, comme on sait, le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, la police, les polices de tous les pays, surtout dans les temps troublés, ont des méthodes que la moralité des gens du commun refuse d'admettre. La police politique instituée par le tout jeune État polonais pour lutter contre le bolchevisme, armé ou agissant par propagande, s'appelait la *Défensiva*. Un des principaux soucis des agents de la *Défensiva* était de se procurer le plus grand nombre possible de passeports authentiques, afin de s'en servir pour la contre-propagande, le contre-espionnage, etc... Du reste, la *Tchéka* russe faisait la même chose. C'était comme les fourmis de deux fourmilières cherchant à se voler leurs œufs.

... Dix heures du soir. Le factionnaire qui les surveillait toujours, derrière la porte vitrée, entra délibérément :

— C'est l'heure... — fit-il.

— L'heure de quoi?

— Mais de rentrer à la gendarmerie...

— Ah! C'est vrai, — dit l'inconnue, — nous sommes toujours prisonniers.

— ... Suspects.

— Suspects, si vous voulez. Enfin...

Ils retournèrent à la gendarmerie, où ils dormirent sur deux bat-flanc de bois, dans la même salle. On se souciait bien, alors, de séparer les sexes!

... Le lendemain, assez tard, le commandant fit sa réapparition. On n'avait toujours pas retrouvé le petit juif : de sorte qu'il était de bien mauvaise humeur. Mais s'adressant, de façon assez imprévue, à l'un comme à l'autre, il demanda :

— Qu'est-ce que vous f...tez ici?

— Je me le demande! — répondit l'inconnue... — Moi, je vous ai dit que je voulais être envoyée à Varsovie.

— Et vous? — fit-il, se tournant vers Artémide.

— Moi?.. Moi aussi. Mais on vous a télégraphié de me retenir ici.

— Je comprends! — éclata le commandant. — C'est encore pour votre passeport! La *Défensiva* veut votre passeport. Seulement, elle ne veut pas vous le chiper elle-même. Elle voudrait que ce soit nous. Alors elle pourrait alléguer qu'elle n'est pour rien dans l'affaire! Ah! non! non! Je suis un soldat, qu'elle fasse le coup elle-même... Et à Varsovie, elle n'oserait pas... Vous l'avez toujours, votre passeport?

— Le voici... Impérial. Non pas soviétique. En règle, au verso comme au recto. Je le tiens dans ma main : vous pouvez le regarder, comme ça, mais je ne m'en dessaisirai pas.

— Ça va! Ça va!... Dirigé sur Varsovie... Vous vous présenterez au Commissaire spécial de la gare. Moi, je m'en lave les mains.

— Bon! — fit Artémide. — Je ne demandais que ça... Et madame?... — ajouta-t-il sympathiquement.

— Madame? vous la connaissez, madame?

— Ou...i! — concéda faiblement Artémide.

Sa galanterie lui défendait de renier une femme.

— Par exemple! — cria l'inconnue. — Monsieur ne me connaît pas du tout! Nous nous sommes vus hier, ici, pour la première fois.

Artémide, intérieurement, lui tint compte de cette franchise. Même il l'admira.

— Vous avez *aussi* un passeport?

— C'est comme monsieur! Je veux bien vous le montrer, mais je préfère ne pas m'en dessaisir. Je veux faire régler mon affaire à Varsovie.

... Le passeport d'Artémide Dimitriévitch s'appliquait visiblement à sa personne. Celui de l'inconnue, beaucoup moins. Et, à la façon dont elle parlait toutes les langues de l'Europe, elle pouvait aussi bien être Allemande, Russe, Française, qu'Autrichienne, comme l'indiquait ce document, qui lui donnait le nom d'Hélène Pressel... Des rapports de la *Défensive* signalaient qu'une Hélène Pressel, communiste, membre de ce parti, «devait essayer de quitter la Russie» dans un but de propagande, sans doute.

— C'est bien! — déclara le commandant : — vous irez aussi à Varsovie, mais entre deux gendarmes.

Ça, — dit-elle, — je m'en fiche absolument!

A Varsovie, le cas d'Artémide Dimitriévitch fut débrouillé en un tournemain : il était véritablement celui qu'il disait être. Des chimistes, des universitaires, un ministre, le reconnurent, et se portèrent garants de son identité. Avec l'insouciance de sa race, accrue de sa propre idiosyncrasie, il en profita pour dépenser ses derniers roubles — après, on verrait. Mais il pensait toujours à la singulière inconnue rencontrée à la gendarmerie de Wilna. Qui était-elle? La communiste dénoncée par son passeport? Mais alors, elle aurait été bien sotte de franchir la frontière avec ce passeport : il lui était si facile, avec la connivence « du parti » de s'en procurer un autre!... En tous cas, elle avait du caractère! Et cette énergie délibérée qu'elle avait mise à décliner toutes ses relations avec lui, alors que cela pouvait lui être utile! Artémide s'informa d'elle. A Varsovie, elle avait tiré de la doublure du fameux manteau de renard un autre passeport, espagnol, celui-ci, au nom de Pilar de Castillo! Et elle ne parlait pas espagnol. C'était une des seules langues européennes qu'elle ne parlât point... Cependant au Consulat général d'Espagne, on avait constaté l'existence — mais terminée depuis assez longtemps — du Castillo dont elle pouvait être la veuve. Elle était en liberté, mais sous la surveillance étroite de la police. On penchait à croire plutôt qu'elle était véritablement cette Hélène Pressel, si suspecte. On la filait.

Artémide la rencontra, promenant dans la rue un nez impertinent. Il l'invita à déjeuner.

— Allons, — fit-il, — dites-moi la vérité. Vous devez bien comprendre que ça m'est égal, après tout. Vous êtes un agent de la *Tchéka*, n'est-ce pas?

— Ah! ça, non! La *Défensiva* polonaise est très gentille, figurez-vous, en comparaison!

— Au moins, vous êtes Bolchevik?

— Pas plus que le Pape! Est-ce qu'il est Bolchevik, le Pape?

— Je ne me suis jamais posé la question, — répondit Artémide, qui prenait toutes choses au sérieux, — mais je ne crois pas... Enfin, vous n'êtes pas bolchevik, vrai de vrai?

— Je suis catholique et Française, si vous voulez le savoir!

C'était elle qui avait choisi le restaurant où, disait-elle, elle

allait tous les jours; fréquenté aussi par des agents de la *Défensiva*, mais ça lui était bien égal.

— Mais puisque, d'après vos passeports, vous êtes Pilar de Castillo, ou bien Hélène Pressel?

— Zut! — fit-elle, employant cette fois le français. — Zut, entendez-vous!

... A ce moment, le garçon qui les servait se pencha imperceptiblement vers elle et murmura :

— *Le train* 56 *a franchi la frontière autrichienne*, au complet.

— Zut! — répéta-t-elle encore, s'adressant toujours à Artémide, mais alors d'un air triomphant.

***

Artémide avait noué à Varsovie des relations précieuses dans le personnel administratif et politique. Il en profita pour faire une démarche... Et un matin, il se trouva nez à nez avec la personne aux deux noms, qui lui dit, toute riante :

— Ça y est! Je suis libre cette fois, libre comme l'air! Débarrassée de la surveillance. Pouvant aller en Suisse, en Allemagne, en France, où je voudrai.

— Ah! vous savez déjà? — fit Artémide. — Hier soir j'ai parlé avec le frère du ministre de l'Intérieur, qui s'est mis en rapport avec la *Défensiva*, etc...

... C'est tout au plus s'il ne reçut pas une gifle.

— Qui vous a permis de vous mêler de mes affaires? *Dourak*, vaniteux, intrigant! Est-ce que j'avais besoin de vous... crétin!

— Exc... Excusez-moi, — dit Artémide, bégayant, désolé, sans faire attention à ces injures. — Il m'avait semblé que ça allait si mal pour vous!

— ... Mais ça n'allait pas mal du tout. Au contraire! J'ai fait tout ça exprès... C'est moi qui les ai mis dedans!

— ... Mis dedans? Qui?

— Toutes les polices! la *Tchéka*, la *Défensiva*, je faisais le chandelier.

— Le chandelier?...

— Vous ne savez pas ce que c'est que ça veut dire, en français? Vous allez comprendre.

Artémide, en effet, comprit, parce qu'il était Russe. Le

lecteur français y aura beaucoup plus de peine. Il existe dans notre armée française de l'Afrique du Nord une phrase coutumière qui a fini par pénétrer même dans notre armée de la métropole : « Il m'a raconté une histoire arabe. » Cela signifiait, du moins primitivement, une histoire incompréhensible, ou mensongère, ou les deux ensemble, parce que la psychologie des Arabes est tellement différente de la nôtre que, lorsqu'ils formulent une plainte, plaident en leur faveur, les faits sont si embrouillés, se rapportent à des choses dont nous avons si peu l'idée que nous en restons tout déconcertés. Presque toujours nous en concluons qu'ils mentent. Ils mentent bien moins qu'on ne pourrait croire. Seulement, nous ne nous y retrouvons pas.

En Russie, depuis la Révolution et surtout aux débuts de cette Révolution, ce fut la même chose. Il est très difficile pour nous Occidentaux, de s'y reconnaître, nous voyons les choses d'une manière infiniment trop simplifiée : les bolcheviks d'une part, leurs adversaires et leurs victimes de l'autre : à peine parvenons-nous à faire la différence entre les Russes « blancs » et les socialistes-révolutionnaires mencheviks, qui furent sur-le-champ tout aussi persécutés que les Russes blancs. C'est beaucoup plus compliqué! Ce fut beaucoup plus compliqué surtout pour les étrangers résidant en Russie. On va s'efforcer de résumer la longue histoire dont l'inconnue, décidément Française, de son vrai nom Amélie Bertrand, mais veuve d'un Russe, fit le récit à Artémide Dimitriévitch.

Dès le début de la guerre, les Allemands et les Autrichiens, résidant en Russie où ils étaient très nombreux, les prisonniers de ces nationalités, avaient été « concentrés » en Sibérie. Lors de la Révolution de Lénine, les plus vigoureux, les plus énergiques, les plus intelligents de ceux-ci revinrent à Moscou. Bientôt ils conçurent le parti qu'on pouvait tirer de la situation : « Vous vous organisez en soviets, dirent-ils aux Bolcheviks : eh bien, nous nous constituons en soviet! Vous n'avez rien à dire à ça! » Non, l'U. R. R. S. n'avait rien à dire à ça. Même elle concéda à ce soviet allemand et autrichien l'administration de toutes les sommes et valeurs confisquées dans leurs ambassades et consulats. Ils s'en servirent pour faire revenir de Sibérie leurs compa-

triotes malades, ou éclopés, les femmes, les enfants. Tout cela avec une méthode allemande, régulière, rigoureuse, impeccable et uniforme. Les Français agirent de même. Mais les Français ne sont pas les Allemands. Il y eut bientôt deux soviets français, qui s'entendaient plus ou moins bien. L'un d'eux, plus bolchevisant, jouissait de la faveur de Trotzsky, l'autre attendait la fin, adhérant au bolchevisme « sans y croire, ainsi qu'un prêtre mauvais ». Et celui-ci, quoique français, se tenait assez souvent en relations avec le soviet allemand et autrichien, dont l'orthodoxie avait fini par paraître assez douteuse aux vrais Bolcheviks. Ceux-ci alors se méfiaient, ils emprisonnaient, ils fusillaient... Quand un de ces prétendus Bolcheviks des soviets étrangers — mais il y en avait aussi de bon teint — s'estimait trop compromis, ses amis, son « soviet », essayait de le faire filer. Ce fut le cas pour une certaine Hélène Pressel. Et on était venu trouver madame Amélie Bertrand.

— Hélène Pressel, de Laybach, — expliquait-elle, — est partie comme infirmière, dans un train sanitaire qui rapatriait en Autriche six cents mutilés de sa nationalité. Mais jamais la *Tchéka* ne lui aurait laissé franchir la frontière russe. On la tenait pour un agent contre-révolutionnaire dangereux; de sorte qu'elle est partie sous mon nom, avec mon passeport. Mais ça ne suffisait pas! Il fallait que moi aussi, je partisse pour franchir une autre frontière, celle de Pologne, sous le nom d'Hélène Pressel, attirant sur moi les soupçons... Les soupçons, du reste, non seulement des agents de la *Tchéka*, mais de la *Défensiva* : puisque cette Pressel faisait partie d'un soviet, qu'elle aussi avait hurlé avec les loups! Et il me fallait continuer d'attirer ces soupçons tant qu'elle serait en danger, c'est-à-dire sur le territoire de l'U. R. S. S. C'est pourquoi vous avez dû voir ma figure changer, quand, au restaurant, ce serveur — un de nos amis, lui, car nous avons aussi notre *Défensiva* — est venu m'avertir que le train 56 avait passé la frontière au complet. Au complet, c'est-à-dire avec la Pressel. Je pouvais rejeter le masque, reprendre ma personnalité, la Pressel la sienne... J'en ai fini avec les soviets, vrais ou faux!... Pas trop tôt... Mais vous voyez que vous êtes arrivé comme les carabiniers!

— C'est égal, — dit Artémide, — vous jouiez avec le feu.

— Oui... et j'ai eu chaud, quelquefois. Seulement ce que je me suis amusée aussi!... Tenez, le petit juif à Wilna, un vrai Bolchevik, lui, celui qui s'est sauvé si drôlement, a dû prévenir la *Tchéka* qu'Hélène Pressel était arrêtée par la *Défensiva*, et la *Tchéka* en faire des gorges chaudes.

Tout à coup, changeant de conversation :

— ... Au fait, qu'est-ce donc que vous lui avez dit, à ce frère du ministre, pour justifier l'intérêt que vous paraissiez me porter?

— J'ai dit... — balbutia Artémide, — j'ai dit...

— Quoi?

— ... Que vous étiez ma fiancée!

— Mais c'est idiot, ça, c'est idiot! Votre fiancée! Je n'y pensais pas du tout! Et s'ils s'aperçoivent que ce n'est pas vrai, ils sont bien capables de me repincer. Du reste, vous aussi! Ça peut vous compromettre. Dans ce cas, le mieux serait...

— ... Que je vous épouse? — suggéra timidement Artémide.

— Je suis prêt... Il faillit ajouter : « J'ai l'habitude... » mais se retint.

Un prêtre orthodoxe les maria, dans une chambre d'hôtel de la Marschalskaïa, le 18 avril 1920... Dans leur esprit, ce n'était qu'un de ces « mariages d'émigration » comme il y en eut tant à cette époque, où, pour quitter la Russie, les femmes russes épousaient n'importe quel étranger. Ou bien, comme dans le cas d'Amélie Bertrand, pour sortir de n'importe quel mauvais pas. Cela ne tirait pas à conséquence. On consommait ou l'on ne consommait pas le mariage, au gré ou selon les conventions des époux. Amélie et Artémide ne consommèrent point... A ce moment les armées rouges arrivaient aux portes de Varsovie. Pour ne pas tomber dans leurs mains, ce qui, pour eux, eût été particulièrement grave, ils prirent la fuite... Et quand Artémide vint chercher celle qui, légalement, était sa femme, elle était déjà partie... Il dit seulement : « C'est drôle, ça m'ennuie un peu! »

Ils ne se retrouvèrent, et tout à fait par hasard, que deux ans plus tard, à Zurich. Tout d'abord, ils eurent quelque peine à se reconnaître. Artémide Dimitriévitch qui avait possédé des millions, qui était connu en Russie comme un chimiste distin-

gué, touchait trois cents francs suisses comme potard chez un pharmacien. Amélie Bertrand gagnait sa vie comme employée chez un traducteur privé. Après s'être revus plusieurs fois, Amélie dit pensivement :

— Nous sommes pourtant quelque chose, l'un pour l'autre...

— C'est vrai, — admit Artémide : — nous sommes quelque chose l'un pour l'autre.

C'est alors que leur véritable mariage eut lieu. L'autre jour, après avoir conté à sa femme ses deux premières expériences, Artémide énonça :

— ... Et pourtant, la troisième dure encore... C'est curieux.

— Les souvenirs, le danger... — suggéra Amélie.

— Oui, peut-être... mais aussi la misère. Il y a quelque chose de sain, dans la misère.

Il dit ces choses parce qu'il est un vrai Russe. Amélie, qui est Française, sourit d'abord, puis elle eut envie de pleurer. Une des rares fois, dans sa vie, où elle eut envie de pleurer. Mais Artémide se reprenant à penser tout haut :

— Il y a le monde... le monde qu'on porte en soi... Il ne se révèle que quand on n'a plus rien, qu'on n'est plus dérangé par rien pour le voir et le sentir — qu'il devient un vrai spectacle, où l'on n'est plus que spectateur. Je comprends ça, maintenant.

Alors les yeux d'Amélie se séchèrent. L'anxiété prit la place de l'attendrissement. Non, en vérité, Artémide était trop différent d'elle. Pour se sentir vivre, elle avait besoin d'agir en même temps que de raisonner. Lui, pour ça, n'avait besoin ni d'agir, ni de raisonner : seulement « d'accepter » l'univers. Autrement dit, n'importe quoi, puisqu'on ne saura jamais ce qu'est l'univers. Elle conçut alors la crainte que cela ne pût « durer », au moment même où il concevait que cela — peut-être — allait durer.

PIERRE MILLE

EN MANDCHOURIE

LES MARÉCHAUX

La chute de la dynastie mandchoue en Chine a séparé les cinq états que son sceptre avait réunis : la Chine, la Mongolie, la Mandchourie, le Tibet et le Sinkiang. En Mandchourie, depuis cet événement, trois gouvernements se sont succédé, et tous les trois ont proclamé l'autonomie du pays. Le premier fut celui du maréchal Chang-tso-lin, ancien brigand mais brigand de talent, qui réussit à établir en Mandchourie, avec l'indispensable appui des Japonais, un ordre relatif. Après l'attentat qui lui a coûté la vie, son fils, le maréchal Chang-Hsueh-liang, a pris sa place. Le « jeune maréchal » s'est installé à Pékin, il a adopté à l'égard du Japon l'attitude peu bienveillante du gouvernement de Nankin. Le fameux « incident du 18 septembre 1931 » a mis fin à son règne, et l'a remplacé par le gouvernement d'un nouvel état, celui du Mandchoukouo. On sait que ce gouvernement, que dirige le dernier empereur de Chine, Pou-Yi, avec le titre de Régent, éprouve des difficultés à se faire reconnaître par une partie de la population chinoise de son pays.

Le désordre qui règne encore actuellement dans plusieurs districts de Mandchourie, n'est que l'épanouissement de tous les vices qui avaient caractérisé le régime de Chang-tso-lin, puis de Chang-Hsueh-liang. Leur dictature — c'est un peu le cas de chaque dictature en ce monde — n'avait jamais été qu'un curieux mélange d'ordre et d'anarchie. Elle avait reposé sur le maintien en armes de formidables masses de

soldats. Ces forces dont on fait tant de cas depuis qu'elles ont passé à l'opposition, n'ont cependant jamais été une armée comme nous l'entendons en Occident, construite autour d'un centre administratif, obéissant à un seul chef. Elles ont toujours été ce que sont encore actuellement les armées en Chine : une confédération d'unités militaires plus ou moins indépendantes, qui consentaient à accepter un commandement unique, aussi longtemps que l'obéissance leur semblait plus profitable que l'anarchie. Les généraux et colonels qui s'étaient laissé inféoder au régime des maréchaux, recevaient un appui en armes et argent, et — au besoin — protection contre les nombreuses bandes d'insurgés. Le maréchal Chang-tso-lin n'avait d'ailleurs jamais été difficile, il aimait vivre et se laisser vivre, et il n'a jamais empêché ses généraux de suivre son exemple et de s'enrichir par le commerce ou par diverses formes de pillage licite ou illicite. Partout les soldats de Chang-tso-lin, puis de Chang-Hsueh-liang, avaient vécu aux dépens de la population, ce qui avait dispensé les chefs de leur payer des soldes.

On savait d'autre part que Chang-tso-lin était un homme terrible, qu'il avait la colère facile, et que son poing tombait lourdement sur ses adversaires. Chacun citait les noms des généraux, dont il avait un jour commencé à redouter la compétition au pouvoir, et qu'il avait froidement tués de sa main ou fait massacrer. Son exemple avait été suivi par son fils, le jeune maréchal. On savait d'ailleurs, également, que le gouvernement japonais avait toujours misé sur Chang-tso-lin, et qu'il n'aurait jamais toléré qu'un autre pouvoir s'élevât en Mandchourie à côté de celui du maréchal.

Au début de ce siècle, la surveillance et le contrôle japonais du futur dictateur de Mandchourie avaient été relativement aisés. En 1904, quand la guerre éclata entre la Russie et le Japon, Chang-tso-lin n'était encore que le chef d'une bande de brigands. Le général Kouropatkine avait refusé son concours. Les Japonais qui le prirent à leur solde par la suite, n'eurent qu'à se louer de ses services. Après la fin des hostilités, Chang-tso-lin put exercer en Mandchourie un pouvoir ininterrompu, grâce au très actif concours des Japonais, hautement intéressés au maintien d'un ordre ferme en Mand-

chourie. Combien de fois les Japonais n'ont-ils pas empêché des généraux ambitieux d'entrer en lutte avec lui? Rien n'a jamais manqué au maréchal, ni armes, ni bons conseils, ni appui moral et politique, et il faut avouer qu'il s'est, pendant de longues années, conduit comme un bon et loyal serviteur du Japon. Mais il avait lentement échappé au contrôle japonais. Le grand vieil empire du Milieu avait commencé à exercer sur le condottiere du Nord sa dangereuse et irrésistible puissance d'attraction. Dans cet émigré du Shantoung, l'âme chinoise s'était réveillée, et il avait espéré — comme tant de roturiers devenus rois et empereurs avant lui — qu'il pourrait jouer un grand rôle en Chine. Des grands rebelles chinois, il avait toutes les vertus et tous les vices : la bravoure, l'âme indomptable, farouche, cruelle. Il se détachait de plus en plus de son empire mandchou, et des Japonais, dont il était la créature. Il s'associait aux ambitions des chefs militaires et des politiciens du Sud. La grande œuvre japonaise en Mandchourie, basée sur la dictature d'un chef local puissant et docile, menaçait de s'écrouler.

A mesure que le vieux maréchal participait à la politique chinoise, la Chine rentrait en Mandchourie, la Chine avec sa riante anarchie et la bonhomie de ses procédés franchement intolérables. Militaires et fonctionnaires continuaient à reconnaître le maréchal, mais ils se conduisaient de plus en plus en maîtres. La Mandchourie commençait à se désagréger. Dans une infinité de républiques minuscules, de petits chefs improvisés levaient des impôts, commettaient les actions les plus arbitraires. Les généraux faisaient partout avec les commerçants des affaires magnifiques, grâce aux privilèges énormes qu'ils leur accordaient. Tout le monde s'habituait en Mandchourie aux scandales judiciaires qui devenaient la règle. Qu'on consulte les étrangers et qu'on lise les rapports consulaires! Après un long et futile espoir, on se trouvait en Mandchourie à nouveau en pleine Chine. Sans un changement de régime, l'œuvre russe d'abord, puis celle des Japonais aurait lentement sombré.

La mort violente de Chang-tso-lin, puis le fameux « incident du 18 septembre 1931 », ont mis fin à la dictature des maréchaux. La pression japonaise s'est exercée à nouveau en

Mandchourie pour appuyer le nouvel état chinois gouverné par l'empereur de Chine et par quelques lettrés de valeur et de bonne volonté comme lui, et sous un contrôle incessant et indispensable de spécialistes japonais.

UNE PETITE RÉPUBLIQUE CHINOISE EN MANDCHOURIE

Depuis la chute du régime des maréchaux, le nouveau gouvernement n'a pas encore réussi à établir définitivement son pouvoir sur toute l'étendue de son territoire. Dans les quatre provinces, des débris de l'ancien ordre se sont conservés, et jusque dans les districts gagnés au nouveau régime, de très nombreuses traces subsistent encore de l'ancien désordre administratif et militaire. La tâche de l'armée d'occupation japonaise, en dehors de la zone du chemin de fer, consiste en ceci : fonder et affermir les administrations du Mandchoukouo dans toutes les régions, où diverses bandes d'insurgés tiennent encore le pouvoir.

Le hasard a voulu que j'assiste à la liquidation d'une petite baronnie militaire dans la province de Moukden et à l'investiture d'une préfecture du Mandchoukouo. Un certain colonel Tan-tchou-wou, ayant garnison dans la petite ville de Toun-hwa, à l'est de Moukden, avait, en mars 1932, refusé obéissance au nouvel état. Aux trois mille hommes qui composaient son régiment, il avait réussi à associer dix mille paysans enrôlés plus ou moins par force, et sept mille brigands et membres de sectes militaires, Lances rouges et Gros sabres.

Dans un petit bourg voisin, Hsin-bin, le major Li-tchou-yan, avec cinq mille hommes, exerçait un pouvoir en tous points semblable à celui de Tan-tchou-wou. Les deux hommes avaient les mêmes raisons de s'opposer à l'introduction d'un régime qui mettrait fin à leur autonomie régionale. Cette résistance contre l'œuvre pacificatrice des Japonais, était-elle uniquement inspirée par des sentiments patriotiques? Il n'est pas douteux que ces Chinois ressentent une antipathie toute naturelle pour des étrangers entrés en maîtres, même s'ils sont censés apporter tous les bienfaits imaginables. Mais en quoi les actes de Tan-tchou-wou et de

Li-tchou-yan diffèrent-ils de ceux de leurs collègues qui, en Chine, mettent leurs propres ambitions au-dessus de l'intérêt national, et qui se battent contre le gouvernement de Nankin et la dictature de Chang-kaï-chek? Les mêmes passions qui poussent en Hou-nan ou Sè-tchuan de petits chefs à combattre chaque mouvement unificateur en Chine, ne suffiraient-elles pas à expliquer la plupart des guerres que, dans les provinces de Moukden, Kirin et Helungkian, ces maîtres de petits fiefs militaires mènent contre le Mandchoukouo?

Jusqu'au mois d'août 1932, ils s'étaient contentés d'attendre le départ des Japonais que la propagande de Pékin annonçait aux villageois de Mandchourie. Aucun commerce possible; les communications avec l'étranger étaient coupées par les Japonais qui contrôlaient voies ferrées, ports, embouchures des fleuves. Depuis peu, la région ne les ravitaillant plus, les insurgés avaient dû étendre leurs raids jusque dans la zone du chemin de fer Moukden-Kirin, et les Japonais décidèrent enfin de mettre fin à ce semblant de gouvernement.

Six gros détachements devaient envelopper les républiques du major Li et du colonel Tan, puis se concentrer à Tounhwa. La 14e brigade, sous le général Hattori, devait marcher en trois colonnes; le gros de la troupe attaquerait par la grande route You-lin-lan — Hsin-bin — Toun-hwa; les deux autres colonnes avanceraient par le sud et le sud-ouest. Deux brigades de cavalerie, munies d'artillerie de campagne et de mitrailleuses lourdes, participeraient à l'opération; la première à partir de Hailoun, la quatrième en venant du sud. Enfin, deux régiments d'infanterie devaient remonter en bateaux le fleuve Yalou jusqu'à Lin-kan. Tous ces corps de troupes laisseraient derrière eux de petits détachements d'occupation de la force d'une compagnie chaque, qui couvriraient le pays d'un réseau. Des détachements d'infanterie, postés le long du Yalou, empêcheraient enfin les insurgés de se sauver en Corée.

SOLDATS DU JAPON

Nan-tso-mou — Hsin-bin, le 18 octobre.

Retenu à Tsitsikar par une enquête parmi les réfugiés mandchous et mongols, je n'ai pu accompagner la colonne principale du général Hattori. Je la rejoindrai dans une colonne de camions de transport, qui partira de la gare de Nan-tso-mou, en prenant la grande route pour Hsin-bin et Toun-hwa.

Ce matin, nous sommes brusquement partis, sous un ciel gris et glacial. Dans les camions, les soldats montent la garde, fusil en mains, autour des caisses de munitions et de boîtes à pétrole, des paquets de couvertures, des sacs de riz, de boîtes de conserve et d'autres vivres de toutes sortes, et de nombreux tonneaux d'eau stérilisée. Rien n'est laissé au hasard.

J'ai trouvé une place, à la tête de la colonne, dans un camion rempli de jeunes soldats. Ils semblent appartenir à une autre race que ces intellectuels nerveux, à lunettes, que l'Occident connaît surtout. Ces paysans du Hokaïdo ont le corps petit mais fortement musclé, impitoyablement assoupli par de sévères exercices gymnastiques et militaires, et leurs mouvements sont étonnamment agiles pour des corps qui semblent lourds. Je ne connais pas leur langue; ce sont pour moi des sons incompréhensibles déclamés avec beaucoup d'expression, par longues périodes, chaque fois brusquement terminées. Sans cesse le son de leur voix change. Ils emploient pour tout ce qu'ils ont à se dire, une gamme extrêmement variée d'intonations, et cette façon de parler presque affectée trahit un intense sentiment de dignité personnelle et de correction militaire qui sont le fruit de leur éducation au régiment. D'autre part ils rient facilement et volontiers, et la passion de l'aventure fait briller leurs yeux dans leur visage imberbe. La très grande popularité dont jouit au Japon toute cette aventure de Mandchourie, les enivre. Ils attendent impatiemment les premiers coups de fusil, joyeux comme des écoliers en vacances. Très attentifs, tous ont le regard tendu vers le paysage, où ils savent que l'ennemi, caché dans les broussailles ou derrière les crêtes, les guette.

Dans ce Japon moderne qui tourne à nouveau le regard vers

le passé, ce sont eux les véritables descendants des samouraïs, et toute leur éducation tend à le leur rappeler. Ils sont les héritiers des anciennes traditions militaires, et ils savent que ce sont eux qui portent dans leurs mains la destinée de leur race. La tâche qu'ils remplissent dans la grande œuvre colonisatrice de leur pays, il faut se la représenter toute différente de celle des armées d'Occident. Aux premiers siècles de notre ère, les Romains ont été — entre deux batailles — terrassiers, constructeurs de forteresses, de thermes. Les régiments russes en Asie ont creusé des canaux, ont construit des routes, des voies ferrées. Le soldat japonais se bat, il se sacrifie, il n'est pas ouvrier. Il s'en tient scrupuleusement à son rôle de guerrier, il laisse aux Chinois les rudes travaux. Les routes, sur lesquelles passent nos camions, ne sont que des bandes découpées dans la terre des champs. Les voitures s'y enlisent à chaque instant dans une boue profonde, gluante. Nous mettons trente-quatre heures pour faire les 130 kilomètres qui séparent Nan-tso-mou de Toun-hwa. Pour chaque colonne qui passe, les soldats se contentent, chaque jour à nouveau, de jeter des gerbes de sorgho dans les ornières, pour que les camions arrêtés pendant des heures puissent continuer leur chemin. Personne ne répare ces routes qui ralentissent indéfiniment les opérations.

Tout à coup une alerte. Des coups de fusils éclatent, les soldats sautent des voitures pour mettre une mitrailleuse en position. Nous voyons à la lunette sur les collines des hommes en uniforme, d'autres en blouse, se retirer vers la crête. Ce sont des éclaireurs du détachement du major Li, qui, après une courte résistance, a évacué la ville de Hsin-bin, et s'est établi dans les vallées voisines. Lances rouges? Hounhoudzes, soldats, s'y sont abattus sur les villageois, et ils guettent le passage des commerçants, des voyageurs, des cavaliers isolés; ils ne se frotteront pas à notre colonne. La fusillade crépite; on voit au loin les petites figures courir en sautant entre les flocons de poussière que soulèvent dans les champs les balles de mitrailleuses. Impossible pour l'infanterie japonaise de poursuivre ces éléments légers. Sa tâche ne consiste d'ailleurs pas à détruire les insurgés, mais à créer des « centres d'ordre ».

PAYSAGES ET GENS

La route, découpée sur les pentes ou dans les vallées, traverse à chaque instant un ruisseau sans pont. Ils se suivent sans cesse, innombrables, ces chétifs filets d'eau, qui semblent perdus dans ces larges plaines. Ils en sont cependant les créateurs; à chaque fonte des neiges, en s'élargissant, ils les remplissent de leurs fougueux bouillonnements. Cette terre forte, riche et profonde, qui remplit les vallées, ce sont eux qui l'ont amenée lentement, pendant cent mille printemps, mélangée à la neige ruisselante, comme une boue précieuse.

Parfois le paysage semble s'ouvrir et finir dans une large plaine, mais voilà que, déjà, la vallée se rétrécit devant une nouvelle rangée de collines. Ce sont les fameux « sopki mandchouryi », ces collines de Mandchourie, que tant de nostalgiques ballades russes ont chantées. Maint triste récit de l'inoubliable défaite en a conservé le sanglant souvenir. Sur ces collines, presque nues sous de rares pins et bouleaux, l'armée russe, avant-garde de la poussée Eur-asiate, s'est brisée dans cent engagements contre les vertus guerrières de la race japonaise. Et il est probable que ces mêmes paysages verront de nouvelles rencontres entre ces deux races, également puissantes, toutes deux débordantes de sève, douées d'imagination et capables d'enthousiasme.

Sous les teintes automnales la nature s'endort. Parmi les sombres ramures des forêts dépouillées, flambe encore ici et là le feuillage incandescent d'un arbuste tardif. Dans ces régions, toute terre arable est plantée de sorgho. Sur de rares champs les tiges sont encore debout, dressant leurs lourdes grappes empourprées, assez hautes pour que des brigands en selle puissent s'y cacher en été. Mais la récolte a commencé, et nous voyons entre les interminables files de leurs brillants feuillages, les silhouettes courbées des paysans chinois, qui lèvent à peine le regard, quand nous passons.

Pas un seul d'entre eux qui n'ait trouvé dans ce nouveau monde un petit bout de terre, pour lui fournir de quoi vivre. Jamais d'ailleurs, ce misérable exilé de la Chine hostile à ses fils, n'avait espéré retirer de son champ plus que sa propre nour-

riture. Partout on le voit, avec sa puissante stature, les hanches étroites sous de larges épaules, les traits fortement dessinés, la figure opiniâtre, formidable de résistance, marcher à pas élastiques sous des fardeaux énormes. On le sent satisfait de la vie nue, content de pouvoir manger à sa faim. Dans ses yeux étrangement étonnés, se reflète encore l'ancien effroi tant de fois ressenti devant la famine, et si son visage semble toujours prêt à rire, ce rire fait presque peur, car le plaisir n'y paraît pas.

Devant chaque maisonnette, on voit au moins un autel, d'où s'élève une fumée d'encens. Parfois, à l'entrée d'un champ, se dressent quatre ou cinq autels minuscules, devant lesquels le maître vénère les esprits de sa terre, ou le génie d'un arbre exceptionnellement beau, ou le Ciel-et-la-Terre. Chacun a donc commencé par adorer, par respect ou par prudence, les puissances divines de sa nouvelle patrie, mais son cœur est resté au sud, en Chine, dans la vieille terre où dorment les ancêtres. Hors des villages, dans de petits cimetières, ou simplement posés en pleine broussaille, sur de grosses pierres, les lourds cercueils, taillés chacun dans un seul tronc d'arbre, attendent l'hiver pour partir. Quand le froid sera venu, ils descendront les fleuves sur des bateaux plats, et navigueront par la mer jusqu'au Shantoung, vers le vieux village, puisque c'est à la vénérable terre ancestrale que tous appartiennent pour l'éternité, les morts comme les vivants.

C'est maintenant le bon temps qui approche. Les hangars sont remplis de sorgho jusqu'au faîte. Les Hounhoudzes n'auront plus les hauts blés pour se cacher. Il est probable qu'ils cherchent la sécurité ailleurs, loin de ces routes par lesquelles passent sans cesse les troupes japonaises. Le paysan redoute les Japonais : tant de bruits courent sur leur compte, peut-être exacts... Il n'y a rien en lui, au reste, qui ressemble à l'âme guerrière et dure du soldat japonais. Mais il sait que c'est le Japonais qui lui accordera protection contre soldats chinois, brigands et lances rouges, qui tous entrent chez lui sans avoir été invités, qui s'installent à sa table, et exigent le partage de sa maigre pitance et de ses pauvres vêtements.

Le Japonais traverse ce pays, solitaire et distant, sans

jamais regarder le paysan autrement que pour répondre de façon distraite à son salut. A la population il ne se mêle pas, il ne demande rien; tout ce dont il a besoin, il l'apporte avec lui. Il ne laisse derrière lui aucune trace, excepté l'ordre et la tranquillité qu'il jette aux masses comme des aumônes.

Dans cette orgueilleuse indifférence et cet apparent désintéressement, il y a quelque chose qui contraste avec tout ce que le Chinois avait jusqu'ici pu observer et cru comprendre. Au fond de son cœur, il espère que le Japonais n'approchera pas de trop près, et en même temps il souhaite qu'il ne s'en aille pas trop loin.

UN HÔPITAL CHRÉTIEN A HSIN-BIN

Depuis vingt ans fonctionne à Hsin-bin, parmi une énorme population de colons chinois, un petit hôpital que dirige admirablement un médecin écossais, le Dr Leggett. Pour un médecin étranger qui ne craint pas d'aller travailler parmi une population aussi fortement attachée aux pratiques et aux conceptions médicales du bas moyen âge, il n'y a rien comme la table d'opération pour décider de son succès. La guérison de quelques affreuses blessures au ventre a définitivement établi sa réputation. Le Dr Leggett a une âme de missionnaire, jamais il ne demande à ses « clients » ni confession politique, ni la cause de leur blessure. Mais tout le monde finit par les lui dire. Sa cordialité et sa discrétion lui ont gagné tous les cœurs.

Il m'a été donné de visiter dans son hôpital la plus remarquable collection de blessés qui ait jamais habité sous un même toit. Dans une petite aile du bâtiment, deux soldats japonais blessés par les insurgés, le visage pâle et souffrant, mais gardant sous leurs pansements une inaltérable dignité. L'un a été touché à la mâchoire droite et à l'épaule droite; l'autre a reçu trois balles dans le même bras. L'ennemi dispose donc de mitrailleuses; les communiqués n'en ont pas parlé.

Dans une pièce voisine, quelques brigands Hounhoudzes gravement blessés; malgré leurs masques mous et fiévreux, ils ont encore l'allure de fiers bandits. Dans un coin de la même chambre, le lit d'un malheureux paysan chinois

dont le dos n'est plus qu'une plaie. Pendant toute une nuit, les Hounhoudzes l'ont brûlé avec des fers rouges, pour lui faire avouer la cachette de son argent. C'est en tremblant de tout son corps qu'il nous fait le récit de sa terrible expérience.

Dans la plus grande salle, quelques soldats du major Li, et finalement quatre Lances rouges, tous blessés par les Japonais, lors des derniers engagements.

Les Lances rouges (ainsi que d'autres sectes — Gros sabres, Lances jaunes — analogues mais moins nombreuses) présentent indéniablement un danger pour le Mandchoukouo, non pas à cause de leur armement qui est lamentable, ou de leur organisation militaire qui est inexistante, mais de leur fanatisme inouï et de leurs pratiques religieuses étrangement contagieuses. En Mandchourie, comme en Chine, ces sectes mystérieuses représentent la résistance de la population agraire contre la tyrannie militaire. Elles défendent le village contre le soldat débandé, violent, pillard, exactement comme les détachements « verts » l'avaient fait en Russie contre les usurpateurs rouges ou blancs, indifféremment.

En Chine, on les voit partout s'en prendre aux soldats du gouvernement, et des missionnaires du Honan m'ont décrit le spectacle impressionnant de ces bandes qui, armées de piques seulement, ont, non loin de Hankéou, dans les montagnes, attaqué avec une fureur indescriptible et repoussé les troupes supérieurement armées du maréchal Chang-Kai-Chek. En Mandchourie, elles se sont courageusement battues contre les armées des maréchaux; non loin d'ici, à Toun-hwa on voit dans les collines un délicieux temple bouddhique, que, le général Wou, camarade d'armes de Chang-tso-lin, a érigé pour apaiser les mânes des Lances rouges qu'il avait tués en bataille rangée. Actuellement, pour combattre les Japonais, ils se sont coalisés avec le major Li-tchou-yan et le colonel Tan-tchou-wou, mais sans leur obéir, et tout prêts à se retourner contre leurs nouveaux alliés, s'il le fallait.

Leurs singuliers usages et rites sont d'origine bouddhique, lamaïste et surtout taoiste. Avant d'être admis dans l'association, les futurs membres doivent passer par des épreuves lourdes, et accomplir des faits d'armes. L'investiture a généralement lieu dans un temple bouddhique. Un « prêtre »

attaché à l'association, et « venu de Pékin » ou « du Shantoung », prononce des formules magiques ou chante des incantations, et termine en frappant assez violemment le novice avec un glaive sur l'épaule. Si celui-ci est traître dans son cœur, le sang coule, et on le chasse, ou parfois on l'achève. Tous les membres font des vœux qui rappellent ceux des chevaliers de la Table ronde (protection des femmes, des orphelins, des faibles, mépris du gain) et s'engagent solennellement à la chasteté. Ce vœu est essentiel et obligatoire. Les hommes mariés doivent préalablement se séparer de leurs femmes. Pour ces Lances rouges qui vivent dans un état d'exaltation continuelle, la chasteté est le rachat du péché, elle a la valeur pédagogique du sacrifice, mais elle est surtout indispensable à l'état d'invulnérabilité. Les vœux prononcés, c'est ensuite certain breuvage de composition secrète, mais encore plus des inscriptions écrites à l'encre rouge sur des papiers fins et rougeâtres, qui garantissent contre les balles de l'ennemi. Au premier coup d'œil ces inscriptions paraissent stupides; elles ont un sens secret, que les initiés ne dévoilent jamais aux profanes. De semblables formules abondent dans la littérature taoiste et dans celle du lamaïsme rouge en Chine. Jadis une commission impériale les a réunies en un recueil de quatre-vingt-cinq volumes; il s'agissait d'un intérêt public, et capital pour l'empire. Il ne fallait pas que les vertus miraculeuses de ces formules fussent affaiblies ou suspendues par une prononciation défectueuse.

Dans ce petit hôpital perdu parmi des millions de barbares, Japonais, volontaires, Lances rouges, Bandits et leurs victimes, sont couchés sous un même toit, sans crainte, dans un état de parfaite sécurité. Et cependant, les esprits sont à tel point exaspérés, qu'une semblable trêve n'aurait jamais été possible sans la sauvegarde du prestige chrétien.

Quand, il y a quelques jours, les Japonais ont bombardé, par-dessus la ville, les insurgés qui se retiraient vers les collines à travers les champs de sorgho, la population tout entière est allée chercher asile dans l'enceinte de la mission catholique américaine, et dans la cour de la mission protestante écossaise.

On voit le Dr Leggett faire des courses à cheval, à cent lieues à la ronde, en parfaite sécurité, et partout salué à grands coups

de chapeau par tous les combattants, fussent-ils les bandits les plus terribles. Ce rassurant privilège est partagé par chaque prêtre et par chaque missionnaire catholique et protestant en Mandchourie, moins peut-être à cause des vérités surnaturelles qu'ils enseignent, que pour les soins qu'ils donnent aux malades, aux faibles et aux pauvres. Le fait est étonnant dans un pays, où personne, ni étranger ni Chinois, n'ose s'aventurer dans les campagnes. Jamais, à Moukden ou à Karbine, un Chinois bien habillé n'oserait s'exposer à une rencontre avec les « patriotes », à un demi-kilomètre en dehors des fils barbelés qui protègent les abords de la ville.

Il y a deux semaines, je me trouvais à Tsitsikar. La ville était investie par les insurgés de Sou-bin-ven, qui menaient une guérilla féroce contre les Japonais et les policiers du Mandchoukouo. Tous les villages habités par des Mandchous flambaient. Je passais un après-midi et une soirée instructives dans une maison de missionnaires allemands, en compagnie d'un savant Père sinologue. Vers le soir un Père allemand, arriva, à cheval, épuisé par une course de deux cents kilomètres à travers une région en ébullition; partout des bandes armées, et personne ne l'avait inquiété. Au même moment, un Père suisse partait sans crainte, pour aller porter des consolations dans un village au sud de la ville; son étoile le protégeait contre toutes les surprises.

Si grande est donc l'autorité de l'enseignement chrétien, et la vieille culture d'Europe est si noblement représentée par ces hommes, que les haines les plus basses s'apaisent devant cette vocation et cet habit. Cependant, aux yeux de ces campagnards chinois, poussés vers le brigandage par rapacité, par passion politique ou par détresse, cela doit sembler étrange, et même insensé, qu'il existe des hommes capables de consacrer toute leur vie à des étrangers, sans compensations visibles, sans un espoir de gain, dans une atmosphère de solitude et de danger. N'y a-t-il pas quelque chose d'admirablement mystérieux dans cette terreur qu'inspirent à ces demi-forçats, des étrangers inconnus, rien que sur la foi de la doctrine du Christ? Quelle autre religion au monde a créé des vocations semblables, et affirmé une aussi formidable autorité spirituelle?

La veille de mon départ, j'étais assis vers le soir chez le Dr Leggett en compagnie des missionnaires écossais Steward (et de son épouse), Mitchell, et de miss Clarke. Nous avions assisté au salon à un service religieux intime. Après avoir fait entendre au gramophone quelques hymnes religieux, le Dr Leggett qui a conservé sous sa blouse de chirurgien un cœur demi-païen, choisit des airs célèbres de la Bohême de Puccini. Et ainsi nos rêveries s'en allaient loin de cette austère mission vers les rives de la Seine.

Pour rompre le fil de ces dangereuses émotions, je remarquai : « Voilà que, pendant que nous vieillissons, une nouvelle génération de jeunes amoureux pousse en Europe, et ce sont maintenant eux qui répètent nos vieux serments. Ici, parmi vos chères brutes, l'amour doit prendre sans aucun doute des formes et des aspects tout autres. Est-ce que jamais vous ne regretterez ces pays, où l'on compose de telles chansons et où l'on éprouve de telles passions? »

Et tous souriaient, et tous les yeux devenaient humides.

LES JAPONAIS A TOUN-HWA

Toun-hwa, le 18 octobre 1932.

Le 15, au matin, les troupes japonaises, sous le commandement du général Hattori, en prenant les précautions militaires d'usage, ont fait leur entrée dans la ville. Pas un coup de fusil; la veille déjà, les insurgés avaient abandonné la place, en prenant la route du Nord, vers Kirin. Le dictateur Tan-tchou-wou n'avait pu emmener que sept mille hommes, soldats, Lances rouges, et bandits. Une dizaine de milliers de paysans qu'on avait forcés à s'enrôler, ont profité de cette belle occasion pour reprendre la route de leurs foyers. D'autres, brigands Hounhoudzes et Lances rouges, se sont simplement retirés dans les vallées avoisinantes; impossible de les y poursuivre. A la lunette on voit leurs sentinelles sur les crêtes des collines. Aussi serait-il, moins que jamais, prudent de franchir les barrières de la ville sans escorte; le pays tout entier est en ébullition.

Un avion de bombardement a poursuivi les colonnes ennemies, mais les insurgés se sont facilement dispersés dans les

forêts, et ont pu ainsi se sauver. Ils ont passé à côté de quelques escadrons de cavalerie japonaise à Mondjian, sans que ceux-ci aient fait la moindre tentative pour s'opposer à leur marche ou pour les poursuivre. Les cavaliers japonais ont-ils attendu des ordres de Moukden, avant d'agir, et ont-ils ainsi laissé échapper l'ennemi? Ou ont-ils obéi à une politique militaire du moindre effort? A l'égard des masses chinoises très difficiles à manier, les méthodes de pacification japonaises sont le plus souvent inspirées de cette triple pensée : taper durement sur les récalcitrants, poursuivre mollement ceux qui cèdent, offrir le pardon et l'oubli à ceux qui se repentent.

Une affiche en couleurs, répandue dans les campagnes, illustre de façon frappante et inoubliable cette politique. Un militaire japonais de dimensions formidables, qui occupe le milieu du panneau, montre deux faces. Un visage aimable et un œil riant sont tournés vers un groupe d'enfants bruyamment joyeux, qui déploient le drapeau quinticolore du Mandchoukouo. Mais la seconde face de cette tête de Janus regarde, d'un œil gonflé et effroyable, les rebelles que sa main a jetés par terre, et qu'elle perce d'un glaive ensanglanté.

En effet, l'effort pacificateur du Japonais en Mandchourie comporte continuellement ces deux aspects contradictoires. Le soldat japonais, dont l'homme politique retient à chaque instant le bras, sera souvent impuissant à mener rondement et correctement l'opération militaire dictée par les nécessités du moment. Des considérations d'humanité pourront entraver une attaque. Et cependant il tombera toujours assez de victimes, pour que des doutes s'élèvent sur la sincérité des promesses officielles.

Quoi qu'il en soit, le colonel Tan-tchou-wou, officier instruit et aimable, ambitieux et rusé, en fuite vers les montagnes du Nord, n'est pas à envier. On lui avait fait croire que le Japon serait bientôt obligé de céder aux pressions de la Ligue des Nations, et d'abandonner la Mandchourie à un contrôle international. Il est à bout de ressources; les émissaires que des Chinois de Chine, des Philippines, de Java, avaient expédiés avec des fonds, ont été pris par les troupes du Mandchoukouo. Pendant cet hiver encore, le détachement de Tan sera en sécu-

rité relative dans les villages et hameaux difficilement accessibles du Nord-Est, mais rien dans ces chaumières horribles qui ressemble au confort des maisons de Toun-hwa. Les duretés de l'hiver, la haine des populations exploitées et pillées, la situation politique sans issue, ramèneront-elles les rebelles à la soumission et au travail?

CHINOIS ET MANDCHOUS A TOUN-HWA

A Toun-hwa, une très forte excitation s'est emparée des esprits. Quelques Chinois me font part de leurs soucis et de leurs inquiétudes. Pendant plus de six mois, les habitants avaient dû faire des sacrifices inouïs pour soutenir un régime qui, bien que présentant de frappantes analogies avec les centaines de petites tyrannies établies en Chine, avait prétendu s'inspirer de sentiments purement patriotiques. Quels impôts intolérables et quelles lourdes charges la ville n'avait-elle pas dû supporter au nom de la Chine « une et indivisible »! Combien de fois les insurgés n'avaient-ils pas prêté serment de défendre Toun-hwa contre les prétentions du Mandchoukouo et du Japon. Et voilà que, à la première menace japonaise, Tan et ses troupes ont pris la fuite sans tirer un seul coup de fusil. Toute cette armée, ces armements, ces exercices militaires, ces milliers de jeunes gens enlevés au travail régulier, ces désordres inséparables de l'occupation militaire d'une ville, l'arrêt complet du commerce, l'insécurité des communications, l'accroissement du brigandage dans les campagnes, l'anarchie des mœurs, tout cela avait donc été inutile? Tan avait-il fait, en somme, autre chose qu'exploiter l'habitant et vivre à ses dépens, comme les centaines de grands et de petits seigneurs de guerre en Chine, qui, jusque dans les provinces de Honan, Houpéi, Sè-tchuan, pillent l'habitant et exercent chacun sa dictature jusqu'à ce que l'approche de troupes gouvernementales supérieures en nombre, les oblige à se transporter ailleurs?

J'ai eu aujourd'hui une conversation avec un Mandchou, que l'occupation de la ville par les Japonais et l'approche du régime du Mandchoukouo, semblent avoir fait sortir de sa réserve habituelle. Il s'est exprimé avec prudence et sous le

sceau du secret. Nous nous trouvons ici dans l'ancien centre de la culture mandchoue; le château qui a été le berceau de la dynastie Tching, n'est pas loin de Toun-hwa. On pourrait donc présumer, qu'un nombre considérable de familles mandchoues doivent encore habiter dans cette région, et, dans leur attachement à l'ancien empereur de Chine exercer une pression sur les convictions politiques de la population. C'est un fait, au contraire, que les véritables Mandchous, les anciens propriétaires de la terre mandchoue, se cachent et ne désirent rien autant que se faire oublier.

Pendant la courte période révolutionnaire qui a précédé la chute de la dynastie mandchoue, les masses du peuple, excitées par le parti de Soun-Yat-Sen, se sont jetées sur les Mandchous avec une rage aveugle et une froide cruauté, dont les exemples ne manquent pas en Chine moderne. On n'a qu'à consulter les témoins oculaires des tortures et des meurtres des Chrétiens à Pékin et ailleurs en 1900. Trente ans seulement ont passé depuis ces horribles événements, c'est-à-dire une seconde dans la vie d'une race. Ces explosions de fureur bestiale se sont répétées en 1912, quand les créateurs du gouvernement actuel de Chine ont déclaré les Mandchous hors la loi, et les ont livrés aux instincts sadiques des foules. Les massacres de Canton, de Hankéou et d'ailleurs, ont eu des répercussions en Mandchourie. Dans tous les villages mandchous, d'impitoyables persécutions politiques, économiques et sociales ont eu lieu, dictées par la haine et la rapacité. Militaires, fonctionnaires, tribunaux, commerçants, lâchés par le gouvernement républicain sur les provinces du Nord, y ont introduit un régime de terreur qui dure jusqu'à ce jour.

Les terres qui appartenaient aux villages depuis des temps immémoriaux, ont été confisquées et vendues au profit des gouverneurs, des généraux, des fonctionnaires, sous le prétexte que les titres de propriété manquaient. L'armée chinoise réquisitionnait dans les villages chevaux et bœufs. Aucun droit politique, bien entendu; les Mandchous avaient formé une classe privilégiée, la démocratie, par vengeance, les reléguait au rang des parias. Puisque les tribunaux de Mandchourie obéissaient, comme les tribunaux de Chine, aux autorités, chaque

procès entamé par un Mandchou contre l'administration chinoise, était perdu d'avance. Toutes les écoles mandchoues étaient fermées, toutes les manifestations de la culture mandchoue supprimées. Des villages et des familles endettées, les associations de commerce faisaient enlever, par la police de l'État, le cheptel, les femmes, les jeunes filles, qu'on allait vendre ailleurs.

Ce régime, appliqué avec une passion incroyable, anémiait la population mandchoue. Chaque mouvement de rébellion des nobles ou des paysans libres mandchous, était noyé, comme en Chine, dans des mares de sang. Ce qui restait de fierté dans ces descendants du peuple qui avait, au XVIIe siècle, conquis toute la Chine, ne pouvait résister à cette rage meurtrière de vingt millions d'immigrés chinois. Personne n'osait plus bouger; après quelques gestes d'héroïsme inutile, on n'espérait plus que l'oubli. Lentement les Mandchous, flattés pendant trois siècles par la dynastie, glissaient au rang des coolies chinois. Les Mandchous âgés parlent encore leur vieille langue et lisent les vieux textes, mais la jeunesse, forcée à la souplesse et la docilité, ne parle et ne connaît que le chinois. Mon interlocuteur m'apprend que les familles mandchoues abondent dans ces parages, qu'il n'y en a pas une seule qui ait perdu le souvenir des beaux jours d'antan, mais qu'une peur atroce les force à tout vouloir oublier. Ce n'est que tout dernièrement, lors de l'avènement de l'empereur Pou-Yi, qu'un léger espoir a effleuré cette vieille race meurtrie.

La république chinoise, qui est la création d'un parti politique de Chine, n'a jamais été reconnue, ni par les Mandchous, ni par les Mongols de Mandchourie. Quand la nouvelle s'est répandue que l'empereur allait reprendre le pouvoir, des explosions de joie ont eu lieu partout. Les vieux ont pleuré de joie : « Impossible de continuer à vivre comme cela! Les beaux jours du passé pourront donc revenir! » Deux congrès ont été au début de 1932 dans la province de Moukden, l'un mongol, l'autre mandchou. Malgré les mauvaises communications, tous les districts mandchous et mongols ont été représentés. Les premiers venus ont dû attendre pendant plus de deux mois les derniers arrivants qui avaient été en selle

sur mille kilomètres. Les deux assemblées ont décidé d'envoyer chacune une délégation à l'empereur. Les envoyés mandchous se sont présentés à Chanchung au commencement du mois de mars, en vieux costumes de la dynastie Daï-tching. Aussitôt entrés, ils se sont mis à genoux. L'empereur leur a dit : « Mes amis, les anciennes coutumes sont abolies, le vieux cérémonial ne compte plus, faites seulement la révérence! » Les Mandchous se sont regardés, et l'un d'eux a dit : « Depuis vingt ans, nous n'avons pas vu notre empereur. Si Votre Majesté l'exige, nous ferons autrement dans l'avenir. Mais pour la première fois que nous sommes devant notre empereur, permettez-nous de rester à genoux! »

La résurrection de cette population mandchoue — si elle est possible — assurerait la stabilité du régime (ou selon le terme officiel, la Régence) du Mandchoukouo. Les Mandchous très distingués, très intelligents, qui abondent à Pékin, cachés sous des noms chinois; les Mandchous de la province de Sinkiang (Turkestan chinois) où ils forment encore actuellement l'élite, sans contestation, les Mandchous de Mandchourie, qui se révèlent chaque jour plus nombreux, sous des pseudonymes chinois, pourront constituer dans un prochain avenir l'inébranlable fondement de la Régence.

Il existe un très beau projet : créer des écoles primaires, des lycées, des séminaires, des cercles, où la langue mandchoue, oubliée par les jeunes, sera enseignée et parlée. On veut renouer tous les anciens fils de la culture mandchoue, et veiller à ce que les Chinois, étrangers à ce pays, n'empêchent pas la renaissance de l'ancienne nationalité. Le bel exemple de la Lithuanie est là; en dix années, le gouvernement de Kovno a créé de toutes pièces un complet système d'enseignement, et a fait revivre, après une interruption de plusieurs siècles, l'ancienne culture du pays.

Mais mon interlocuteur me communique ses craintes. Les Chinois ne vont-ils pas jusqu'à nier l'existence des Mandchous, qu'ils croient avoir réduits au silence pour toujours? Les Mandchous qui oseraient sortir de leurs cachettes, et confesser publiquement leurs origines, ne seraient-ils pas tôt ou tard exposés à de nouvelles « vêpres » mandchoues? Et ne criera-t-on pas au privilège, si l'on crée des lois pour les protéger?

Les Chinois qui abondent dans le nouveau gouvernement de Mandchourie, et qui occupent, à Karbine, à Moukden, en province, des charges importantes, permettront-ils la résurrection de la vieille aristocratie, verront-ils avec plaisir quatre millions de Mandchous, auxquels se joindront plus d'un million de Mongols, surgir brusquement du silence et de l'oubli, avec leurs prétentions et leurs revendications?

UNE INSTALLATION DE PRÉFET

Toun-hwa, ce 19 octobre 1932.

Aujourd'hui le nouveau préfet sera investi de ses pouvoirs, et le Mandchoukouo prendra ainsi définitivement possession de la région conquise. Très tôt déjà dans la matinée, les rues sont bondées d'une foule curieuse, rassemblée sur les trottoirs, accrochée aux grilles, en groupes qui commentent vivement les événements des derniers jours. Elle semble encore hésitante dans ses sympathies, et aucun détail de ce qui se passe en ville ne lui échappe. J'apprends que des partisans du colonel Tan, restés derrière lui, continuent à exciter la masse contre les nouveaux occupants. La propagande du Kuomintang a été tellement tenace et intense, que cette foule, nourrie de phrases patriotiques pendant si longtemps, se refuse à croire que tout ce régime « libérateur » du colonel Tan-tchou-wou, avec ses programmes d'avenir, ses promesses ronflantes, son menaçant appareil militaire, n'ait été que le rêve d'un officier ambitieux. Bien que la ville soit gardée militairement par les Japonais, les rumeurs les plus étranges courent les rues : aujourd'hui même les insurgés tenteraient encore un effort pour empêcher l'investiture du préfet. Tout le monde sait que les vallées autour de la ville sont hérissées de lances, et l'on prétend que Tan est là, tout proche. On semble croire que sa retraite n'a été qu'une ruse de guerre : « Sur les crêtes aux alentours les sentinelles de Tan font le guet, et toute cette cérémonie pourrait très bien, pour les traîtres et les ennemis, se terminer dans le sang! »

En attendant, toutes les rues qui mènent vers le lieu de la cérémonie sont gardées par une longue haie de soldats chinois, avec ici et là un soldat japonais, le visage impassible

sous le casque jaune. Quand les invités chinois, militaires, civils en robes de soie grise ou noire, passent pour se rendre à la salle de cérémonie, quelques remarques ironiques se font entendre dans la foule, et des rires fusent. Mais promptement, tout rentre dans le silence.

Sous une large tente, pavoisée de drapeaux mandchouriens et japonais, trois tables sont préparées, qui réuniront les personnages officiels et les invités. Voilà que, aux sons d'une musique militaire, le maître des cérémonies introduit le préfet et ses hôtes. La table du milieu est présidée par le préfet, un vieux Chinois de Pékin, mandarin sous l'empire, et ancien fonctionnaire impérial en Mandchourie. La place d'honneur, à sa droite, est occupée par le général chinois, commandant le district. A la gauche du préfet, la face intelligente du général Hattori me sourit. Nous, les invités, sommes assis aux tables transversales. Aucun Japonais en armes, les officiers ne portent même pas leurs décorations. Le commandement japonais veut sans doute faire oublier que c'est en premier lieu à l'effort japonais que ces fonctionnaires et militaires chinois sont redevables de pouvoir établir en toute sécurité la « Paix du Mandchoukouo ». L'état-major et les conseillers japonais restent obstinément dans le fond de la scène, et remplissent consciencieusement leur rôle de simples hôtes.

Une affreuse musique militaire chinoise se met à jouer, le maître des cérémonies allume avec une inaltérable dignité des pétards (le général Hattori me jette un coup d'œil malicieux) et, dans un silence impressionnant, le drapeau du Mandchoukouo est hissé au mât. Suivent les discours usuels : celui du maître des cérémonies, le « discours du trône » du préfet, les déclarations de fidélité et d'attachement du général chinois, les félicitations du général Hattori. Tous ces discours sont d'une belle éloquence, tenus dans un style fort élevé, et magnifiquement fleuris de citations célèbres de Confucius, de Mencius, de Hoang-tse et d'autres philosophes. La théorie du Wang-tao, de la Voie royale, revient sans cesse. Puissent tant de louables intentions être réalisées, fût-ce pour une petite partie!

Vers la fin de la cérémonie, le président de la guilde des commerçants s'est levé au nom des guildes des commerçants

et des paysans, pour remercier les Japonais de leur aide et pour assurer le préfet du concours des citoyens. Ce discours simple et sobre donne une impression de parfaite sincérité. On ne pourrait nier que dans plusieurs villes de province, les habitants se sont abstenus de donner des marques aussi empressées de leur bonne volonté. C'est que, en effet, les Japonais avaient trop souvent commis la grave faute d'abandonner les villes qu'ils venaient de prendre aux insurgés, immédiatement après y avoir installé les administrations civiles et militaires du Mandchoukouo et un corps de policiers. Quelques heures après leur départ, les insurgés rentraient, fusillaient les fonctionnaires, et incendiaient les maisons où les Japonais avaient été hospitalisés. Pour éviter le retour d'aussi regrettables événements, une délégation de notables est allée prier l'état-major japonais de laisser une garnison en ville. La réponse du général Hattori ayant été affirmative, l'espoir de temps meilleurs était revenu dans les cœurs timorés des marchands.

CE QUE COÛTE UNE TYRANNIE EN MANDCHOURIE

Il semble qu'aujourd'hui un subit changement ait eu lieu dans les sentiments de la population. La « tyrannie » du condottiere Tan a fait place à l'ordre du Mandchoukouo, une forme typique de l'anarchie chinoise aux cadres d'un état moderne, sans que le tonnerre ait grondé ni qu'un seul coup de foudre ait éclaté. Ce matin, dans un ciel serein, un soleil resplendissant s'est levé sur les collines vides et tranquilles. Tan et ses sept mille acolytes se sont sauvés vers une autre malheureuse région, loin de la main vengeresse des Japonais.

Autour de Toun-hwa la campagne est complètement pillée, en ville les maisons et les boutiques sont vidées. Pendant six mois, les vingt mille hommes de Tan ont vécu aux dépens de cette jeune colonie de trente milles âmes. Les récits que m'en ont fait les représentants des guildes de paysans et de commerçants m'ont donné une idée de cette terrible calamité. Au début, les marchands s'étaient refusé à obéir aux ordres de réquisition. L'arrestation et la condamnation d'un marchand convaincu d'avoir caché des marchandises, ramena les autres

au bon sens. Tan payait ses réquisitions avec des billets qu'il imprimait en nombres formidables, avec ses propres presses; les commerçants étaient-ils en meilleure posture que si tout leur avait été pris par la force?

Immédiatement après son établissement à Toun-hwa, au mois d'avril, Tan a demandé dix mille uniformes; cette exigence a d'un seul coup vidé tous les magasins d'étoffes. Trois mois plus tard, il a exigé dix mille nouveaux uniformes. Les étoffes manquant, les habitants ont dû livrer aux tailleurs leurs robes, leurs paletots, et sous-vêtements. De même façon, Tan a mis la main sur toutes les réserves de la propriété privée, argent, nourriture, métaux de toutes couleurs. Dans cette ville, où personne n'avait été vraiment riche, mais où tout le monde pouvait gagner son pain et arriver à une certaine aisance, tous les habitants sont acculés à la détresse, et plus du quart de la population de la région est à la charge de l'assistance publique.

Les mesures que le préfet vient de prendre ont subitement ranimé les espoirs et la confiance. Les billets de banque émis par les guildes seront revalorisés par le gouvernement. Des avances seront faites aux commerçants, une politique des voies et communications sera inaugurée. Huit mille pauvres seront immédiatement mis au travail; ils entoureront la ville d'une double rangée de fils de fer barbelé. Les remparts crénelés, hauts de six mètres, qui entourent la ville (comme d'ailleurs presque toutes les villes en Mandchourie) seront remis en bon état. Les routes seront réparées. Sur tous les sommets des collines autour de la ville, on construira des blockhaus, où — nuit et jour — des postes avancés armés de mitrailleuses feront le guet.

La proposition que les deux guildes avaient faite à la population de célébrer aujourd'hui, par une procession, la libération de la ville et son adoption par le gouvernement du Mandchoukouo, a reçu une réponse surprenante. Quinze mille citoyens, drapeaux de Mandchourie et du Japon en mains, viennent de défiler devant les nouvelles autorités. Est-ce joie? Est-ce soumission définitive? Parmi les officiers qui assistent à la procession, tout le monde remarque la haute et massive

stature du général Koiso, le chef d'état-major de l'armée de Kwantoung. Militaire remarquable, maître de ses nerfs, intelligent, formidable travailleur, l'esprit pratique, il est bien le maître que l'heure difficile exige, le véritable homme fort en Mandchourie. Il regarde en souriant ces foules qui passent, dont il estime certainement à sa valeur le degré de soumission. Il n'est pas douteux que cette foule, en obéissant aux injonctions des guildes, exprime en même temps sa satisfaction spontanée de la disparition du régime de Tan et de la fin des exactions et des pillages. Elle espère pouvoir se remettre au travail, et retrouver l'ancienne prospérité. Mais il faudra pour cela, — la foule l'aura probablement oublié demain, — que pendant longtemps encore une main de fer guide ces volontés indécises, pour qu'elles n'obéissent pas à nouveau aux suggestions de quelque aventurier.

La préfecture et l'état-major chinois de la région installés, demeureront en tête-à-tête avec la population. Les Japonais observeront de loin prêts à intervenir dans les cas extrêmes seulement. L'armée japonaise ne demande aucun concours à son œuvre, aucune rétribution de ses peines. Cette lourde machine de guerre emmène avec elle vers les combats et jusque dans les recoins les plus reculés du pays, tout ce dont elle a besoin. Les austères vertus guerrières du militaire japonais n'admettent à l'égard de ces foules âpres au gain, communicatives et sociables à un si haut degré, aucune familiarité. Derrière son apparent effacement, le Japonais cache une vigilance jamais en défaut. La foule sent qu'il sera prêt, à chaque instant, à empêcher qu'un autre militaire chinois tente l'aventure du colonel Tan.

DÉJEUNER DE CÉRÉMONIE

Toun-hwa, le 21 octobre.

Aujourd'hui le général Hattori a offert un déjeuner de cérémonie au préfet, aux deux généraux chinois commandant le district de la ville, et aux notabilités chinoises, représentants des guildes et commerçants de marque. J'ai une place excellente entre notre hôte et le préfet.

Un cérémonial scrupuleusement observé, un savoir-vivre

délicieusement oriental, des discours de table éloquents quoiqu'un peu affectés, mais très peu de gaîté et nullement cette atmosphère de fête, à laquelle je m'étais attendu. Je me rappelais les nombreux repas de cérémonie japonais auxquels j'avais assisté; le contraste était frappant. On servait des mets choisis et succulents mais étranges, et l'on versait sans cesse le saké chinois dans nos tasses remplies de sucre. Résigné, j'ai tout laissé passer, les ailerons de requin sucrés, les grains de lotus, les œufs odorants dans une gélatine verdâtre, et d'autres plats hautement appréciés mais plus ou moins inquiétants que nous servaient et parfois nous poussaient dans la bouche, des « geishas » chinoises jolies, mais dénuées d'amabilité. Les chansons qu'elles chantaient avec accompagnement d'un grinçant instrument à cordes, je les ai également subies sans broncher.

A toutes les tables, on voyait les officiers japonais échanger des politesses avec les Chinois les laissant surtout parler, et se contentant d'approbations souriantes et silencieuses. Je m'entretenais fréquemment avec le préfet, qui répondait de bonne grâce à mes questions et qui m'interrogeait à son tour. Le général Hattori, esprit très distingué, qui a fait partie après la guerre de diverses commissions de contrôle interallié, faisait de temps en temps des remarques judicieuses. Les deux généraux chinois parlaient peu, repoussaient les jeunes filles, semblaient préoccupés. Plus rien de l'air souriant et enjoué qu'ils avaient montré pendant la cérémonie au cours de laquelle leurs nouveaux pouvoirs avaient été confirmés. Et quand le général Hattori but à la grandeur de l'état, à la tranquillité de la région, à la prospérité de la ville, ils se contentèrent de se lever de leurs chaises, sans prendre le verre en mains : ils n'aimaient pas le saké chinois! Le général Koiso venait-il de prendre des mesures ou de poser des conditions qui leur enlevaient à jamais la possibilité de suivre l'exemple de Tan?

FIN DE CONDOTTIERE

J'ai raconté que, des deux tyranneaux, Tan-tchou-wou et Li-tchou-yan, le premier avait réussi à se sauver vers le Nord,

sans avoir tiré un seul coup de fusil. Le major Li-tchou-yan avait dû se réfugier dans les vallées entre Hsin-bin et Moukden, et restait ainsi exposé à des rencontres avec les troupes japonaises, dont il était entouré. C'était un homme instruit, bien élevé; sa femme était jolie, et de bonne éducation. Les missionnaires du pays n'avaient que des éloges pour eux. Mais tout en reconnaissant une certaine correction et des qualités militaires, chez cet homme, tout le monde convenait que son séjour à Hsin-bin avait été une calamité pour le pays. Les guildes de Hsin-bin avaient, comme celles de Toun-hwa, publiquement manifesté leur joie de son départ.

Après le repas du soir, que je viens de partager avec le général Hattori, celui-ci me lit une dépêche que vient de lui envoyer le major... chargé de la poursuite de Li :

... Près de Malentan, entre Nan-tso-mou et You-lin-kan, les compagnies du capitaine ... et du capitaine ... ont eu une escarmouche avec le détachement du major Li-tchou-yan, presque encerclé au creux d'une vallée. L'ennemi a pris la fuite. Parmi les blessés qu'il a laissés sur le champ de bataille, nous avons trouvé une jeune femme, très gravement blessée, qui, après interrogatoire, nous a avoué être l'épouse de Li. Quand nous lui avons demandé où se trouvait son mari, elle a par deux fois répondu en désignant du doigt sa poitrine. Ensuite elle a expiré. Il apparaît, d'après les informations que nous avons recueillies dans les fermes des environs, que Li, grièvement blessé, a été emporté par ses partisans sur un brancard improvisé. Puisque nulle part dans les environs, une aide médicale n'a pu lui être donnée, sa mort ne peut guère être mise en doute...

Dr L. H. GRONDIJS

ESSAIS
DE PSYCHOLOGIE ALLEMANDE

M. GERHART HAUPTMANN

Il n'est pas facile d'écrire un article critique sur M. Gerhart Hauptmann. La critique consiste essentiellement à définir un auteur et à le classer. Or, M. Gerhart Hauptmann est malaisé à définir et proprement inclassable. Est-il naturaliste, réaliste, idéaliste ou symboliste? classique ou romantique? cosmopolite ou national? Est-il un homme de théâtre ou un romancier? un grand poète ou un plus grand prosateur? Son génie est-il lyrique, épique, ou n'est-il pas plutôt dramatique comme inclinerait à le faire croire le grand nombre de pièces qu'il a composées? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre par oui ou non. M. Hauptmann appelle des jugements réservés, nuancés et réticents. Il a dit lui-même qu'il était « inquiet et versatile ». Eh! oui, et l'on serait presque tenté d'apparenter M. Gerhart Hauptmann, comme caractère, à un illustre mortel dont l'activité s'exerçait dans un domaine tout différent, qu'au surplus il n'aimait pas et, même, qu'il détestait : ce Guillaume II dont les pamphlétaires raillaient avant 1914 « la course en zigzag ». Si Guillaume II zigzaguait dans la politique, son rebelle sujet, Gerhart Hauptmann, zigzaguait plus encore à travers les poétiques, les esthétiques et les genres littéraires. Hâtons-nous d'ajouter qu'il en résultait pour l'État de moindres conséquences. La fantaisie de M. Gerhart Hauptmann a ce mérite, entre autres, de n'avoir jamais mis en péril la paix du monde; mais cette personna-

lité chancelante et le manque d'unité, si sensible dans son œuvre, ont nui de toute évidence à la célébrité universelle de l'écrivain qui va nous occuper et plus encore à la solidité de la magistrature qu'il exerça pendant quelque temps dans les lettres allemandes. Il cherche à se donner aujourd'hui, au physique comme au moral, la physionomie d'un Gœthe vieillissant. Il lui plairait d'être entouré de la même majesté calme et de jouer, lui aussi, à l'idole dans le temple; mais cette ambition n'est pas près d'être satisfaite et les hommages qu'il reçut l'automne dernier, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, ne furent rien moins qu'unanimes.

Il serait néanmoins injuste de dénier à son œuvre non seulement de grandes beautés, mais une haute signification. Si les dévots admirateurs de Gerhart Hauptmann se sont raréfiés, ceux qu'on pourrait appeler ses admirateurs critiques restent nombreux. Preuve en soit, à défaut de la qualité supérieure, la flatteuse quantité de témoignages dont son soixante-dixième anniversaire a provoqué l'éclosion. Il a été publié, pour cette occasion, une quatrième édition de l'étude consacrée par M. Sulger-Gebing au grand poète, étude qui passe, avec celle de Paul Schlenther, mise au point en 1922 par M. Eloesser, pour la plus équitable et la plus complète[1]. M. Hans von Hülsen a publié une biographie « autorisée » de M. Hauptmann[2], M. Ludwig Kunz, une brochure où il a recueilli l'opinion médiocrement favorable des « jeunes[3] ». Tenté par la difficulté, M. Werner Milch a essayé de trouver dans la diversité de l'œuvre de M. Hauptmann une unité essentielle[4]. Et il a cru la découvrir dans la « mentalité silésienne » qui est celle de l'auteur et dont procéderaient tous ses écrits. Théorie, à parler franc, bien fragile, et bien problématique unité; mais enfin, ces appréciations critiques, dont je signale à peine les plus importantes, attestent, je le répète, l'intérêt que continue de susciter l'œuvre du poète silésien.

Le génie de Gœthe est universel, éternel; le grand talent

1. L'étude de M. Sulger-Gebing a paru en 1932 à Leipzig et Berlin, celle de Paul Schlenther a été publiée à Berlin en 1898; nouvelles éditions en 1912 et 1922.

2. *Der siebzigjährige Gerhart Hauptmann*, Hirschberg, 1932.

3. *Gerhart Hauptmann und das Junge Deutschland*, Breslau, 1932.

4. Werner Milch, *Gerhart Hauptmann*, Breslau, 1932.

ou, si l'on veut, le petit génie flottant et parfois titubant de M. Gerhart Hauptmann est tout autre. Friand d'actualité, soucieux par instinct, plus que par calcul, de se mettre au goût du jour. Le renom de M. Gerhart Hauptmann a d'abord tiré profit de cette impatience de s'adapter, puis il en a pâti. Hoffmannsthal et Wedekind l'ont éclipsé, de son vivant, en Allemagne même. Il les a vus mourir, mais ils l'avaient vu pâlir. Oscar Wilde et Bernard Shaw ont contribué, hors d'Allemagne, à cet effacement sur la scène universelle. Relégué au second plan, M. Hauptmann n'a rien perdu pour autant de sa vitalité et l'on est en droit de se demander si ce qu'il a donné de meilleur, à tout le moins dans la prose, ne date pas de l'époque où il cessa d'être grand favori sur les scènes internationales. L'encens qui flotte aujourd'hui autour de son trône est moins épais qu'au moment de ses débuts tumultueux et de ses premiers succès; mais cet encens moins épais est aussi d'une qualité plus rare. Il devrait, tel qu'il est, pleinement le satisfaire. M. Hauptmann a trouvé sur le tard, et peut-être sans l'avoir cherché, son fidèle Eckermann dans la personne de M. Joseph Chapiro, lequel a publié, pour le soixante-dixième anniversaire du poète qu'il admire, les confidences dont il bénéficia[1]. Il est assez décevant de constater que M. Gerhart Hauptmann craint de n'avoir pas donné sa mesure. C'est tout juste s'il ne s'accuse point d'avoir fait fausse route. Il aurait dû, pense-t-il, s'adonner à la musique : « Pendant toute ma jeunesse, a-t-il déclaré à M. Chapiro, je me suis cherché. J'ai scruté l'homme que je suis et il me semble souvent que je ne me suis pas trouvé. J'ai d'abord voulu devenir sculpteur et puis comédien, afin de reproduire l'être humain sous ses divers aspects, vu qu'il est faux de le montrer sous un seul. De l'art du comédien, j'ai passé à l'art dramatique pour cette raison que c'est dans ce domaine que l'éternel combat intérieur de l'homme me paraissait le plus exactement prendre corps. Et maintenant, je comprends que j'aurais dû devenir musicien, j'entends de la musique partout. »

Retenons cet aveu. A soixante-dix ans, M. Gerhart Hauptmann, fureteur obstiné, formule cette conclusion mélanco-

1. *Gespräche mit Gerhart Hauptmann*, Berlin, S. Fischer, 1932.

lique qu'il s'est fourvoyé. Soutenons contre lui qu'il exagère. Certains de ses ouvrages témoignent, au contraire, de cette plénitude et il s'en dégage cet harmonieux rayonnement qui sont la marque des œuvres réussies : « Je suis d'un caractère inquiet et versatile. » Ah! certes, mais c'est peut-être à cette inquiétude et à cette versatilité qu'on doit l'atmosphère d'orage dont l'œuvre de Gerhart Hauptmann est saturée et d'où jaillissent parfois des éclairs magnifiques[1].

***

Il naquit le 15 novembre 1862 à Obersalzbrumm, en Silésie, où son père tenait un hôtel : *Die Preussische Krone.* Un critique estimé, M. Stefan Kekule von Stradonitz, a fixé ce point d'histoire généalogique qui a son importance : M. Gerhart Hauptmann compte parmi ses ancêtres paternels en ligne directe trois générations de tisserands à qui succédèrent deux générations d'aubergistes. Quand le poète vint au monde, l'industrie de ceux-ci était prospère. Il reçut ainsi que ses frères une éducation soignée, mais, à l'encontre de ceux-ci, il n'arrivait pas à fixer ses aptitudes, d'ailleurs remarquables. Il fut, en somme, un assez mauvais élève. Passionné pour les arts plastiques, il entra tout jeune à l'École des Beaux-Arts de Breslau. On le vit pétrir la terre glaise avec amour et même avec une certaine intelligence, mais il se dégoûta très vite de la sculpture. Son père, ayant éprouvé des revers de fortune, dut vendre la *Couronne de Prusse.* Et l'on décida de faire de Gerhart Hauptmann un agriculteur. Son oncle, Gustav Schubert, l'initia aux travaux des champs sur une terre où il était fermier; mais le jeune homme ne mordit pas mieux à l'agronomie qu'à la sculpture. L'oncle et la tante Schubert n'exercèrent sur leur neveu qu'une influence religieuse, mais celle-là forte et durable. Ils appartenaient à la communauté protestante des Frères moraves. Leur piétisme, leur rigorisme déteignirent sur Gerhart Hauptmann adolescent et accentuèrent chez lui un pli moral dont il ne se débarrassa jamais totalement. Fatigué de l'agriculture, le neveu de mon-

1. Tous les ouvrages de M. Gerhart Hauptmann ont été publiés par l'éditeur S. Fischer, à Berlin.

sieur et madame Gustav Schubert demanda à entrer dans l'Université. Et il s'en fut étudier à Iéna. On l'y rencontrait aux pieds du philosophe Haeckel et du philosophe Eucken, partage qui dénonce assurément un large éclectisme. Il ne s'intéressait pas moins à l'archéologie et à l'histoire littéraire. Iéna était alors un centre intellectuel des plus brillants et Gerhart Hauptmann y faisait figure parmi les étudiants. Ses cheveux blonds et broussailleux, ses yeux clairs, lui avaient valu le surnom de *Lichtel*, du mot *Licht* qui signifie lumière. Sa haute taille, sa maigreur distinguée, ce front de penseur qu'il tenait penché comme sous le poids des concepts, sa démarche un peu lasse, son expression grave, son maintien réservé et silencieux, lui faisaient un visage à part et déjà ses camarades annonçaient que ce sculpteur manqué deviendrait un grand écrivain. Gerhart Hauptmann à cette époque adorait *Faust* et rêvait d'écrire pour le théâtre, car c'est par le théâtre, disait-il, qu'on influence le plus directement les esprits. Par la pensée et la parole ce jeune homme voulait agir sur ses contemporains, redresser leur jugement, corriger leurs mœurs. Il avait des utopies plein la tête. Un camarade lui ayant fait lire *Nana*, il en éprouva un insurmontable dégoût. Son zèle réformateur se mouvait sur un plan tout autre. Avec quelques amis, animés des mêmes sentiments, il avait fondé un groupe d'études où l'on discutait en commun les problèmes sociaux. On se réclamait d'Étienne Cabet, le philanthrope communiste, auteur de l'*Icarie*. Les Icariens d'Iéna n'étaient pas riches. Tel était, toutefois, leur enthousiasme qu'ils réussirent à rassembler assez d'argent pour déléguer l'un d'eux, un certain Alfred Ploetz, aux États-Unis, avec mission de rédiger un rapport sur les chances de succès d'une Icarie réalisée. Tout cela, cependant, n'aboutissait à rien de pratique et Gerhart Hauptmann donnait à ses parents bien du souci. Pourquoi n'imitait-il pas son frère Georges, lequel avait fait ce qu'on appelle un beau mariage et réussissait très bien à Hambourg, dans le commerce? Fatigué d'Iéna, comme il s'était lassé de Breslau et dégoûté de l'agriculture, Gerhart Hauptmann transporta sa demeure à Rome. Il s'adonnait de nouveau à la sculpture quand il tomba gravement malade du typhus. Soigné par une compatriote,

mademoiselle Marie Thienemann, il se fiançait avec elle à Rome et l'épousait, à peine guéri, à Dresde. Il n'avait pas vingt-trois ans et sa femme était quelque peu son aînée. Elle était brune, mélancolique, mais de complexion plutôt robuste. M. von Hülsen rapporte dans sa biographie qu'un lieutenant de hussards, voyant cheminer ce couple disparate, peu après son mariage, s'écria plaisamment dans le rude parler cher aux hommes d'armes, surtout s'ils sont Allemands : « Ah! le pauvre diable! Il n'en a pas pour huit jours. » Il n'en mourut pas, mais en resta frappé.

Les nouveaux mariés ne retournèrent pas à Rome. Ils allèrent habiter Berlin, mais la santé délicate du mari supportait mal l'âpre climat de la capitale prussienne. Ils se transportèrent à Erkner, séjour rural dans la région située à l'est de Berlin. M. Gerhart Hauptmann, qui préludait au disparate de son œuvre par la dispersion de sa vie et l'incohérence de ses travaux, avait enfin compris que la sculpture n'était point son affaire. Il rendit alors toute son affection à la poésie, à la philosophie, à l'histoire et à la sociologie. On le rencontre dans les cénacles où les principes avancés, tant en littérature qu'en politique, sont en honneur. On voit là Gerhart Hauptmann briser des lances en faveur de tous les novateurs. Il semble à cette époque réconcilié avec Zola dont la grossièreté choquait naguère sa délicatesse. Il rend hommage maintenant au goût du romancier français pour la vérité, toute la vérité. Fidèles à une mode allemande, ces jeunes iconoclastes s'étaient donné une étiquette et un nom : *Durch!* qu'on peut traduire par l'expression française : *A l'assaut!* C'est aussi bien un nouveau *Sturm und Drang*, une nouvelle période d'orage et d'assaut que traverse la littérature allemande. Le jeune Gerhart Hauptmann s'y compromet à tel point que la police croit devoir le surveiller. Bruno Wille a tracé le portrait du jeune batailleur à cette époque. C'est un adolescent « au profil gœthien, au regard étrange, aux yeux bleus décelant un mélange de force d'observation aiguë et de rêverie mélancolique ». Insoucieux des apparences, il porte l'affreux costume en laine de couleur pisseuse mis à la mode par le docteur Jaeger. Peut-être aussi se trouve-t-il beau sous cet accoutrement. Il lui plaisait, en tout cas, de laisser voir que, s'il aspi-

rait à quelque chose, c'était au renom d'un apôtre et non point à la gloire d'un dandy.

Il comptait déjà à son actif un grand poème tout gonflé de « revendications sociales » et une nouvelle, écrite suivant les pures règles du naturalisme français : *Le garde-barrière Thiel*; mais c'est un drame, représenté en 1889, qui mit soudain son nom en vedette. Otto Brahm venait de fonder la *Freie Bühne* sur le modèle du *Théâtre libre* d'Antoine, à Paris. Sur le conseil du romancier Fontane, qui voyait en Gerhart Hauptmann « le capitaine de la bande noire des réalistes », Otto Brahm joua son drame intitulé *Avant le lever du Soleil* tout de suite après *Les Revenants* d'Ibsen. Les spectacles de la *Scène libre* se donnaient le dimanche à onze heures du matin. On avait annoncé une grande « journée » dramatique, quelque chose comme la première d'*Hernani* du naturalisme allemand. Bataille il y eut et scandale aussi. *Avant le lever du Soleil* n'est peut-être pas une pièce à thèse, mais c'est une pièce sociale, en ce qu'elle étale les ravages de l'alcool dans une famille de paysans riches et qu'elle montre un brave homme d'apôtre, d'ailleurs peu sympathique, plantant là, au désespoir de son cœur, une jeune fille qui l'aime pour avoir appris qu'elle descendait d'ivrognes invétérés. Pendant un séjour à Zurich, Gerhart Hauptmann était entré en contact avec un illustre savant, aussi exalté que convaincu, cet Auguste Forel qui avait entrepris d'améliorer les habitudes sexuelles de ses contemporains et de relever l'humanité en lui faisant passer le goût du vin : « L'homme qui absorbe de l'alcool, avait-il coutume de dire, est à peine moins coupable qu'un assassin. » Je tiens d'un ami de M. Gerhart Hauptmann qu'il n'a jamais pratiqué lui-même l'abstinence avec cette rigueur. Son drame, toutefois, n'a rien de bachique. On y voit, plus exactement on y entend, une femme alcoolique donner naissance, dans la coulisse, à un enfant mort-né. Et la chose ne va pas toute seule. Le jour de la première, un médecin berlinois, homme d'esprit, informé de ce qui allait se passer, avait dissimulé sous sa redingote un de ces instruments servant aux accoucheurs à forcer de venir au monde les bébés qui y sont encore mal résignés. Le médecin brandit, au moment critique, l'instrument libérateur et fit mine de le

lancer sur la scène. Des hurlements de fauves saluèrent ce geste. On put jouer la pièce jusqu'au bout, et les amis de l'auteur, en majorité dans la salle, lui ménagèrent un triomphe au dernier acte; mais la critique se montra, le lendemain, fort divisée. Les ennemis de la vérité au théâtre firent sévèrement expier à l'auteur de *Vor Sonnenaufgang* ses audaces.

Jeune, — il a vingt-sept ans, — il persiste dans son dessein de réformer la société par le théâtre. Il fait jouer en 1890, toujours à la *Scène libre*, *La Fête de la Paix* (*Das Friedensfest*) qui montre une famille où l'on se dispute furieusement entre parents et enfants, une famille qui pourrait bien, pour l'observer entre parenthèses, offrir avec celle du poète quelque ressemblance. Il donne ensuite un drame psychologique : *Ames solitaires*, tragédie d'un mauvais ménage qui finit par le suicide du mari. Par une rencontre singulière, M. Hauptmann semble avoir prévu, dans cette pièce, le conflit qui devait ravager, trois ans plus tard, son intérieur. C'est ensuite une comédie : *Kollege Crampton*, dirigée contre l'alcoolisme comme *Avant le lever du Soleil*, mais qui, suivant la formule connue, châtie ce vice en riant alors que l'autre pièce le châtiait en pleurant. Et c'est *La Peau de Castor* (*Der Biperpelz*) que l'auteur qualifie de *Comédie de voleurs* et où il montre un commissaire de police, très conservateur et très stupide, berné par une vieille coquine. Les sympathies de M. Gerhart Hauptmann vont à la coquine parce qu'elle est peuple. S'il arrive aux gens du peuple de voler, n'est-ce point parce qu'ils ont été volés d'abord par les riches? Et n'est-ce pas encore un abominable voleur, un misérable brigand que ce Dreissiger dont les pauvres tisserands silésiens finissent par démolir et piller la demeure dans le drame qui fit plus que n'importe quel autre pour donner à M. Gerhart Hauptmann une renommée universelle? Il avait recueilli de la bouche même de son père le récit des maux soufferts par les générations de malheureux qui étaient à l'origine de la famille. Il en fit un drame ruisselant d'indignation, étincelant de colère, tout palpitant d'aspirations vengeresses. L'œuvre était belle et forte, trop forte au gré du parquet berlinois qui prétendit en interdire la représentation publique. Défendu par l'avocat Grelling, le courageux juriste qui

devait s'illustrer pendant la guerre en écrivant *J'accuse*, M. Hauptmann gagna la partie devant les tribunaux, au grand dépit de Guillaume II qui avait appuyé la mise en accusation du poète s'il ne l'avait provoquée et qui força le magistrat, assez indépendant pour avoir prononcé l'acquittement, à donner sa démission. La pièce n'en fut pas moins jouée au *Deutsches Theater* avec un immense succès.

Le naturalisme, cependant, avait du plomb dans l'aile. En 1893, il était tout à fait démodé en France. En Norvège, Ibsen, en Russie, Tolstoï s'orientaient vers une forme plus idéaliste de l'art littéraire. M. Gerhart Hauptmann suivit le mouvement. Tiraillé dans les deux sens, influencé par le naturalisme sur son déclin et séduit par l'idéalisme renaissant, il écrit sa pathétique *Ascension de Hannele Mattern*. Poignante tragédie d'une pauvre et douce petite fille, brutalisée par un père ivrogne et qui se jette, de désespoir, dans l'étang du village. Sous les traits de l'humble tailleur du bourg, Notre-Seigneur Jésus-Christ, assisté par une troupe d'anges, veille au chevet de la moribonde avant d'emporter son âme au paradis. Malgré l'ostracisme dont Gerhart Hauptmann était alors l'objet, le comte Hochberg, intendant des théâtres royaux, monta ce conte dramatique sur une scène subventionnée. Il pria seulement l'auteur de consentir à ce que l'*Ascension de Hannele Mattern* devînt tout uniment *Hannele Mattern*; mais cette concession ne suffit pas à éviter un nouveau scandale. Méconnaissant la piété et même le mysticisme propres à Gerhart Hauptmann et dont cet ouvrage était imprégné, certain public, de parti pris hostile, cria sottement au blasphème. Guillaume II s'émut à nouveau. Et il ne fut pas seul. Il fallut l'intervention d'un brave prédicateur de la cour, Emil Frommel, pour arracher à des foudres, pires que les précédentes, le front déjà glorieux de Gerhart Hauptmann. En 1893, soit l'année où fut joué sur une scène officielle *Hannele Mattern*, il avait gagné la partie, sa partie de grand poète de l'opposition, mais au prix de quels efforts, de quelle obstination et de quelles persistantes calomnies! Prusse et beaux-arts, Prusse et poésie, rimaient décisément aussi mal sous Guillaume II que sous le Grand Électeur.

***

La scène allemande stagnait dans un profond marasme, lequel durait depuis le lendemain de 1870 quand parurent les révolutionnaires de l'école naturaliste, Holz et Schlaf d'abord, Gerhart Hauptmann, Max Halbe et leurs compagnons d'armes ensuite. La vogue était allée jusqu'alors aux pièces traduites d'Augier, de Dumas fils et de Sardou. Elles se partageaient la faveur du public avec les comédies et vaudevilles fort médiocres de Schönthan, Kadelburg, L'Arronge. Le naturalisme eut ce mérite de faire pénétrer sur la scène un peu d'air frais. Le caractère inédit et rénovateur du théâtre de Gerhart Hauptmann est indéniable; mais on est en droit de se demander — et nous voulons poser la question tout de suite — si cet écrivain, qui se rendit célèbre par le théâtre et qui contribua pour une si large part à le rajeunir dans son pays, était vraiment doué pour la scène. Sensible à l'extrême, il voyait dans la sensibilité la première condition du génie poétique. On trouve dans un recueil de vers juvéniles publié en 1885 (*Dasbunte Buch*) ces vers significatifs : « Que ton âme, ô poète, ressemble à une harpe éolienne dont les cordes vibrent éternellement au souffle du mal du siècle. » Amené par les circonstances à laisser la poésie et à pratiquer le théâtre, il resta néanmoins fidèle à la règle qu'il se donnait à lui-même en 1885. Vibrant à tous les maux du siècle comme une harpe éolienne, il composa des drames avec ses émotions et ses souffrances, comme il en avait formé jusqu'alors des poèmes lyriques. Il se justifiait en proclamant qu'il y a drame dès qu'il y a lutte. Le poète dramatique peut se borner à porter sur les tréteaux n'importe quel conflit. Ce n'est pas l'intrigue, l'épisode, la péripétie qui font drame, c'est le caractère des personnages que l'intrigue montre aux prises. A cette théorie, Gerhart Hauptmann est resté fidèle. Tout récemment, il répétait encore à M. Chapiro : « Il y a drame dès qu'il y a lutte. » En conséquence de quoi il attache à l'action et aux éléments de l'action, à ce qu'on appelait autrefois la fable et l'intrigue, beaucoup moins d'importance qu'aux personnages. Et comme il excelle dans la peinture des caractères et parce qu'il a dessiné des rôles splendides et que les acteurs s'arra-

chaient il a gagné la partie sur la scène, mais en quelque sorte à l'encontre de ses principes et en dépit d'eux. Toute l'œuvre de M. Gerhart Hauptmann est là pour révéler qu'il n'a pas une forte personnalité et que son tempérament n'a rien de volcanique. Il s'est servi du théâtre pour exprimer des idées et peindre des passions, mais non pas avec la fougue qu'y apportait un Voltaire ou la suite qu'y mettait un Lessing. C'est sans doute ce qu'il a voulu suggérer à M. Chapiro en développant devant lui cette thèse, que le problème moral ou social doit jaillir de l'action dramatique et non point l'engendrer ou encore quand il observe que les êtres tout d'une pièce ne sont pas à leur place au théâtre. Théorie très contestable et contre laquelle M. Gerhart Hauptmann lui-même s'inscrit en faux quand il avoue son admiration pour l'*Avare* de Molière.

Embrigadé dans une école littéraire, ce cénacle naturaliste où les hasards de la vie l'avaient jeté à ses débuts, il arborait tout naturellement le même drapeau que ses partenaires. On a pu adresser, non sans raison, à certaines d'entre ses pièces, à la *Fête de la Paix*, par exemple, ce reproche qu'elles sont plutôt un programme qu'un drame. Elles semblent destinées à la critique plus qu'au public, à l'encontre du principe maintes fois affirmé par l'auteur « que le théâtre est fait pour la foule ». L'application des théories naturalistes à la scène abolissait la distinction jusqu'alors généralement admise entre les pièces comiques et les pièces tragiques. Le comique et le tragique sont dans la vie étroitement mêlés : il en était de même dans ces ouvrages qui visaient à reproduire la vie comme dans un miroir. Il importait aussi d'éloigner de la scène ces personnages encombrants qu'on appelait jusqu'alors des héros. La vie quotidienne, la seule à qui s'intéressât l'école naturaliste, ne comporte pas de héros. Les personnages petits, médiocres et mesquins, sont beaucoup plus nombreux que les autres dans la réalité. On coudoie de même beaucoup plus de pauvres que de riches, beaucoup plus d'imbéciles que de gens d'esprit. Que le théâtre respecte cette proportion! Puisqu'il s'adresse à la foule, qu'il représente des individus à l'âme grégaire, animés de sentiments généraux, munis de réflexes primitifs. Ce n'est point par hasard que les premiers drames de M. Gerhart Hauptmann fourmillent

d'êtres veules et falots, de déchets d'humanité, de ratés de toute sorte; c'est en harmonie avec l'esthétique des naturalistes. Il convient de remarquer que trois pièces de cet auteur, dont deux remontent à ses débuts, mettent en scène des peintres aux ambitions immenses et qui n'ont rien réalisé et qui sont purement ridicules : *Kollege Crampton* et *Michael Kramer*. *Peter Brauer*, qui fut composé plus tard, n'est pas beaucoup plus tendre pour l'artiste qui n'a pas donné sa mesure. La philosophie du naturalisme tendait à rabaisser la capacité humaine, à ravaler l'être humain au niveau d'un pur automate, quand il n'était pas le fauve « carnassier et lubrique » des sociologues positivistes et pessimistes de 1880. M. Gerhart Hauptmann a judicieusement fait remarquer à son confident attitré que ses pièces, si elles soulèvent des problèmes, ne les tranchent pas. Elles expriment peut-être des aspirations ou, comme on dit aujourd'hui, des tendances, elles ne soutiennent pas tel dogme aux dépens de tel autre. Ce qui tendrait à démontrer — et c'est bien ce que M. Hauptmann veut nous faire croire — que l'autorité judiciaire faisait preuve en le persécutant d'une rare ineptie : « Mes chercheurs de vérité, a-t-il dit, se distinguent par ce trait commun que je les montre en quête de ce qui est vrai, mais je ne montre pas la vérité elle-même. Comment le pourrais-je alors que je n'ai pas encore trouvé la vérité pour mon compte? »

M. Gerhart Hauptmann a d'autres mérites, des mérites essentiellement littéraires. Ses personnages ont cet avantage de s'exprimer dans le langage le plus naturel, on est tenté d'écrire le plus nature. Son dialogue est la vie et la vérité mêmes. Et peut-être la critique allemande eut-elle raison d'observer que ces dons auraient été dans le roman mieux à leur place encore qu'au théâtre. Il se peut que M. Sulger-Gebing soit fondé à regretter, comme il a fait, que les *Tisserands* n'aient pas inspiré à l'auteur un récit plutôt qu'une pièce. Les ouvrages dramatiques par où M. Hauptmann s'imposa n'en atteignirent pas moins leur but qui était, non pas simplement de plaire, comme on disait autrefois, mais d'émouvoir, mais de porter devant le public « sans les trancher », du moins l'auteur le prétend, les problèmes qui sollicitaient alors les esprits.

M. Gerhart Hauptmann a-t-il eu tort de renoncer au théâtre social? Un poète ne se trompe pas toujours à étendre son champ d'observation et d'activité. « Se renouveler ou mourir », a dit Gabriele d'Annunzio. C'est une noble devise. Encore faut-il, quand on change, que ce soit pour faire mieux. Tel n'a pas toujours été le cas de M. Hauptmann, la critique est unanime à le constater. Les pièces qui succédèrent à *Hannele*, les pièces qu'il écrivit à l'ombre de l'idéalisme renaissant et du symbolisme à la mode ne valent pas les précédentes. On a reproché à M. Hauptmann de les avoir composées à l'encontre des principes qui l'inspiraient à ses débuts, avec la préoccupation du succès et l'obsession de se mettre au goût du jour. Il se peut que ces griefs soient en partie fondés, mais en partie seulement. L'auteur des *Tisserands* avait subi l'attrait du luxe, il se construisait de belles demeures. Aux prises avec le maçon et le décorateur, il lui faut de l'argent. Que le théâtre paye ce que Scribe avait appelé « cet asile champêtre »! M. Gerhart Hauptmann n'avait jamais brillé par l'imagination. Celle-ci va s'affaiblissant depuis qu'il la met à trop rude épreuve : elle semble par moments lui refuser tout service, comme un moteur grippé. Alors, il emprunte ses sujets de pièces à d'autres, procédé admissible, procédé classique, dans tous les sens du mot, s'il avait, ensuite, marqué puissamment ces emprunts à son empreinte! Mais non. Certains ouvrages de cette époque ne sont guère que des adaptations ou des pastiches. M. Gerhart Hauptmann ne prend même pas la peine de masquer ses plagiats. *Florian Geyer*, qui montre l'Allemagne de la Réforme déchirée contre elle-même, aurait pu, aurait dû réussir. Composé à la hâte avec le souci « de ne pas faire dramatique », lourdement écrit, encombré de personnages inutiles, ce drame échoua piteusement. *Elga*, jouée l'année suivante, en 1896, ne réussit pas mieux. C'est tout simplement l'adaptation théâtrale d'une nouvelle de Grillparzer : *Le Couvent de Sendomir*. L'admirable actrice Irène Triesch empêcha seule un total naufrage. *La Cloche engloutie*, jouée ensuite, en 1896, reçut meilleur accueil, mais rappelle de trop près Maeterlinck, dont la vogue allait croissant au moment où cette pièce fut représentée. Et combien le symbolisme obscur et alambiqué de M. Gerhart Hauptmann fait pauvre

mine au regard de la poésie ailée et néanmoins, si l'on ose dire, si consistante de l'auteur belge! Le *Pauvre Henri* met en scène une aventure bien mieux racontée jadis par Hartmann von Aue. Destinée au théâtre, cette pièce offre ceci de particulier qu'elle est infiniment moins dramatique que le poème d'où elle est tirée. On dirait une gageure. Si c'en fut une, l'auteur gagna son pari. *Schluck und Jau* procède de Shakespeare : larges emprunts à la *Mégère apprivoisée. Et Pippa danse* doit sa vie, fragile comme les objets en verre au milieu desquels elle se meut, à un ouvrage de Robert Browning : *Pipa passes.* Pippa ressemble à Mignon, mais comme l'eau de Seltz au champagne. *Hellriegel*, le joyeux va-nu-pieds, est emprunté à Eichendorff. Les scènes les plus fortes sont imitées du *Goldener Topf*, du fantastique Hoffmann. Comme les personnages de la *Cloche engloutie*, Pippa « marche au milieu de forêts de symboles » que le poète dut expliquer pour que le public finît par les comprendre ou par s'imaginer qu'il les comprenait. Pippa, c'est le génie des pays du Sud. Michel Hellriegel, c'est l'esprit allemand. Ah! le beau mariage que leur mariage! Mais que signifient Huhn et Wann, figures également mythiques pour employer le langage de l'auteur? Mythe et mystère. M. Hauptmann n'a pleinement réussi, à cette époque, que deux drames, deux drames rustiques, profondément, tragiquement naturalistes l'un et l'autre : *Le Voiturier Henschel* (1898) et *Rose Bernd* (1903). C'est à croire que le pli qu'il avait reçu de ses premières fréquentations et de ses premières amours l'avait à jamais marqué, à jamais asservi. *Le Voiturier Henschel* retrace le calvaire atroce d'un pauvre diable qui a juré à sa femme mourante de ne point épouser une rivale haïe. Il l'épouse quand même, mais ne tarde pas à s'en repentir. Parjure à l'égard de sa première compagne et trompé par la seconde, il se défait par le suicide d'une existence qui lui pèse. Quant à *Rose Bernd*, qui ne vaut pas, d'ailleurs, *Le Voiturier Henschel*, c'est l'aventure d'une pauvre fille de ferme, convoitée par tous les hommes du pays, qui lui font en chœur un enfant pour renier ensuite, l'un après l'autre, une encombrante paternité. Rose Bernd se débarrasse de son fardeau par un crime, ce qui la mène en cour d'assises. Depuis Faust et Marguerite, l'infanticide est

un sujet classique en Allemagne. M. Gerhart Hauptmann l'a magistralement traité. Les malheurs de Rose Bernd mouillèrent tous les yeux sensibles. Il n'en reste pas moins que la production du dramaturge silésien, dans cette période qu'on pourrait appeler post-naturaliste, trahit un relâchement fâcheux. Le renom du poète en souffrit. Les directeurs de théâtre lui restaient fidèles dans l'espoir d'une revanche réparatrice, mais cette revanche tardait à se produire.

***

N'y aurait-il pas à ce fléchissement si sensible une autre cause encore qu'un excès de confiance en soi et la nécessité de faire face à des échéances redoutables : je veux dire une cause intime? Et ne faudrait-il pas la chercher, cette cause, dans la vie sentimentale de l'auteur d'*Hannele*? Il a dit à M. Chapiro, peut-être par bravade : « J'ai donné mes meilleures œuvres pendant ma période de pire dépression. » Ce n'est pas tout à fait exact. Nous abordons ici un thème scabreux, mais M. Gerhart Hauptmann a donné lui-même, en parlant de son passé, l'exemple d'une franchise qui par moments frise le cynisme. A qui nous a découvert, dans le *Livre de la passion* (1929), tout son cœur avec toutes ses transes, on doit en retour toute la vérité. On peut donc retracer la grande aventure extra-conjugale de M. Gerhart Hauptmann sans le moindre scrupule. On peut s'efforcer d'en fixer la répercussion sur son œuvre sans manquer aux convenances. C'est en Allemagne, comme on sait, que le nudisme a trouvé ses plus fervents adeptes. Il n'était pas possible d'aller plus loin dans ce que je serais tenté d'appeler le nudisme moral que ne l'a fait l'auteur de la *Fuite de Gabriel Schilling* avec le récit de ses années de bigamie heurtée et déchirante.

Marié tout jeune avec une femme plus âgée que lui, une femme à qui, d'ailleurs, il semble bien n'avoir eu rien de grave à reprocher, il s'éprend à la folie, en 1894, soit à trente-deux ans, de la sœur d'un de ses amis, mademoiselle Maria Marschalk. Retraçons cet épisode avec les noms d'emprunt que Gerhart Hauptmann donne dans son *Livre de la Passion* aux trois personnages de cette tragédie. Sa femme y figure sous le

nom de Melitta, Maria Marschalk sous le nom d'Anja, et lui-même sous celui de Titus. Sommée par Titus d'élargir son ménage et de prendre Anja en surcharge, Melitta se rebiffe et se révolte. Titus n'en revient pas. Un peu de complaisance de la part de Melitta et tout s'arrangeait. Melitta ne connaît donc pas les idées si raisonnables de Gœthe sur la polygamie dans les *Affinités électives*? Elle ignorait donc que Gœthe estimait, lui aussi, que les grands hommes devraient être autorisés à posséder plusieurs épouses? Melitta, vous n'êtes qu'une pimbêche! Ah! combien plus sages les femmes musulmanes! Combien plus humains les Mormons! La polygamie! mais rien de plus naturel à l'homme. Le christianisme la condamne? Mais non! Titus met au défi les théologiens les plus ferrés sur les textes sacrés de rien découvrir dans l'Écriture Sainte qui fasse de la polygamie un péché.

Insensible à tous les arguments, Melitta s'obstine à ne point céder sa place et à ne point admettre sa rivale au foyer. Elle sait, d'ailleurs, que son mari l'aime encore et qu'il est attaché à ses fils. Énergique, Melitta profite d'un séjour de Titus à Paris pour franchir l'Océan et s'installer à New-York avec ses trois enfants. Le récit de ce duel conjugal est essentiellement tragique, mais il contient, avouons-le, des épisodes d'un comique assez distingué, bien que je me demande, à vrai dire, si M. Hauptmann en a perçu toute la drôlerie. Apprenant à Paris la fuite de Melitta, Titus tombe de son haut. La crainte de perdre à jamais sa femme légitime le terrasse : « J'eus alors cette intuition, écrit-il, qu'il me fallait à tout prix et au plus vite absorber quelque chose de réconfortant. Je courus à la sonnette. Je commandai trois œufs crus et les absorbai précipitamment. » Il n'en faut pas plus pour rendre à Titus le sentiment de la réalité et toute son énergie. Il va relancer la fugitive à New-York. Là, il tombe à ses pieds et lui promet d'être bien sage. Elle le croit sur parole et se laisse rapatrier. Mais alors Titus l'abandonne de nouveau et va rejoindre Anja. Et c'est, comme aurait dit Henry Becque, une « navette » affolée, trépidante, qui met les nerfs de Titus à rude épreuve. Il adore Anja, mais il aime encore Melitta, tout comme un certain Gerhart Hauptmann menait de front le naturalisme, l'idéalisme, le mysticisme. Il faut à Titus comme

à Gerhart Hauptmann, plusieurs muses. C'est la course en zigzag dans l'amour comme dans la littérature. L'amour pour Anja finit cependant par l'emporter sur l'autre. Quand Titus apprend d'Anja qu'elle est enceinte, il exulte : Melitta va certainement consentir au divorce; mais non! Melitta voit dans la maternité d'Anja une ruse de guerre de sa rivale. Elle a voulu un enfant pour gagner un mari. Melitta résiste encore et se défend toujours. Gerhart Hauptmann — rendons au héros de cette tragédie son véritable nom — en tomba malade d'énervement et de désespoir. Il ne recouvra la santé qu'en 1904, quand madame Gerhart Hauptmann consentit au divorce. Alors, enfin libre, il épousa Maria Marschalk. Ils furent heureux mais n'eurent plus d'autre enfant. Leur fils unique devait, d'ailleurs, tomber dans la Grande Guerre.

Il ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute que les nombreuses pièces où M. Gerhart Hauptmann décrit les tourments d'un homme aux prises avec deux maîtresses ne reflètent ses déboires personnels. Il a envisagé cette situation, assurément dramatique, sous ses aspects les plus divers, il l'a magistralement exploitée à toutes fins d'utilité théâtrale. Heinrich de la *Cloche Engloutie* hésite entre Magda et Rautendelein. Le *Voiturier Henschel* est partagé entre la pitié qu'il ressent pour sa femme et sa concupiscence charnelle pour sa servante, mais c'est encore dans la *Fuite de Gabriel Schilling* que ce thème de l'homme pris entre deux cœurs, comme entre deux feux, est traité sous son jour le plus brutal. Il y a quelque chose de la misogynie d'un Strindberg dans ce drame construit, au surplus, de main de maître. Les premiers ouvrages de M. Hauptmann décelaient des traces de féminisme et l'on n'attendait pas moins d'un homme si généreux, d'une âme si ouverte à tous les souffles révolutionnaires. Il y a, dans la *Fuite de Gabriel Schilling*, une rancune tenace et courroucée à l'égard du sexe qu'on n'ose plus appeler faible. Ce pauvre Gabriel souffre positivement le martyre entre les deux harpies qui se l'arrachent. Il ne lui reste qu'à se jeter à la mer. Ainsi finit cet homme trop aimé et trop sensible. En regard des deux mégères qui ont fait de si bel ouvrage, M. Hauptmann dresse comme une consolation et un réconfort le couple illégitime du sculpteur Maürer et de la

violoniste Lucie Heil. Brave petite Lucie Heil! En voilà une qui sait vivre! Elle murmure doucement : « Maürer est mon ami et le sera toujours. Quant à la façon dont il a arrangé sa vie, peu m'importe. Il est libre. Je ne réclame rien de lui. Et je remercie Dieu de m'avoir gratifiée d'un talent modeste, grâce auquel je gagne mon pain. » Ah! certes, mieux vaut rencontrer sur sa route Lucie Heil qu'Anja ou Melitta, même si la compétition finit relativement bien. Titus avait mille bonnes raisons d'envier le bonheur du professeur Maürer. Le docteur Rasmussen demande à celui-ci : « Mais pourquoi n'épouses-tu pas cette brave petite Lucie Heil? — Pour les gens de notre espèce, répond sentencieusement le sculpteur Maürer, c'est toujours là l'écueil. » Sagesse rétrospective, comme la plupart des sagesses! Avant de parvenir à ce degré de connaissance de soi-même et de soumission à l'absolu, Gerhart Hauptmann donna deux fois contre l'écueil fatal. Observons pour sa consolation et la nôtre que les ouvrages qu'il publia par la suite attestent plus de tranquillité, sinon une tranquillité complète, à l'égard de l'Éternel féminin. Wanda, l'héroïne du récit qui porte ce nom, est encore un petit monstre; l'*Ile de la Grande Mère* retrace, au contraire, dans un esprit amène et souriant un essai de société matriarcale en plein océan Pacifique. Et toutes ces femmes dont la *Colonie de la Grande Mère* s'enorgueillit sont peintes avec amour par M. Gerhart Hauptmann, mais il était déjà chargé d'ans, hélas! quand il écrivit ce conte agréable et placide. Et nous aurons, d'ailleurs, l'occasion d'observer que sa dernière pièce marque un nouveau soubresaut.

***

Combien la production de cet écrivain n'est-elle pas tumultueuse, disparate, traversée de courants contraires! Ce sont bien là ses caractères dominants, mais on y découvre aussi, pour peu qu'on s'y applique, certains traits constants et fixes. L'œuvre de M. Gerhart Hauptmann est, dans sa totalité, une œuvre de rébellion et de protestation. Cet auteur s'insurge au nom de l'individu contre la Société et les lois sur lesquelles elle repose, contre les conventions qui asser-

vissent la volonté et les usages tyranniques qui la brisent. M. Gerhart Hauptmann est un individualiste farouche jusque dans les pièces où il fait vaguement figure de socialiste. Je dis vaguement car son socialisme ne va pas bien profond. Il aime trop la personnalité, la *Persönlichkeit*, déjà chère à Gœthe, pour être un vrai socialiste. Il n'éprouve de sympathie pour cette doctrine que dans la mesure où elle prêche la révolte d'où doit sortir le progrès. Peut-être, comme Ibsen, est-il plus près de l'anarchisme que du collectivisme. Il s'est plaint d'avoir été élevé dès le berceau « dans un respect excessif, dans une crainte d'esclave à l'égard de l'autorité, de la loi et de la morale ». C'est pourquoi, dès qu'il a pensé par lui-même, il a jeté un défi à toutes ces choses. Et quelle revanche il a prise sur elles! Un de ces thèmes favoris, c'est la révolte des enfants contre leurs parents, ou encore le malentendu irrémédiable qui sépare une génération de la précédente. Dans *Ames solitaires*, Johannes Vockerat déclare à ses parents : « Vous ne m'avez jamais compris et ne me comprendrez jamais ». Et dans le récit intitulé *Die Hochzeit auf Buchenhorst* le mystérieux Kühnelle s'en donne à cœur joie de maudire ceux à qui il doit le jour... c'est-à-dire la tristesse de la vie et la sombre perspective de la mort.

Cet esprit de rébellion, M. Gerhart Hauptmann le partage avec la plupart des auteurs de sa génération. C'est pour cette raison que tous ces gens-là étaient si « mal vus » de Guillaume II, de la Cour et de la « bonne sociéte » sous l'ancien régime. La littérature de la période naturaliste excita tout spécialement la rancune de ces Allemands dévoués à l'ordre de choses existant et inquiets de le voir blâmer et démolir. Les auteurs allemands s'exerçaient alors de préférence dans ce qu'on a dénommé les « thèmes nostalgiques ». Ils montraient avec une volupté morose l'individu souffrant dans son milieu, lequel était généralement bourgeois et rêvant de s'y arracher. A cette source d'inspiration M. Gerhart Hauptmann a puisé sans relâche et c'est un fait caractéristique que son dernier drame de septuagénaire, intitulé *Avant le coucher du soleil*, s'apparente étroitement, sous ce rapport, au drame intitulé *Avant le lever du soleil* par où il débuta au théâtre. C'est de nouveau la tragédie d'une révolte, une satire des mœurs bourgeoises,

restées, après la guerre, trop pareilles à ce qu'elles étaient auparavant. *Avant le coucher du soleil* ne met plus en scène, comme *Avant le lever du soleil,* deux jouvenceaux qu'une question d'hérédité alcoolique sépare, mais un vieillard et une toute jeune fille, résolus à s'épouser. Le conseiller secret et grand industriel Clausen entend « vivre sa vie », dût-il rompre avec tout son entourage, un entourage formé, dans le cas particulier, d'individus appartenant à la génération nouvelle. M. Hauptmann était naguère tout feu tout flamme en faveur de ces *jeunes.* Il les malmène cruellement dans son dernier ouvrage. Hélas! son point de vue a quelque peu changé depuis que l'âge l'a relégué de l'autre côté de la barricade. Ainsi va le monde.

Le vieux Clausen veut épouser Inken Peters, une gamine qu'il aime et qui paraît l'aimer. Elle est sympathique, malgré le sentiment toujours mêlé que provoque au théâtre, sauf chez les vieillards, l'amour d'une très jeune femme pour un barbon. Elle est, d'ailleurs, aussi différente que possible de cette Hélène Krause qui tenait la première place dans *Avant le lever du soleil.* L'art qui consiste à camper des personnages vivants, ce talent qui forme un élément de la maîtrise de M. Hauptmann, se manifeste avec une force égale dans la peinture de ces deux jouvencelles, Hélène Krause et Inken Peters, mais elles sont éloignées, je le répète, de toute la distance qui sépare la jeune fille encore timide et presque obéissante de 1889 de la jeune fille indépendante et récalcitrante de 1933. Révoltées l'une et l'autre, elles expriment très diversement leur révolte, plus exactement la jeune fille de 1933 a mis la révolte à la base de toute sa vie. Diversité des modes d'expression dans l'unité de l'inspiration fondamentale : le thème nostalgique. Dans l'un et l'autre cas, M. Gerhart Hauptmann laisse voir, d'ailleurs très simplement, à quel point toutes ses sympathies vont aux non-conformistes. Il a parlé du « grand désir d'aider » qu'il apercevait chez Tolstoï et qui lui rendait ce réformateur si cher. M. Gerhart Hauptmann a cru aider, lui aussi, aux hommes et aux femmes de son temps en leur montrant du doigt l'affranchissement et en les excitant contre des lois, qu'il jugeait funestes à la liberté de l'individu. On peut formuler toutes sortes de réserves sur la

raison d'être de cette croisade et ses résultats, mais la pureté d'intention de l'écrivain allemand n'est pas contestable. En attaquant la société moderne, il a pensé servir l'individu. Tel était son but. Le bonheur individuel, la conscience individuelle, la dignité de l'être humain, ces formules un peu vieillottes reviennent souvent sous sa plume. Il leur marque en tout cas un respect sans bornes.

L'œuvre de M. Gerhart Hauptmann est, sous sa forme agressive et révolutionnaire, pleine d'amour et de charité. Il n'a jamais entendu, de son propre aveu, l'appel célèbre de Schiller : *Seid umschlungen, Millionen*, sans en être ému jusqu'aux larmes. L'homme qui souffre — et l'homme ne souffre-t-il pas du moment qu'il vit? — lui inspire une indicible pitié. « Ne jugez pas afin de n'être pas jugés », dirait-il volontiers avec l'Évangile devant tout litige. Il est plein de commisération pour les femmes tombées, pour les criminels par passion, que dis-je? pour tous les criminels : « Qui sait sous quel fardeau leur pauvre âme succombe? » Il prétend même nous faire prendre en pitié ces imbéciles et ces ratés, ces Crampton, ces Brauer qui ne sont pas, à vrai dire, très sympathiques, que le romantisme allemand eût bafoués et pour qui le réalisme français s'est montré plus cruel encore. On se rappelle qu'Eugène Melchior de Vogüé, comparant le réalisme français au réalisme russe, voyait dans l'ironie d'un Flaubert et l'horreur un peu maladive de cet auteur pour les sots un trait essentiellement français. Il marquait, au contraire, dans la pitié pour tous les êtres humains, si bas qu'ils fussent tombés, un trait russe. M. Gerhart Hauptmann est bien plus près des Russes que des Français, ce qui n'a rien de surprenant. Il aurait trouvé moyen de s'apitoyer sur *Bouvard et Pécuchet* s'il s'était avisé de narrer leur histoire. La religion de la souffrance humaine, chère aux Dostoievsky et aux Tolstoï, a passé dans son œuvre. Il n'y a pas toujours autant d'art qu'on voudrait dans les pièces de M. Gerhart Hauptmann. Elles se ressentent souvent de cette hâte qu'on lui reproche avec raison, mais elles sont pantelantes d'humanité. Comme la salamandre qui traverse le feu sans se brûler, ce grand miséricordieux a traversé la période nietzschéenne de la littérature allemande sans en être même effleuré. C'est la

seule note contemporaine, ou à peu près, qui manque à sa harpe éolienne.

***

C'est tout au plus si, sous l'influence d'un retour aux idées de l'antiquité, résultat d'un voyage en Grèce, il a mis une sourdine passagère à son pessimisme et renoncé, par intermittences, à dramatiser le malheur pour exalter une vague joie de vivre; mais qu'on ne s'y trompe pas! ces accès d'amour pour la vie n'ont jamais duré. Ils restent sporadiques. Remarquons aussi qu'ils ne se produisirent que sur le tard, après 1917, et comme conséquence de ce pèlerinage en Grèce d'où l'auteur rapporta *Griechischer Frühling*. De tout temps les auteurs allemands ont éprouvé pour les pays méditerranéens et classiques un poétique amour. Après ce séjour à Rome, d'où il revint avec la fièvre typhoïde et un projet de mariage mal assorti, la vie empoigna M. Gerhart Hauptmann et l'entraîna vers autre chose. Son voyage en Grèce ranima la petite fleur bleue du classicisme hellénique que tout Allemand lettré porte à la boutonnière, même s'il l'y laisse flétrir. Il revint de Grèce avec des idées païennes assez inattendues et qui contrastent fort avec ce que Henri Heine eût appelé l'inspiration « nazaréenne » de ses autres écrits. Paganisme, du reste, tout relatif. Gerhart Hauptmann ne s'est pas assimilé la culture gréco-latine comme avait fait Gœthe. Il n'a même pas senti profondément l'hellénisme comme le Schiller des *Goetter Griechenlands*, mais, dans sa réceptivité toute féminine, il a goûté, il a aimé la Grèce au contact de ses ruines, considérées sur place, et l'on trouve des traces de cette admiration dans quelques-uns de ses écrits. La *Blaue Blume* mêle, comme *Faust*, les rites païens et le culte de la Vierge. La fin de ce poème montre Dionysos pénétrant avec un cortège de satires et de ménades dans une cathédrale consacrée au divin Crucifié. Le mélange des deux religions se présente sous un aspect plus audacieux encore dans un conte en prose, publié peu après la guerre, et qui pourrait bien être ce que M. Hauptmann laissera de plus achevé. L'*Hérétique de Soana* est une pure merveille d'inspiration, de composition et de style. Ce récit met en contact et en

conflit la philosophie chrétienne et la philosophie païenne et se termine par une victoire éclatante des dieux de l'Olympe. L'*Hérétique* nous transporte dans le canton du Tessin, sur les pentes du Monte Generoso. Un berger inculte, Luchino Scarabata, qui passe pour avoir vendu son âme au diable, mène sur cette alpe solitaire et fleurie une existence farouche. Il partage sa misère physique et morale avec sa sœur à qui l'unit une flamme incestueuse. De ce triste amour, qui fait le scandale de la contrée, sont nés plusieurs enfants dont une fille, Agata, belle d'une satanique beauté, comme l'amour dont elle est issue. Un jeune et imprudent curé, Francesco Vela, rêve de ramener à Dieu ces réprouvés, mais c'est lui qui tombe aux griffes du Démon. Il pensait initier Agata au consolant mystère du catéchisme chrétien. C'est elle qui lui enseigne les coupables délices d'un amour contraire à toutes les lois divines et humaines. Ivre de volupté, Francesco Vela perd la foi et renie son Dieu. Il prend même en pitié ses paroissiens : « Comment peuvent-ils vivre? se demande-t-il. Comment peuvent-ils supporter leur misérable existence alors qu'ils ignorent ces plaisirs auxquels j'ai goûté? » L'accent païen de cette idylle n'est pas niable. Ce conte plaisant et licencieux respire l'hellénisme de la décadence. Il procède en droite ligne de *Daphnis et Chloé*. Dans sa passion d'emprunter et de pasticher, M. Gerhart Hauptmann n'a jamais mieux réussi et, comme de juste, il est plus antique, il est plus Grec, il est plus païen que Longus, si l'on entend par hellénisme et paganisme le culte effréné du dieu Priape, formule d'ailleurs trop simple pour être rigoureusement vraie; mais jusqu'en ces orgies de sensualité, M. Gerhart Hauptmann — et je l'en félicite — garde certains traits de la physionomie qui jusqu'alors était la sienne : cette pitié, par exemple, qui le rattache au christianisme, comme malgré lui. Décrivant la hâte avec laquelle le pauvre curé tessinois tombe dans les pièges de la chair, il l'explique en partie par la cruauté des villageois qui lapidèrent la pauvre et chère Agata : « Francesco, écrit M. Hauptmann, n'aurait peut-être pas succombé si vite et si complètement à sa passion si le crime des villageois n'avait pas allumé, dans son cœur, un sentiment immense et chaleureux de sympathie humaine. » Voilà le vrai Gerhart Haupt-

mann nourri dans la foi évangélique, le Gerhart Hauptmann saturé de « religion de la souffrance humaine ». Le paganisme de l'*Hérétique*, c'est un divertissement littéraire, un amusement philosophique. Le vrai Hauptmann n'est pas Grec, il est Silésien.

Il est de nature profondément religieux, non pas exactement pieux, ni même croyant, mais pénétré du sens mystérieux et divin de la vie. La mère de Johannes Vockerat, protagoniste d'*Ames solitaires*, fait à son fils d'amers reproches : « Tu ne crois pas au bon Dieu, non, vraiment, tu n'as aucune religion. » A quoi Johannes réplique : « C'est vrai, je ne crois pas que Dieu soit fait comme un homme, mais on peut repousser cette croyance et n'en avoir pas moins de la religion. Celui qui s'efforce de connaître la nature s'efforce de connaître Dieu. » La vraie piété ne consiste donc pas, au dire de M. Hauptmann quand il renonce à être Grec, dans l'exercice régulier d'un culte tout fait et qu'on a adopté une fois pour toutes, mais dans l'inquiétude, dans l'angoisse mystique de ceux qui, pour parler avec Pascal, « cherchent en gémissant ». M. Gerhart Hauptmann a dit à M. Chapiro : « Peut-être les hommes les plus pieux sont-ils ceux qui n'arrivent jamais à s'expliquer complètement ce qu'ils ressentent à cet égard, mais qui portent en eux un éternel secret. La religion est un mystère quand elle cessé d'être une formule creuse. » Gerhart Hauptmann a livré dans ces mots le secret de son cœur et la clef de ses écrits.

L'auteur d'*Ames solitaires* avait reçu, dès la plus tendre enfance, une empreinte religieuse dont nous avons noté l'étendue et qui ne s'est jamais effacée. Il est toujours resté le neveu de son oncle et de sa tante Schubert, piétistes du rite morave. La Silésie est, d'ailleurs, une des provinces allemandes où l'illuminisme protestant a jeté les racines les plus profondes. Le célèbre cordonnier-philosophe Jakob Böhme était né à Gorlitz, en Silésie. Son mysticisme tourmenté et tarabiscoté avait ébloui ses compatriotes parce qu'ils se reconnaissaient dans cette doctrine. Huhn, un des personnages les plus énigmatiques de la fameuse *Cloche engloutie*, est proprement incompréhensible si l'on méconnaît les attaches de ses obscures rêveries avec le mysticisme silésien. La

douce Hannele Mattern incarne, elle aussi, cette tradition pieuse. Il n'y a qu'Emanuel Quint, « le fou en Jésus-Christ », la plus belle création morale de Gerhart Hauptmann, pour être plus Silésien encore. La vie en Dieu, *Das Erleben Gottes*, voilà l'expérience sublime où triomphent Hannele Mattern et Emanuel Quint. Voilà l'épreuve victorieuse qui leur ouvre les portes du Paradis : « Et Quint sentit le corps du Sauveur et toute la substance du Sauveur se mêler à lui et se fondre en lui. » Jésus-Christ célèbre ses noces mystiques avec son disciple et « se résorbe en lui ». C'est déjà l'audacieuse expression dont Hauptmann s'était servi dans l'*Apôtre*, ce récit des débuts, tout débordant, lui aussi, de trouble mystique. M. Hauptmann a toujours eu la curiosité des problèmes de l'au-delà, alors même qu'il les traitait, si l'on ose dire, en amateur.

Emanuel Quint, « le fou en Jésus-Christ », bénéficie de toute la sympathie de son peintre. Dans son éclectisme ou sa versatilité, M. Gerhart Hauptmann a décrit son étrange ascète avec la même force de compréhension et la même charité enveloppante que sa parfaite antithèse, le curé démoniaque de Soana. Et qu'on ne s'étonne pas du goût que M. Hauptmann témoigne au christianisme un peu dissolvant d'Emanuel Quint, à ce christianisme ascétique, ennemi du plaisir et qui salue dans la pauvreté une grâce divine. Cette doctrine est en rapport étroit avec la véritable obsession qu'exercèrent de tous temps sur le romancier allemand la personnalité et la pensée de Léon Tolstoï. Tout comme Emanuel Quint, le grand romancier russe a été proclamé fou et pour la même raison : parce qu'ils étaient l'un et l'autre foncièrement chrétiens. Au surplus, des impies n'osèrent-ils pas taxer de folie le Sauveur lui-même? Tolstoï a ranimé le christianisme dans ce qu'il a d'humain et de fraternel, sans égard pour personne, surtout sans égard pour les heureux de ce monde et c'est de quoi Gerhart Hauptmann lui sait gré. Il ne se prononce pas plus que le grand réformateur russe sur l'existence de Dieu et son rapport avec le christianisme. Il lui suffit de penser que Dieu, s'il existe, ne saurait parler autrement que Jésus-Christ.

Mais parce qu'il a tellement médité sur la vie et l'enseignement du Fils de Dieu et sur les doctrines de ceux qui les ont,

à son avis, le mieux comprises (il marque une prédilection pour Pascal), M. Gerhart Hauptmann éprouve à l'égard de toutes les religions d'État et de tout ce qui sent le cléricalisme une frémissante horreur. On tombe sur des témoignages de cette hostilité dans tous ses écrits, mais peut-être ce sentiment s'exprime-t-il avec l'intensité la plus significative dans les deux drames mexicains intitulés le *Sauveur blanc* et *Indipohdi*. L'Espagne officielle venait de célébrer, quand M. Hauptmann les composa, le quatrième centenaire de la conquête du Mexique. D'autre part, le souvenir des massacres de la Grande Guerre n'était pas encore effacé pas plus que ne s'était tu complètement l'écho des oraisons officielles, adressées au vieux Dieu allemand. La philosophie qui se dégage du *Sauveur Blanc* est, dans ces conditions, tout à fait logique et M. Gerhart Hauptmann se borne à rester conséquent avec lui-même en faisant des Espagnols du XVIe siècle des monstres et de l'empereur païen Montezuma un authentique chrétien. Montezuma voit d'abord dans les étrangers de race blanche qui abordent ses rives des demi-dieux qui feront le bonheur de ses états. Il leur ouvre les bras, les comble de faveurs. Fernand Cortez et ses compagnons répondent en pillant, en volant, en mettant le feu partout au nom de la vraie foi et du vrai Dieu. Trop tard édifié, Montezuma les maudit en termes magnifiques où l'on devine que Gerhart Hauptmann a mis tout son cœur. La naïveté, la force d'illusion, la bonté déçue de l'empereur mexicain remplissent de pitié le poète allemand. Encore la pitié, toujours la pitié. C'est l'esprit qui plane sur son œuvre : parce qu'il est compatissant, parce qu'il croit à la fraternité humaine, parce qu'il est tolérant, parce qu'il est pacifique et doux, Montezuma fait figure de Messie indien, immolé au bonheur de son peuple et au salut de l'humanité.

***

On pense bien que ce christianisme *sui generis*, mélange d'humanitarisme et, comme disaient les Allemands du XVIIIe siècle, de « philosophie des lumières » ne pouvait plaire à Guillaume II. Des ouvrages comme le *Weisser Heiland* entretenaient l'hostilité que le souverain sur le trône avait

vouée dès l'origine à l'auteur de *Hannele* et des *Tisserands*. Le démêlé du prix Schiller qui fit grand bruit, en 1896, l'avait de nouveau manifesté. Avec un louable courage, le comité chargé de décerner cette haute récompense avait recommandé un partage entre Ernst von Wildenbruch, dramaturge cher à la dynastie qu'il encensait, et l'écrivain rebelle, moins aimé du trône. Guillaume II refusa de ratifier cette sentence, pourtant digne du roi Salomon, et l'auteur du rapport, le professeur Erich Schmidt, dut donner sa démission. L'Empereur aurait bien voulu, par la suite, empêcher aussi l'Académie suédoise de décerner le prix Nobel au poète réfractaire, mais celui-ci n'en fut pas moins couronné à la veille de 1914. En somme, Guillaume II ne manqua jamais l'occasion de faire savoir au monde qu'il tenait le plus célèbre auteur d'Allemagne pour un homme dangereux et un mauvais patriote, animosité d'autant plus blâmable qu'il savait fort bien à quoi s'en tenir sur les réels mérites de celui qu'il persécutait. M. von Hülsen rapporte qu'il confia crûment au comte Seebach, intendant des théâtres à Dresde : « Je sais comme tout le monde que Gerhart Hauptmann est le premier de nos écrivains, mais je ne lui pardonnerai jamais ses *Tisserands* ». Gerhart Hauptmann a préconisé, comme littérateur, la vertu du pardon, mais il faut constater qu'à l'égard de son auguste, sinon gracieux maître, il n'a jamais complètement pratiqué l'oubli des injures. Il lui a décoché des traits acérés, entre autres un petit poème, vraiment parfait dans son genre, composé en 1911, à Portofino, au spectacle du *Hohenzollern* navigant sur la mer étincelante. La mer était bleue, le bateau du *Kaiser* était blanc, un torpilleur qui voguait dans son sillage était noir. Éblouie, la foule applaudissait du rivage à l'approche du puissant monarque, mais Gerhart Hauptmann eut alors dans un éclair la vision prophétique du trône chancelant. Dans la poétique invective qu'il composa séance tenante, Guillaume II figure sous le nom du roi Enzio, roi glorieux mais maudit et déjà condamné : « Il vogue sur un bateau blanc, mais derrière lui nage un chien noir, un chien nage derrière lui. » Cet animal apocalyptique, c'était le monstre vengeur qui devait sauter à la gorge du souverain détesté, le 9 novembre 1918. Il y a, dans ce court poème, une force d'im-

précation d'une intensité prodigieuse. On ne soupçonnait pas chez M. Gerhart Hauptmann, poète de la bonté et de la pitié, une telle capacité d'emportement contre ceux qu'il n'aime point.

Le fameux *Festspiel* de Breslau, en 1913, et l'esclandre qu'il provoqua devaient creuser encore le fossé qui séparait la maison régnante de celui qu'elle abhorrait comme le Tyrtée de la révolution sociale. On se rappelle cet incident : la municipalité de Breslau avait demandé au poète un drame où la « guerre de libération » de 1813 fût dignement commémorée. M. Gerhart Hauptmann exécuta cette « commande » en quelques semaines avec une célérité, du reste, trop apparente. Le *Festspiel* est une pièce médiocre, mais ce n'est pas sa médiocrité qui remplit d'indignation le Kronprinz et les chauvins qui, à sa suite, exigèrent le retrait de l'ouvrage. Fidèle à la vérité historique, M. Hauptmann avait donné dans son drame, destiné à des marionnettes, le rôle principal au peuple allemand. Le thème de son *Festspiel*, c'était moins le roi de Prusse faisant mordre la poussière à Napoléon que la nation allemande luttant pour sa liberté. Ces velléités démocratiques et pacifiques n'ont jamais duré dans le Reich, mais elles ont existé : ce que vivent les roses. Athené, déesse de la sagesse, joue dans cette pièce un rôle prépondérant qu'elle n'a jamais joué dans la vie d'aucun peuple : « Ce qui sépare les nations, déclare-t-elle, c'est l'erreur, l'erreur qui provoque la haine, c'est l'ignorance, c'est la détresse qui engendre la faim, ce n'est pas l'élément divin dans l'homme. » Il n'y avait rien d'anti-patriotique, il n'y avait même rien de très original dans ce discours. En France, en Angleterre, parterre et fauteuils eussent cordialement applaudi. Les coryphées de l'Allemagne belliqueuse de 1913 jugèrent la pièce, dans son ensemble, historiquement inexacte, outrageusement anti-prussienne et dangereusement intempestive. La municipalité de Breslau dut faire amende honorable pour l'auteur et celui-ci tomba plus bas encore dans l'opinion des bien-pensants.

Il allait prendre, en 1914, une bruyante revanche, du moins dans la première partie de la guerre. Il s'était écrié un jour sous le règne de Guillaume II militant et triomphant : « Je hais cette dictature militaire avec sa politique de provocation

et de sabre à la traîne. » Il marqua, au moment de l'entrée en guerre, des complaisances décevantes pour le régime qu'il avait si sévèrement jugé.

Il commença par signer le célèbre manifeste des Quatre-vingt-treize intellectuels, puis il fit mieux : il composa des poésies guerrières en l'honneur de l'armée impériale et échangea des propos aigres avec M. Romain Rolland. Celui-ci l'ayant naïvement invité, lors du bombardement de Reims, à choisir entre Gœthe et Attila, le barde allemand, ainsi interpellé, opta pour Attila. Il n'y eut que Romain Rolland pour s'en étonner : « Évidemment, déclarait M. Hauptmann, il est fâcheux qu'un Rubens irremplaçable soit sacrifié dans la lutte, mais, avec tout mon respect pour Rubens, la poitrine trouée d'un être humain me remplit d'une douleur encore plus profonde. » Le poète prussien prenait, d'ailleurs, le ciel à témoin qu'il avait toujours été un bon Européen, qu'il avait le chauvinisme en horreur et qu'il déplorait sur le sac et la cendre ce sang qui coulait à flots. Il crut devoir ajouter ceci qui est moins démontré : « Nous sommes un peuple éminemment pacifique, nous n'éprouvions hier et nous n'éprouvons encore aujourd'hui aucune haine pour la France. » M. Gerhart Hauptmann jouissait d'un ample crédit à l'étranger. Son patriotique langage servit la propagande allemande d'autant plus qu'en tous lieux on s'attendait moins à le voir prendre une telle position. Guillaume II lui-même fut touché. Il tendit à l'homme qu'il avait jusqu'alors haï une main amicale contenant l'Aigle Rouge de quatrième classe. L'Aigle Rouge comprenait quatre classes comme les chemins de fer du Reich. Et l'auteur des *Tisserands* eut la faiblesse de monter ou de descendre dans ce compartiment de quatrième. La fin de la guerre le trouva toutefois retourné à nouveau contre ce qu'il appelait « la camarilla régnante ». Il avait été frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde. Un fils de sa première femme avait été blessé et le seul fils qu'il avait eu de la seconde, son enfant favori, Benvenuto, avait été tué. Il tenta de se consoler en se disant que le triomphe de la République et l'avènement de la démocratie rendraient désormais impossible le retour de pareilles horreurs. Il n'était question que du droit des peuples et les monarques à la ronde tombaient

comme capucins de cartes. Il les voyait choir avec plaisir.

M. Gerhart Hauptmann avait foi dans le régime parlementaire pour faire l'éducation politique du peuple allemand. Demain, tout irait mieux. Brave peuple allemand! Gerhart Hauptmann l'aimait plus que jamais depuis qu'il avait souffert et qu'il avait été humilié. Le poète avait amèrement ressenti la méchante querelle d'une municipalité byzantine lors du *Festspiel* de Breslau. Et puis, il avait encore sur le cœur l'accueil glacial ménagé naguère à *Florian Geyer* : « Le sentiment national allemand, avait-il noté à cette époque sur un exemplaire de ce drame, ressemble à une cloche fêlée. J'ai frappé dessus avec un marteau, mais il n'a rendu aucun son. » *Florian Geyer*, au lendemain de la guerre, devait lui donner plus de satisfaction. Montée à nouveau, cette pièce obtint un vif succès.

J'ai fait allusion à un récit des débuts intitulé *L'Apôtre*. M. Hauptmann a lui-même, bien qu'il s'en défende, quelque chose d'un missionnaire laïque et humanitaire. Le désarroi de la période consécutive à la guerre allait lui permettre de se montrer plus librement sous ce jour-là. Il a condamné au nom de ses principes la « farce cruelle du traité de Versailles ». Il compare les négociateurs du *Diktat* à des tigres célébrant une sanglante messe; mais il a dit aussi au peuple allemand ses vérités. Ayant invité les vainqueurs à la modération, il exhorta ses compatriotes à la pénitence. Ils s'étaient engagés, leur dit-il, à la veille de la guerre, dans la voie funeste d'un militarisme orgueilleux. Le châtiment n'avait pas tardé. Il ne fallait pas que la leçon fût perdue. M. Hauptmann suppliait l'Allemagne de revenir à ce qui avait fait jadis sa saine grandeur et son beau renom. Il a rassemblé, en les sublimant, ses idées sur la guerre et sur les problèmes qu'elle pose dans un poème plein de nobles desseins, un *Till Eulenspiegel* paru en 1928. L'inspiration de ce poème est puissante et la trame en est aussi ingénieuse que variée. L'auteur place au milieu de son ouvrage le célèbre *Eulenspiegel*, enrôlé dans l'aviation pendant les hostilités, et qui a suspendu à son casque d'aviateur, la guerre finie, ses grelots de bouffon. *Till Eulenspiegel* parcourt l'Allemagne décrivant la détresse allemande, la folie d'après-guerre, mais aussi la foi inalté-

rable de la race germanique en sa mission parmi les peuples. Les thuriféraires du poète ont célébré la « poésie cosmique » de cet ouvrage. On l'a égalé au *Second Faust* de Gœthe. On y a même relevé des accents dantesques. Je doute que la postérité ratifie ces appréciations enthousiastes. *Till Eulenspiegel* rappelle bien plus *Peer Gynt* d'Ibsen que *Faust* ou *la Divine comédie*. Dans ses meilleurs épisodes et comme tout ce qui est sorti de la plume de M. Gerhart Hauptmann, ce poème sent le pastiche.

On comprend que la guerre et les secousses qu'elle a provoquées aient troublé M. Gerhart Hauptmann dans sa conception du monde et l'aient bouleversé dans sa sensibilité et sa délicatesse. Il s'était fait du génie allemand une image humaine et douce, il inclinait à voir l'Allemand typique sous le même jour que madame de Staël : « Philosophe idéaliste déambulant sur des champs de neige. » Les Allemands sont devenus assez rares qui répondent à cette définition. Till Eulenspiegel en convient. Et la critique ne nous a pas laissé ignorer que Till Eulenspiegel c'était le mythe du peuple allemand. Il se cherche, ce peuple, et ne se trouve pas. Sera-t-il demain? M. Gerhart Hauptmann n'en paraît pas sûr. Son poème respire le désespoir et, même, chose assez nouvelle, un certain nihilisme, d'ailleurs explicable. Mais ce désespoir, ce nihilisme, M. Gerhart Hauptmann les a aujourd'hui surmontés.

Il a joué au lendemain de la guerre (ce fut un accident inattendu et passager) un rôle presque national dans l'Allemagne officielle. Il eut cette gloire d'incarner l'idéal populaire pendant la courte période où le *Reich* parut sincèrement rallié à la République, au libéralisme et à la démocratie. Son soixantième anniversaire, en novembre 1922, inspira au président Ebert un panégyrique qui n'a pas dû plaire à l'exilé de Doorn : « Vous êtes toujours resté en communion d'idées avec le peuple », lui déclara le président du Reich, lequel loua encore — et à bon droit — la tendresse humaine du jubilaire et cet élan qui le porte à compatir à toutes les souffrances. Un ministre ajouta : « Le nouvel État allemand honore en Gerhart Hauptmann sa meilleure volonté. » Mais cette lune de miel ne dura pas. Les traverses de la politique intérieure ont rejeté Hauptmann dans une opposition, d'ailleurs muette.

Une nouvelle apothéose est peu probable. S'il veut rester fidèle à lui-même — et tout porte à croire qu'il le veut — l'auteur des *Tisserands*, d'*Emanuel Quint* et de *Till Eulenspiegel* finira ses jours dans une réserve pleine de dignité; mais d'ores et déjà, et malgré la diversité de ses traits, sa physionomie apparaît marquée pour la postérité. Il semble qu'on puisse entrevoir le jugement qu'elle portera sur lui. Cosmopolite jusqu'à un certain point, mais moins cosmopolite que Gœthe, il est infiniment moins génial. Moins universel, il est par là même plus allemand. C'est pourquoi son œuvre n'a jamais été complètement adoptée par la France, ni même par les autres pays. Il n'a pas toujours vu clair dans son propre cœur, il lui est arrivé de se tromper sur ses capacités et ses aptitudes, mais il semble qu'il ait vu juste et qu'il ait aidé les autres à le comprendre en se réclamant de Herder et en saluant dans cet écrivain trop oublié, trop négligé (peut-être parce qu'il fut, lui aussi, mauvais prophète) le prototype de l'Allemand tel qu'il l'aime et l'aurait souhaité.

Herder avait une âme de feu qui se dépensait au profit des plus nobles causes pour lesquelles son siècle s'enthousiasma. Pour l'avoir personnellement approché, Gœthe en garda une chaleur qui mit longtemps à s'évanouir au contact de son marbre olympien. Gœthe avait dit de cette rencontre « qu'elle fut un des événements les plus marquants de son existence ». On peut voir dans Herder un représentant typique de cette « libre-pensée religieuse », mentalité essentiellement nordique, qui compta à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe des champions de génie en Allemagne. Faut-il regretter que leurs voix aient retenti dans le désert? Qui sait si leur succès n'aurait pas donné à l'Europe un visage tout différent? Suspect aux croyants, haï des athées, Herder avait fait déjà les mêmes expériences que Gerhart Hauptmann. Ses *Idées pour servir à la philosophie de l'histoire de l'humanité* transformaient la notion d'histoire. La tâche de l'historien n'allait plus consister à rapporter les exploits des princes et leurs guerres, mais à retracer les aspirations des peuples. Herder reconnaîtrait aujourd'hui dans le drame où M. Hauptmann exalte Florian Geyer, une philosophie de l'histoire conforme à la sienne. Et son culte de l'humanité l'inclinerait à juger avec indulgence

l'exagération coupable de Till Eulenspiegel glorifiant pêle-mêle Saint-François d'Assise, Lénine et Gandhi. L'idéalisme foncier de Gerhart Hauptmann, cet idéalisme un peu « quarante-huitard », comme on dirait en France, et qui perce déjà dans ses écrits naturalistes, le différenciait dès lors de ses compagnons de lutte. Pour son zèle à rallumer et à entretenir cette flamme, Gerhart Hauptmann mérite la gratitude et le respect des esprits libres. La critique l'a tour à tour trop encensé et trop dénigré. Ses débuts éblouissants, sa rapide conquête de la scène allemande, trompèrent ses contemporains sur ce qu'il était vraiment capable d'accomplir. On montra trop de hâte à saluer en lui presque un nouveau Shakespeare et presque un nouveau Gœthe. Il fallut tout de suite en rabattre et l'on peut annoncer avec certitude que le nom de M. Gerhart Hauptmann ne figurera pas au Temple de Mémoire parmi les grands génies universels; mais dans l'observation des mœurs et la peinture des caractères, il s'égale aux meilleurs. Son théâtre fait vivre une humanité moyenne qui n'est pas dépourvue d'intérêt. Sa pitié pour les déshérités et, d'une façon générale, la marque humanitaire, sociale et même socialisante de ses écrits expriment une époque, époque dépassée, mais dont cet écrivain restera, aux yeux de la postérité, le représentant le mieux doué. On l'a vu, déjà célèbre, flotter, imiter, voltiger, copier sans grand succès. Les jaloux, alors, se réjouissent de ses échecs. Ils le déclarent vidé, fini, mais M. Hauptmann se ressaisit en 1910 avec *Emanuel Quint* pour recommencer une ascension pleine d'honneur. Cette seconde période donne naissance à des ouvrages plus équilibrés, supérieurs, tout compte fait, quand ils sont réussis, à ceux qu'il composa dans la première partie de sa vie; ils sont d'un style plus pur et l'auteur y fait, avec une ferveur égale, le même don de soi. Bénéficiaire d'une gloire rapidement acquise, il l'aura vaillamment défendue, sa vie durant. Et sa verte vieillesse le montre encore capable de nouveaux exploits.

MAURICE MURET

DOCUMENTS NOUVEAUX

SUR

ROUSSEAU ET VOLTAIRE[1]

Je m'étais[2] à un certain moment rendu auprès de mademoiselle Vasseur, à la cuisine, sous prétexte de lui aider à préparer la soupe. Nous dînâmes à la cuisine qui était propre et gaie. Il y avait quelque chose de singulièrement charmant à la scène suivante : voici Rousseau dans toute sa simplicité; avec son habit d'Arménien, sa longue robe et son bonnet de nuit; il donnait le sentiment du confort et du bonheur. Notre menu, si vous désirez le connaître, était le suivant : une assiette d'excellente soupe; un bouilli de bœuf et de veau; des choux, des raves et des carottes; du jambon froid; des truites à la vinaigrette (*pickled trout*) qu'il appelait en plaisantant de la langue; un petit plat encore dont je ne me souviens pas. Le dessert consistait en poires vidées (*stoned pears*) et en châtaignes. Nous avions du vin blanc et du vin rouge. C'était un simple et bon repas. Nous étions parfaitement à notre aise. Par moments je m'oubliais et je devenais cérémonieux : « Voulez-vous que je vous passe de ceci ? — Non, Monsieur, je puis bien me servir moi-même... ». « Oserais-je prendre encore de cela? — Certainement si vous avez le bras assez long!... Monsieur, c'est par vanité que l'on fait les honneurs de sa maison, afin qu'on n'oublie pas qui est le maître. Je voudrais,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai.

2. C'est Boswell, ici, qui tient la plume. Il décrit — nous croyons devoir le rappeler — la dernière visite qu'il fit à J.-J. Rousseau. (N. D. L. R.)

moi, que chacun dise ce qu'il veut; si on l'a, qu'on le lui donne; sinon, il faut se contenter de ce qui est là. Voilà la vraie hospitalité. — En Angleterre, c'est tout différent. On ne goûte pas le sans-gêne; on est froid et silencieux pour être *respecté*... —En France, vous ne trouverez rien de morne parmi les gens de distinction; ils affectent la plus grande aisance, comme s'ils voulaient dire : *Nous ne craignons pas de perdre notre dignité.* C'est un amour-propre plus raffiné. — Vous êtes si simple. Je comptais vous trouver tout autre : le grand Rousseau! Je comptais vous trouver sur une haute chaise, à parler avec gravité et avec autorité. — A prononcer des oracles? Ha, Ha, Ha! — Je vous assure pourtant qu'en Écosse il faut prendre un ton différent pour éviter une familiarité redoutable. Ma foi, je ne saurais la souffrir, et je me battrais avec le premier venu qui me traiterait ainsi. — Ce sont des niaiseries pour lesquelles il ne faut pas risquer sa vie. La vie nous est donnée pour des choses plus importantes. Ne faites pas attention à ce qu'ils disent; ils se lasseront de parler à un homme qui ne répond pas. — Moi, j'ai des inclinations despotiques. Je suis comme un vieux seigneur sur mes terres et je me fais respecter par mes fermiers. — Mais quand vous voyez un vieillard avec des cheveux blancs, et vous un jeune homme, ne sentez-vous pas quelque chose? Ne respectez-vous pas la vieillesse? — Oui, j'ai même été souvent fort affable; j'ai parfois causé avec des fermiers tout librement. — Oui, oui, vous vous êtes oublié; vous êtes devenu homme! — Mais, j'étais fâché après de l'avoir fait; je pensais que je m'étais avili! — Ha, Ha, Ha! — A propos, je pensais vous demander une grâce; c'est d'être agréé comme votre ambassadeur auprès des Corses. Voulez-vous m'accorder le titre d'ambassadeur? Je vous offre mes services : *M. Boswell, ambassadeur extraordinaire de M. Rousseau à l'île de Corse?* — Voudriez-vous être roi de Corse? — Ah, ma foi, non; cela serait au-dessus de mes forces. Pourtant (saluant profondément) je pourrai dire maintenant que j'ai refusé d'être roi! — A propos aussi, aimez-vous les chats? — Non! — J'en étais sûr. C'est ma pierre de touche d'un caractère. Voilà bien le despotisme des hommes. Ils n'aiment pas le chat parce que celui-ci est libre et ne veut jamais être esclave; et il ne fera rien par ordre comme les

autres animaux. — Ni un poulet non plus. — Oh! si. Un poulet le fera si vous pouvez lui faire comprendre ce que vous voulez; tandis qu'un chat vous comprendra très bien, *et il ne le fera pas!* — Mais un chat est ingrat et perfide. — Non, tout cela n'est pas vrai; un chat est un animal très capable d'affection, d'attachement. J'ai ici un chat; il a été élevé avec mon chien; ils jouent ensemble; eh bien! le chien donne au chat un coup avec sa queue, et le chat lui donne sa patte... » Ici, M. Rousseau décrivit d'une façon délicieuse les jeux de ses animaux. Puis il mit un morceau de victuaille sur un couteau à découper et fit danser le chien tout autour. Il lui chanta un petit air entraînant, d'une voix douce et avec beaucoup de goût : « Voici le ballet. Ce n'est pas du grand art; mais c'est gentil pourtant. » Le chien s'appelait Sultan, je crois[1]. Son maître le caressa,et, me regardant d'un air malicieux : « Il n'est pas *beaucoup respecté*; mais il est bien servi. » (Boswell, un peu piqué, relève le gant :)

« Si vous entriez dans un endroit où se trouve une compagnie de jeunes gens occupés à boire et qui se moqueraient de vous, seriez-vous au-dessus de l'insulte? — Cela me décontenancerait. Je suis naturellement timide; j'ai souvent subi les railleries des dames, par exemple; la compagnie de pareils jeunes gens me serait désagréable; mais je m'en irais. » (Boswell commente : Je trouvai du réconfort à la pensée que ma susceptibilité n'est pas simple faiblesse méprisable...) « Allez-vous voir Monsieur de Voltaire, Monsieur? » interjeta tout à coup mademoiselle Vasseur (peut-être bien à la suggestion de Boswell, qui, se tournant vers Rousseau, dit) : « Monsieur de Voltaire, assurément, ne vous aime pas; c'est naturel. — Oui, on n'aime pas ceux à qui on a fait beaucoup de mal. On dit sa conversation très agréable; plus encore que ses livres. — Vous avez lu le *Dictionnaire philosophique*[2]? — Oui. — Eh

1. Le chien accompagna Rousseau en Angleterre. Miss Dewes, amie que Rousseau avait faite à Davenport, et qui visitait souvent le philosophe, broda un collier pour Sultan « qui m'a tant de fois amusée avec plus d'adresse et d'esprit que plusieurs hommes qui se piquent de leur raison. » (Voir *Correspondance générale*, lettre n° 3178.) M. Babbit, un fanatique Rousseauphobe, a dit un jour combien il était affligé de cet attachement de Rousseau pour un chien. Quel signe de perversité, en effet!

2. Il venait de paraître, en 1764.

bien? — Je ne l'aime pas. Je ne suis point intolérant; mais il mérite... (Le terme employé a été oublié.) Qu'on *raisonne* contre les opinions, soit; mais de montrer du mépris, de dire que vous êtes des sots de croire ceci ou cela, c'est aller contre les droits de chacun... Mais à présent allez-vous-en! — Pas encore. Je ne quitte Motiers qu'à trois heures. J'ai encore vingt-cinq minutes. — Mais je ne puis pas vous donner vingt-cinq minutes. — Je vous donnerai bien plus que cela. — Quoi? de mon temps? Mais tous les rois ne peuvent pas me donner mon temps. — Mais, Monsieur, si j'étais resté demain, j'aurais eu vingt-cinq minutes, et après-demain, vingt-cinq minutes. Eh bien! je vous les donne! — Ah! ainsi quand vous ne me prenez pas mon argent, c'est que vous me le donnez? » Ici monsieur Rousseau récita une satire française se terminant par ces mots : *Ce qu'ils ne vous prennent pas, ils disent qu'ils vous le donnent.* Boswell s'adressant à la gouvernante : « Mademoiselle, parlez ». Puis à Rousseau : « J'ai une bonne amie ici. — Ah! vous vous liguez contre moi. — Non, point de ligue. » La gouvernante : « Messieurs, je vous avertirai dès que l'heure sonnera. » Rousseau : « Allons, il faut que j'aie de l'air après le repas. » Et nous sortîmes sur la galerie...

Boswell essaie encore d'amuser son hôte en lui parlant de son talent pour imiter les gens : « Vous êtes un drôle de corps », dit Rousseau, et puis : « Vous serez tard à arriver à destination, monsieur, et les chemins sont mauvais. — Oh! je descends de cheval quand les chemins sont mauvais... Savez-vous que je ferais un bon avocat devant une cour de justice? — Oui, mais je suis fâché que vous ayez ces talents pour soutenir de mauvaises causes. — ... Bon, j'ai eu tant à dire que j'ai négligé de vous prier de me jouer un air sur votre flûte. — C'est trop tard. »

Ici la gouvernante intervint : « Monsieur, votre homme vous attend. » Rousseau m'embrassa tout comme le Saint-Preux attendri[1]. Je n'oublierai jamais cela : « Adieu, vous êtes un galant homme; vous avez eu beaucoup de bonté pour moi; mais je le mérite. — Vous êtes malin; mais d'une malignité

1. On sait comme ces embrassades de départ étaient à la mode au XVIIIe siècle et longtemps après encore. Qu'on se rappelle les tendres adieux de Gœthe et de David, en 1830, qui n'étaient pourtant *tendres* ni l'un ni l'autre.

qui ne me déplaît pas. Écrivez-moi comment vous vous portez. — Et vous m'écrirez, vous? — Je ne saurais comment et où. — Encore un mot : puis-je être assuré que vous m'êtes attaché par le fil le plus mince? par un poil (saisissant un poil de ma chevelure). — Oui, souvenez-vous qu'il y a des points où nos âmes sont liées. — C'est assez! Moi, qui suis mélancolique, qui me crois souvent méprisable, un être qui n'est bon à rien, qui doit sortir de la vie... de penser que je suis lié avec monsieur Rousseau me soutiendra toujours. Adieu! Bravo! Je vivrai tous mes jours! (*sic*) — Sans doute, il faut faire cela. Adieu!

Devant la maison, Boswell serra cordialement la main à Thérèse; il insiste pour qu'elle lui permette d'envoyer un souvenir; que veut-elle? « Eh bien! donc si vous voulez, un collier de grenats[1] ». Il rentre à l'auberge, l'hôtelière lui dit : « Monsieur, il me semble que vous pleurez. » (Et Boswell de noter) : « Ce que je retiens comme un véritable éloge de mon humanité. »

Il monte à cheval, passe devant la maison de Rousseau. Thérèse était sur le seuil, comme par hasard, qui lui cria : « Bon voyage; écrivez-nous! » Et il chevaucha « gravement » du côté d'Yverdon.

***

Une dizaine de jours s'écoulèrent entre la visite de Boswell à Rousseau et celle à Voltaire. En route pour Genève, il demeure cependant cinq jours à Yverdon, où il est hébergé chez un baron écossais, Sir James Kinloch, qui avait servi dans le régiment du grand Maréchal de Saxe. Toujours en quête de documentation, il relance le bailli du lieu, celui même qui avait eu la délicate mission d'annoncer à Rousseau, deux ans et demi auparavant, que Leurs Excellences de Berne ne voulaient pas souffrir la présence de l'auteur du *Contrat social* sur leurs terres. Le bailli lui raconte la fureur de Rousseau apprenant la nouvelle de la condamnation de ses livres à Paris, et puis à Genève; il rapporte certaines conver-

1. Le collier fut envoyé, en effet (de Genève); Rousseau y fait allusion dans une lettre du 30 mai 1765.

sations avec Rousseau, et des questions que lui-même posait à l'illustre personnage : « Comment est-il possible que le même homme ait écrit l'*Essai sur l'Inégalité* et le *Devin du village*? » « Rousseau était-il Saint-Preux? », etc... Bref, Boswell ne perd pas son temps dans ce joli coin de Suisse; il va de fête en fête pendant cinq jours.

Le 20, il prend enfin la route de Lausanne, et, là encore, il retrouve toute une colonie d'étrangers, Hollandais et Anglais. Il joue beaucoup au whist. Il est assez curieux aussi de voir dans les environs ce prince Eugène-Louis de Wurtemberg, grand fanatique de Rousseau, qui a voulu renoncer aux privilèges des grands de ce monde pour vivre une vie à lui, et qui a élevé ses deux enfants strictement selon l'évangile de l'*Émile*.

Le 22, il arrive dans la ville de Calvin. Il descend aux Trois Rois; il y trouve un billet de Rousseau accompagnant une lettre à un ami de celui-ci, M. Deleyre, alors au service du prince de Parme.

Le 23 est un dimanche; après avoir assisté, le matin, au « culte du presbytérianisme », il est surpris, l'après-midi, de voir jouer aux cartes; il s'écrie : « Oh! Jean Calvin, où êtes-vous? »

***

Le lundi 24, vêtu d'un costume vert de mer et argent, il prend le coche pour Ferney, « demeure de l'illustre Voltaire » : « J'étais en excellente disposition; la terre était couverte de neige; je promenais sur la nature sauvage un noble regard. J'évoquai les grandes pensées que j'ai toujours associées avec Voltaire. » En quittant la voiture, à l'entrée du domaine, il tombe en arrêt devant l'église portant la fameuse inscription : *Deo erexit Voltaire.*

Au château, il est reçu par deux valets. A l'un d'eux, il remet sa lettre d'introduction signée par le colonel Constant, de la Haye; la réponse ne se fait pas attendre : « Monsieur de Voltaire est très fâché d'être incommodé; il est au lit. » Comme Boswell se demandait s'il allait être obligé de s'en aller sans voir le grand homme, quelques personnes entrèrent dans la

pièce où il attendait; il se mit à échanger avec elles des banalités.

Enfin, M. de Voltaire ouvrit la porte de son appartement et entra. Je l'observai avec grande attention et le trouvai tout à fait pareil à ce que j'avais attendu. Il me reçut avec dignité, et avec cet air du monde qu'un Français possède si parfaitement. Il portait un habit bleu d'ardoise, une chemise de nuit et une perruque à trois nœuds.

Il s'assit très droit sur sa chaise et souriait (simpered) *en parlant. Il n'avait pas l'air très en train. Moi non plus; je ne réussis qu'à présenter un visage d'admiration béate* (a foolish face of wondering praise[1]). *On parla de l'Écosse... puis d'autres choses. Je lui demandai s'il parlait toujours l'anglais. Il répondit : « Non, pour parler anglais il faut mettre sa langue entre les dents, et j'ai perdu mes dents. » Il s'informa avec curiosité des affaires de Berlin et me demanda qui était à cette cour notre ministre. Je lui répondis que nous n'avions qu'un chargé d'affaires. « Ah! un chargé d'affaires qui n'est guère chargé. »*

En ce moment entra le Père Adam, ce Jésuite que Voltaire aimait tant et qui faisait en quelque sorte partie de la maison. Voltaire le présenta à Boswell : « Un savant, un jeune homme de soixante ans, et qui est en train d'étudier votre langue. » Puis il s'esquiva, les laissant tête à tête.

Voltaire ne parut pas au dîner où Boswell put contempler à son aise la nièce du grand Corneille. Puis, comme les portes de Genève se fermaient à cinq heures, il dut s'en aller sans revoir son hôte.

Il était bien décidé à revenir, n'en doutez pas. Le soir, il joue aux cartes à Genève, et il est témoin d'une discussion homériques, telle qu'il devait y en avoir beaucoup dans la ville en ces temps-là. On était en plein dans ce qu'Édouard Rod a appelé « l'affaire Jean-Jacques Rousseau ». Toute la ville avait pris parti pour ou contre Rousseau, depuis que le « magnifique conseil » avait condamné l'*Émile* et le *Contrat social* à être

1. Citation de Pope, *Epistle to Dr Arbuthrot* (vers 211 et 12) :

While wit and Templars ev'ry sentence raise,
And wonder with a foolish face of praise.

lacérés et brûlés sur la place publique. La décision de l'ermite de Motiers, de renoncer publiquement à son titre de « citoyen de Genève » n'avait pas contribué à calmer les esprits, et les terribles *Lettres de la Montagne* venaient de paraître : « C'est une bête d'esprit, un cheval d'esprit, un bœuf d'esprit », hurlait l'un. « C'est plutôt un serpent » sifflait une horrible harpie. Boswell est surpris que des dames puissent parler ainsi de l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* : « Mais toute cette fureur amusa beaucoup mon esprit philosophique. »

Le lendemain, jour de Noël; rien à faire pour le pauvre Boswell. Mais ce fut alors que jaillit de son esprit ce qu'il appelle « une noble idée ». Comme il avait manœuvré pour se faire inviter à dîner chez Rousseau, il va essayer maintenant de se faire inviter à passer la nuit sous le toit de Voltaire. Il écrit donc une lettre « très alerte » (*lively*), et remplie d'esprit à « Madame de Nis ». Voici pour l'esprit : « Je suis un Écossais hardi et vigoureux. Vous pouvez me faire coucher dans le grenier le plus haut et le plus froid. Je ne refuserai même pas de dormir étendu sur deux chaises dans la chambre à coucher de la bonne; je l'ai vue passer au salon où nous étions réunis avant le dîner. » Voltaire fit répondre le même jour par la main de sa nièce; et « ma félicité, ce soir-là, fut abondante ».

Le 27 décembre, il se présente à Ferney dans un costume velours à fleurs. Voltaire fait une courte apparition avant le dîner, puis disparaît. Boswell meurt d'ennui. Il a un moment d'entretien avec le Père Adam qui raconte l'excellent patriarche que fait Voltaire dans sa terre de Ferney. Plus tard il suit debout, derrière la chaise de Voltaire, la partie quotidienne d'échecs avec le prêtre; puis chacun s'en alla souper. Or, c'est ici que Boswell réussit enfin à saisir l'occasion si ardemment cherchée : « Je ne voulus pas aller souper, et ainsi j'eus, pour moi seul, ce grand homme pendant environ une heure et demie. » Boswell se proposait de consigner fidèlement chaque parole autant qu'il se la rappelait. Mais il doit y avoir renoncé; en tous cas il nous reste, de cette rédaction, seulement un petit fragment pas très réussi du reste. Mais voici, d'autre part, un passage d'une lettre des plus intéressantes qu'il adressa à son grand confident et ami, Temple. Il l'écrivit le soir même après s'être retiré dans ses apparte-

ments; elle est datée du château de Ferney. D'un bout à l'autre, elle respire une naïve et belle exaltation :

« *Je me plaçai près de lui; je fis jouer le clavier de son imagination. Que n'avez-vous entendu la musique! Quel éclat! Quel esprit! Un vrai feu d'artifice! Je l'amenai à parler en anglais; il le fit de telle façon que je criai de surprise :* « *Ma parole, c'est merveilleux.* » *Quand il parlait notre langue, il semblait posséder l'âme d'un Breton. Il avait de hardies envolées. Il avait de l'humour. Quelle prodigalité! Une force, une singularité d'expression que n'auraient surpassées les plus comiques de nos auteurs! Il sacrait à pleine bouche, comme c'en était la mode lors de son séjour en Angleterre. Il fredonnait une ballade, redisait une baliverne. Puis il parla de notre constitution avec un noble enthousiasme. J'étais fier d'entendre un tel éloge sortir des lèvres d'un illustre Français. Enfin, nous nous mîmes à discuter religion : il entra en fureur. La compagnie s'en alla souper. M. de Voltaire et moi restâmes au salon, une grosse Bible devant nous. Si jamais deux mortels se disputèrent avec violence, ce fut nous. Oui, en cette occasion, il était un homme, moi un autre. Pendant quelques instants, il y eut une belle passe d'armes entre Voltaire et Boswell. Ses audacieuses saillies, ses moqueries me troublaient l'esprit. On eût dit un orateur de l'ancienne Rome. Cicéron ne fut jamais plus passionné. Il dépassa la mesure; toute sa vieille carcasse tremblait. Il s'écria :* « *Oh! je suis très malade, la tête me tourne.* » *Et il se laissa doucement tomber dans un fauteuil. Il se remit. Je repris notre conversation, mais d'un autre ton. Je l'implorai d'une voix sérieuse, ardente. Je sollicitai un aveu sincère de ses vrais sentiments. Il me les donna avec une candeur, une douce éloquence qui m'allèrent droit au cœur. Je ne l'aurais pas cru capable de penser comme il me l'assurait* « *du fond du cœur* ». *Il me dit sa vénération, son amour pour l'Être suprême, son absolue résignation à la volonté du Très-Sage. Il exprima son désir de ressembler à l'Auteur de Bonté* (the Author of Goodness) *en étant bon lui-même. Ses sentiments ne vont pas plus loin. Sa pensée ne s'illumine pas d'un grand espoir de l'immortalité de l'âme. Il dit que celle-ci peut exister, mais qu'il n'en sait rien. Et son esprit jouit d'une parfaite tranquillité. J'étais ému; j'étais affligé. Je doutais de sa sincérité. Je lui demandai,*

d'un ton pénétré : « Êtes-vous sincère? Êtes-vous vraiment sincère? » Il répondit : « Devant Dieu, je le suis. » Alors, avec cette brûlante intensité que l'on note si souvent dans ses tragédies au théâtre de Paris, il ajouta : « Je souffre beaucoup, mais je souffre avec patience; je me résigne, en homme, pas en chrétien. »

Temple, n'était-ce point là une scène intéressante? Une telle entrevue ne valait-elle pas le voyage d'Écosse à Ferney? »

Certes, Boswell avait raison de s'enthousiasmer. Et, notons-le en passant, on peut toucher du doigt une fois de plus combien ces deux hommes, Voltaire et Rousseau, que des affaires *personnelles* rendaient ennemis, étaient profondément d'accord sur les grands problèmes de la religion[1].

***

Le reste du séjour de Boswell chez Voltaire présente moins d'intérêt.

Lorsque la compagnie revint du souper, Voltaire se retira. Boswell fut servi alors, sur une petite table apportée au salon, et l'exaltation qu'il ressentait ne lui fit pas perdre une bouchée, ni une gorgée de vin.

Le lendemain matin, il eut la fantaisie « d'aller à la messe dans l'église de Voltaire »; il s'y sentit « réellement dévot ». Voltaire ne paraît pas avant le dîner, et l'après-midi, cherchant en vain quelque distraction, Boswell finit par se retirer dans sa chambre; il s'y fit apporter les œuvres de son hôte, et trouva « intéressant » de lire *Mahomet* dans la maison même de celui qui en était l'auteur. Puis, rejoignant la compagnie un instant, il entame avec le Père Adam une conversation sur les peines éternelles. Plus tard, il se rend au théâtre de Ferney « pas grand, mais joli »; il visite aussi la bibliothèque « assez bien assortie et en fort bon ordre »; il y remarque que le gros volume des *Mémoires ecclésiastiques* des Jansé-

1. On se rappelle les paroles de Voltaire, dans sa lettre à Damilaville, 14 juin 1762 : « J'ai lu son livre sur l'Éducation. C'est un fatras d'une sotte nourrice, en 4 tomes, avec une quarantaine de pages (la Profession de foi du Vicaire savoyard) contre le christianisme, des plus hardies qu'on ait jamais écrites. »

nistes est relié sous le titre *Sottises ecclésiastiques*. Enfin, il se décide à partir; il envoie ses respects à Voltaire qui demande à le voir et lui accorde un nouvel entretien « de près d'une demi-heure, ou au moins de plus d'un quart d'heure ». Voltaire paraît fort satisfait d'apprendre que le jeune Écossais a pris des notes sur leur conversation de la veille[1].

Comme à tous les hommes éminents dont il fait la connaissance, Boswell, en prenant congé, demande à Voltaire « sa correspondance », ce qui est gracieusement octroyé : « Is it not great? » écrit-il à Temple.

Voltaire tint parole au moins une fois. Sans doute Boswell a-t-il dû le relancer, comme il le faisait constamment pour Rousseau, et en essayant de l'entraîner encore dans des discussions métaphysiques. Nous n'avons pas la lettre de Boswell, mais celle de Voltaire est reproduite en *fac-simile* (au volume IV des *Boswell Papers*). Elle n'est cependant pas de sa main comme semble le croire M. Scott. Il suffit de comparer l'écriture de Voltaire lui-même que nous connaissons bien, et celle de ce document calligraphié. Celui-ci est de la main de son secrétaire Wagnière — impossible d'en douter. Mais enfin voici le message qui, lui, est du pur Voltaire :

11 février 1765, au Château de Ferney par Genève.

My distempers and my bad eyes do not permit me to answer with that celerity and exactness that my duty and my heart require. You seem sollicitous about that pretty thing call'd Soul. I do protest you, I know nothing of it : nor wether (sic) *it is, nor what it is, not what it shall be. Young scolars, and priests, know all that perfectly. For my part, I am but a very ignorant fellow.*

Let it be what it will, I assure you my soul has a great regard for your own. When you will make a turn into our deserts, you shall find me (if alive) ready to show you my respect and obsequiousness.

Traduction : *Mes indispositions et le mauvais état de mes yeux ne me permettent pas de répondre avec la promptitude et*

1. Ailleurs, dans ses notes, — et par deux fois, — Boswell fait allusion à une promesse qu'il aurait dû faire de ne rien publier de ces confidences avant la mort de Voltaire.

l'exactitude que commandent le devoir et le sentiment. Vous semblez vous inquiéter de cette jolie chose qu'on appelle l'âme. Je vous affirme que je ne sais rien d'elle, ni si elle existe, ni ce qu'elle sera. Les jeunes érudits, les prêtres, savent tout cela parfaitement. Pour moi, je ne suis qu'un pauvre diable d'ignorant.

Quelle qu'elle soit, je vous assure que mon âme a beaucoup d'estime pour la vôtre. Lorsque vous repasserez dans nos déserts, vous me trouverez prêt (si je vis encore) à vous témoigner mon estime et ma soumission.

V

Boswell aime beaucoup se citer lui-même; il rapporte donc ainsi la manière dont il résume ses impressions après ses deux émouvantes rencontres avec Rousseau et Voltaire : « M. de Voltaire est poète, c'est un poète sublime, et va bien haut. M. Rousseau est philosophe, et va bien profond; l'un plonge, l'autre vole... Ceci est exprimé gauchement, mais l'idée n'est pas mauvaise. »

***

Boswell passe le dimanche 30, à Genève, dans une compagnie où il parle « vastly well ». Il nous offre, en outre, un tableau qui vaut la peine d'être reproduit. Une fois de plus, il a eu la surprise de voir, au jour du Seigneur, dans la cité de Calvin, apporter les violons et, pour ceux qui ne dansent pas, les tables de jeu :

« *Pendant le souper,* continue le narrateur, *ils se mirent à se jeter des boulettes de mie de pain. C'était là des façons un peu grossières* (rude) *en compagnie et en présence d'un étranger. Pourtant, je me mis à jeter moi-même des boulettes, en partie par bonne contenance et en partie parce que cela m'amusait. Je demandai si c'était là une coutume chez les Génevois. On me répondit que cela se faisait entre amis... Ils devinrent de plus en plus monstrueusement familiers; les hommes caressaient les mains moites de transpiration des dames, et les embrassaient aussi; tandis que le ministre lui-même tapotait les mains non*

lavées d'une femme mariée. Si j'avais été le mari, j'aurais jeté cet individu en bas les escaliers... »

Après une longue visite, le mardi 1er janvier, au docteur Tronchin — visite qui ne manque pas d'intérêt, mais qu'il nous entraînerait trop loin de reproduire, — Boswell quitte Genève. Il passe le Mont Cenis le 5.

***

Ses deux rencontres, presque coup sur coup, avec Rousseau et Voltaire avaient un peu tourné la tête à Boswell. Le monde lui appartient. Maintenant il ira en Corse, et grâce à Rousseau, il est à peu près certain d'établir un contact direct avec Paoli, une autre grande figure du temps.

Mais il lui faut une période de détente. La nature primesautière du futur lord d'Auchinleck ne peut demeurer si longtemps à de si sublimes hauteurs; elle réclame ses droits, et les réclame avec une ardeur peu commune. Le moi « sublime » et « intéressant » va donc prendre quelque répit. Au fond, Boswell se connaissait assez bien; il avait prévu, quand il s'exaltait en présence du « vertueux Rousseau », ce qui allait arriver; il avait même senti le besoin de solliciter d'avance une absolution, car, parlant de « l'exemple des vieux patriarches, dignes hommes, dont il respectait la mémoire », il avait ajouté : « Quand je serai en France et en Italie, ne puis-je pas jouir de leur gallanterie (*sic*)? » Il avait trouvé Rousseau sévère à ces suggestions. Mais il n'aura pas été une semaine en Italie que, plongé dans une période de frénésie amoureuse, il écrira dans son journal (12 janvier) : « Vit-on jamais telle folie! O Rousseau, quelle chute depuis que je t'ai vu! »

C'est qu'en effet le « plan inviolable » était violé de la façon la plus outrageante. En l'espace de quinze jours, Boswell trouve moyen de livrer des assauts serrés — et simultanés — à trois grandes dames, sans compter une grande dame de Sienne répondant au beau nom de Porzia, et qui ne tardera pas à trouver encore place dans son cœur. Ceci tient vraiment du vaudeville, et il faut avoir sous les yeux, — comme nous les avons maintenant, — les pièces à l'appui pour y croire : le

journal et les lettres; celles de ses adorées, et les siennes propres; car il réclamait celles-ci quand l'affaire avait échoué — et elle échoua chaque fois — ne voulant pas laisser perdre ses effusions amoureuses.

Il écrivait en français à ces dames. A l'une : « Donnez-moi une réponse si vous ne voulez pas me tuer. » A une autre : « Je suis jeune, fort vigoureux. J'offre mes services comme un devoir et je crois que Madame la comtesse de Saint-Gille fera bien de les accepter. » A la troisième : « J'ai assez entendu des histoires de vous (*sic*). Mais je n'en crois aucune. Non, Madame, je vous adore et rien ne saurait affaiblir cette adoration. » Puis : « Ah! quand nous nous livrerons aux plaisirs sous la voile (*sic*) de l'obscurité, quels transports! » Ailleurs : « Vous m'avez dit ce que vous feriez si vous étiez dans ma place (*sic*). Je sais ce que je ferais si j'étais dans la vôtre. Prenez garde, Madame, il s'agit d'une affaire importante. » Ou bien encore : « My Lord (c'est l'amant en titre) est ainsi fait qu'il ne conserve pas la fidélité et ne l'exige pas de vous... Et je pense au contraire (de vous) que My Lord serait assez généreux (pour accepter) que son ami eût un bonheur pour lequel il soupire. » Enfin : « Quoique vous ne connaissiez pas mon mérite, j'ose vous assurer que j'en ai beaucoup. » Voilà les arguments et le style. Il se consolera en écrivant à celle qui lui infligera sa quatrième défaite : « Quoique je n'ai (*sic*) pas été victorieux, je me vante d'avoir fait une brave attaque[1]. »

Il quitte Turin, le 25 janvier, pour Milan, et s'arrête ensuite à Parme (le 29) pour remettre à M. Deleyre, le bibliothécaire du duc, et grand ami de Rousseau, une lettre « dans laquelle l'illustre philosophe me louait ». Il est fort bien reçu, et le voici pour quelques heures plongé de nouveau dans l'atmo-

1. Il faut dire qu'on a un peu abusé de son inexpérience dans le pays. On l'avait tôt deviné. Pas plutôt arrivé à Turin, dit le journal, on le poussait où il voulait tant aller, et quand il admirait une dame, il se trouvait toujours là quelqu'un pour lui souffler : « Vous pouvez l'avoir, Monsieur, ce ne sera pas une chose difficile. » Et à propos de la plus âgée des trois comtesses, il raconte : « Je commençai à lui faire des signaux à l'Opéra. J'étais assis vis-à-vis d'elle et je pressai sa jambe de la mienne, ce qu'elle accepta très gracieusement. Je commençai à perdre le contrôle de moi-même. Je devins tout à fait imprudent. » Enfin, un des « gentilshommes », « l'honnête Billon » lui dit, prenant pitié de ses insuccès : « Si vous voulez b....., je vous trouverai une fille. » Ce qui fut fait et très bien fait.

sphère de la vertu; il y trouve un grand charme. Deleyre lui parle du Rousseau qu'il a connu à Paris, lui dit : « qu'il (Rousseau) était le même dans sa vie privée que dans ce qu'il prétendait être dans ses écrits », « que Rousseau avait des insomnies », que parfois « Rousseau discutait l'idée de rassembler tous les Juifs en un seul point de la terre et en faire un peuple prospère... » Tout ceci est noté avec soin dans le journal. (Vol. V, 134.)

Mais l'effet ne dura guère. Continuant son voyage vers le sud, Boswell arrive à Naples au commencement de mars, et il a la bonne — ou mauvaise — fortune d'y retrouver ce Wilkes dont Johnson lui reprochait tant la fréquentation et dont il avait fait la connaissance dès 1762 à Londres — sinon dès 1760 — et qu'il avait fort cultivé à Turin. Et ce fut, en pis, la vie échevelée de Turin, car les deux compagnons s'entendaient à merveille sur le chapitre de la vie joyeuse.

Pourtant la satiété finit par se faire sentir pour Boswell, et, apparemment encore, en pleine orgie, il commença à montrer des velléités de se régénérer. Il alla jusqu'à tâcher d'entraîner Wilkes sur le chemin de la pénitence. On imagine avec quel succès...; le seul dogme acceptable pour ce grand cynique était la résurrection des corps, car « il avait trop d'intérêt à y croire ».

Vers la fin d'avril, notre lord est à Rome, à l'abri de l'influence de Wilkes. Ses pensées reviennent à Rousseau auquel il écrit une longue épître (11 mai). Il a soif de nouvelles : « Je me suis attendu d'être honoré (*sic*) d'une réponse (à sa lettre de Genève) avant ce temps-ci. » Puis il parle de Deleyre : « Je vous ai des obligations éternelles pour m'avoir fait connaître votre digne ami. Nous nous sommes ouverts (*sic*) par une sympathie mutuelle. Nous avons parlé de M. Rousseau avec chaleur. » Il cite des vers qu'il a écrits en l'honneur de Deleyre. Puis vient la confesion : « Osé-je vous avouer que ma conduite n'a pas toujours été si vertueuse que je ne pensais quand vous me donniez des conseils pour la vie. Mais, à présent, la fièvre est passée et je me trouve comme vous pourriez souhaiter de me voir. » Il n'entre pas dans les détails, du reste, et finit en rappelant le projet de la Corse qui lui tient toujours à cœur, sollicitant l'aide de Rousseau : « Il serait singulier (contra-

riant) si on me prenait pour un espion. Si vous m'aimez donc, Monsieur, ne perdez pas un moment de m'écrire. Ceci est un projet trop romanesque pour que je puisse m'en passer. Je suis sérieux. Je fais mes compliments à mademoiselle Vasseur, et je suis toujours à vous comme j'étais dans votre retraite sacrée. »

Rousseau lui envoie la lettre suivante, que Boswell reproduira dans son livre sur la Corse, trois ans plus tard[1] :

A Motiers, le 30 mai 1765.

La crise orageuse où je me trouve (soulevée par l'affaire de Genève, et les « Lettres de la Montagne ») *depuis votre départ d'ici, m'a ôté le temps de répondre à votre première lettre, et me laisse à peine celui de répondre à la seconde. Pour m'en tenir à ce qui presse pour le moment, savoir la recommandation que vous désirez en Corse, puisque vous avez le désir de visiter ces braves insulaires, vous pouvez vous informer à Bastia de M. Buttafoco, capitaine au Régiment Royal Italien; il a sa maison à Vescovado où il se tient assez souvent. C'est un très galant homme qui a des connaissances et de l'esprit; il suffira de lui montrer cette lettre et je suis sûr qu'il vous recevra bien et contribuera à vous faire voir l'isle et ses habitans avec satisfaction. Si vous ne trouvez pas M. Buttafoco et que vous vouliez aller tout droit à M. Paoli, général de la nation, vous pouvez également lui montrer cette lettre, et je suis sûr, connaissant la noblesse de son caractère, que vous serez très content de son accueil : vous pourrez lui dire même que vous êtes aimé de Mylord Mareschal d'Écosse, et que Mylord Mareschal est un des plus zélés partisans de la nation corse. Au reste vous n'avez besoin d'autre recommandation près de ces messieurs que votre propre mérite, la nation corse étant naturellement si accueillante et si hospitalière que tous les étrangers y sont bien venus et caressés... Bons et heureux voyages, santé, gaieté et prompt retour. Je vous embrasse, Monsieur, de tout mon cœur.*

J.-J. ROUSSEAU

1. Certains passages, n'ayant rien à faire avec la Corse, sont omis; mais la lettre entière est reproduite dans les *Boswell Papers, IV*, p. 54. On donne là même le fac-similé de la lettre. C'est là que Rousseau remercie pour le collier envoyé de Genève pour Thérèse.

Cependant, cinq mois s'écouleront encore avant le départ pour la Corse. Boswell s'attardera auprès d'une certaine Momina Tai, qu'il appelle toujours son « ange de Sienne ». Le 2 août, on le trouve « rousseauisant » de nouveau à Parme, avec Deleyre; le 29 septembre, il est à Lucques; le 5 octobre, à Pise; le 6, à Livourne.

Rappelons, pour mieux comprendre cette équipée corse — qui va former un trait d'union entre Boswell et Rousseau pendant deux ans encore — ces quelques faits :

Depuis les temps les plus reculés, la Corse fut un objet de convoitises et de conquêtes. Sans remonter plus haut que l'ère chrétienne, disons qu'on y a trouvé des traces de passage des Maures (des monnaies) et que les Français, sous Pépin ou Charles Martel, l'avaient annexée. Mais elle changea de maîtres constamment; parfois ce furent les Espagnols, ou le pape, mais ce furent surtout les Génois. Opprimés par ces derniers, les Corses invoquèrent au XVIe siècle le secours des Turcs, mais sans succès. Le premier soulèvement national de l'île eut lieu au XVIIe siècle; Sampiero Ornano, que les Génois assassinèrent lâchement, en fut le héros. Nouveau soulèvement en 1729, suivi d'un accord : celui-ci ayant été violé par Gênes, les hostilités reprirent en 1734. En 1736 se place l'aventure du roi Théodore, baron de Neuhof. L'Angleterre et la France interviennent parfois, soit par voie diplomatique, soit par menace de recourir à la force armée. Les différentes puissances craignaient avant tout de voir la Corse entre les mains d'une autre. Les Français préféraient que les Génois y fussent les maîtres plutôt que les Anglais, puisqu'eux ne le pouvaient pas; ils envoyèrent en 1739 le marquis de Mallebois pour soutenir Gênes. Mallebois fit peser une main de fer sur l'île, et les Génois en profitèrent sans vergogne. C'est en 1755 que la Corse leva une fois de plus l'étendard de la révolte, et cette fois, semblait-il, ils allaient en finir avec la tyrannie des Génois. L'Europe suivait avec attention cette lutte pour la liberté politique, rappelant celle des Suisses, des Hollandais, des Écossais.

Or, en 1762, Rousseau publiait dans *le Contrat Social*, les mots fameux : « Il est encore en Europe un pays capable de législation, c'est l'île de Corse. La valeur et la constance avec

laquelle ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté mériterait bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe. »

Deux ans après, Rousseau étant alors à Motiers, dans la Principauté de Neuchâtel, reçut la première lettre de Buttafoco, natif de Corse[1] mais séjournant à la cour de France; celui-ci lui demande s'il serait disposé à préparer un projet de Constitution pour la Corse. La correspondance s'engage; Rousseau demande et reçoit des documents; il commence bientôt à jeter sur le papier des notes en vue de ce travail.

Cependant, le grand héros de ce mouvement d'émancipation d'un peuple était Pascal Paoli; lui était en Corse à demeure. Or, Boswell, grand chasseur de célébrités de toute espèce, brûla du désir de le connaître. Fort intrigant, il avait pensé que par Rousseau — il savait comme tout le monde la mission qui lui avait été confiée — il pourrait avoir accès auprès du général. Et il eut bien soin, pour mieux arriver à ses fins, de faire intervenir le souvenir de Milord Maréchal, le plus dévoué protecteur de Rousseau et qui s'était lui-même enthousiasmé pour la cause des Corses révoltés, auxquels il avait même fourni des armes pour le grand soulèvement de 1729. On se souvient comment Boswell avait amené, dans la conversation à Motiers, le sujet de la Corse et comment Rousseau lui avait demandé en plaisantant s'il voudrait être roi des Corses.

Muni de la lettre de Rousseau que nous avons citée, il arriva dans l'île le 11 octobre 1765. Il y vit surtout Paoli, pour lequel il se prit d'une admiration sans bornes, et avec lequel il devait demeurer en relations longtemps encore. Il vit aussi Buttafoco, en ce moment en séjour dans l'île, mais beaucoup moins intimement. Il fut enfin reçu par le général français Marbeuf avec une courtoisie et une cordialité dont il ne peut assez dire de bien.

Il déclare dans son journal qu'il se rend en Corse en amateur (*for mere curiosity*); mais il est très flatté lorsque, dans son entourage, il surprend des étonnements et des conjectures : n'aurait-il pas une mission officielle? « Les Génois n'ont pas été peu alarmés à l'idée de ce voyage. » Et : « Les gens de cette

1. Il était colonel, commandant le Régiment Royal Corse.

partie du monde sont curieux de savoir quel sera réellement le résultat du voyage en Corse de Boswell. » En tous cas, les « braves Corses » l'ont traité avec le respect qu'on témoigne à un personnage officiel; on lui servait son chocolat sur un plateau aux armes du pays; les nobles de l'île venaient lui présenter leurs hommages, et, quand il sortait, on lui donnait une escorte. Tout cela lui rappelle l'accueil fait au roi Théodore lui-même. Il ne manque pas d'exploiter toutes ces courtoisies au profit de sa vanité en faisant passer de petites notes aux journaux anglais, le *Scots Magazine* et le *London Chronicle* — dont il était actionnaire[1].

***

Maintenant Boswell est sur le chemin du retour. Il va passer par la France. Mais les circonstances vont abréger sa dernière grande étape. Le journal est semé de remarques telles que celle-ci sur la musique française : « Les criailleries (*squeaking*) et les grimaces françaises étaient insupportables à un homme qui sortait d'auditions d'opéras italiens[2] » (a-t-il eu ici une réminiscence de Rousseau et de la « querelle des Bouffons »?) Ou cette autre : « Les femmes françaises sont peut-être vertueuses, mais elles ont l'air de putains (*strumpets*). Les femmes italiennes sont peut-être légères (*licentious*), mais elles ont l'air modeste. »

Il ne verra pas les « philosophes » à Paris, ce qui aurait pu réchauffer son zèle pour Voltaire; en somme, il semble oublier celui-ci à mesure que le souvenir des jours palpitants de Ferney recule dans sa mémoire; et sans doute aussi parce qu'en Angleterre, ayant passé sous la férule de Johnson, il n'osait plus se vanter de l'amitié du patriarche. On ne trouve plus que quelques allusions dans son journal. La mort même de Voltaire est passée sous silence et, cependant, il est difficile

1. Dans une lettre à Rousseau (4 janvier 1766) Boswell dit qu'il resta cinq semaines en Corse. Exactement, il y fut du 11 octobre au 30 novembre, c'est-à-dire à peu près sept semaines. Mais il ne fut en rapport avec Paoli que pendant huit jours au plus.

2. Boswell se piquait de goût en musique; il jouait de la flûte, comme Rousseau.

de croire qu'un homme comme Boswell, aux aguets des nouvelles du monde des lettres, n'en ait eu aucun écho.

Il en va autrement en ce qui concerne Rousseau. D'abord, à cause de cette Corse dont Boswell va tant s'occuper encore — M. Pottle pense que Boswell était plus vaniteux même d'être le « Boswell de Corse » (*Corsica Boswell*) que le Boswell de Johnson — et qui, bon gré, mal gré, ramènera à plusieurs reprises le souvenir de Motiers à son esprit. Puis, sans compter Hume, il rencontrera des connaissances de Rousseau sur sa route — en fait, il les recherche.

Ainsi, ayant passé par Marseille, Boswell arrivait à Lyon le 3 janvier, et le 4 il était déjà chez madame Boy de la Tour, la grande amie du philosophe, celle qui lui avait loué la maison de Motiers. Le voici donc une fois de plus emballé pour Rousseau; le soir même du 4, il lui écrit une longue lettre pleine d'effusion :

« *Illustre philosophe! A la fin, je vois du jour. Il y a plusieurs mois que j'ai été tout incertain en quel coin vous vous étiez retiré, et je ne savais pas comment vous adresser une lettre. En avez-vous reçu une que je vous écrivis de Livourne avant de m'embarquer pour la Corse? J'ai été cinq semaines dans l'île. J'ai beaucoup vu ses habitants. Je me suis informé de tout avec une attention dont vous ne me croiriez pas capable. J'ai connu intimement le noble général Paoli. J'ai des trésors à vous communiquer. Si vous êtes encore autant affectionné aux braves insulaires que vous l'étiez en écrivant au galant Buttafuoco, je vous embrasse avec enthousiasme. Vous oublierez* (en m'entendant) *tous vos maux pendant bien des soirs. Je vous ai les plus grandes obligations pour m'avoir envoyé en Corse. Ce voyage m'a fait un bien merveilleux. Il m'a rendu l'esprit comme si toutes les vies de Plutarque fussent fondues en mon esprit. Paoli a donné une trempe à mon âme qu'elle ne perdra jamais. Je ne suis plus ce tendre inquiet qui se plaignait au Val de Travers. Je suis homme. Je pense pour moi-même : vous me recréez...* »

« *On dit que vous allez en Angleterre. Quelle belle perspective pour moi... Je me propose une satisfaction parfaite en vous faisant connaître M. Johnson, dont je vous ai tant parlé à Motiers*

et dont vous avez dit : J'aimerais cet homme, je le respecterais, et cela après avoir entendu qu'il ne vous respectait guère... Et vous irez en Écosse et vous verrez notre campagne romanesque, et Rousseau méditera dans les bois vénérables de mes ancêtres, et il croira avec moi que des nymphes, des génies, des anges et toutes sortes d'esprits bienfaisants et heureux y tiennent des chœurs[1]...

Madame Boy de la Tour lui ayant appris que Rousseau est à Paris, Boswell y court. Il se rend aussitôt à la librairie Duchesne; mais ce n'est que pour apprendre que son grand homme vient de partir, le 3 janvier, pour l'Angleterre avec David Hume. Guy, l'associé de la veuve Duchesne, et ami lui-même de Rousseau, le met en relation, cependant, avec Thérèse Levasseur qui se prépare à passer, elle aussi, en Angleterre, étant récemment arrivée à Paris. Or, voici que Boswell apprend — par un journal — la mort de sa mère. Cette nouvelle l'engage à rentrer précipitamment en Écosse, ou du moins à écourter considérablement son séjour dans la capitale française; il doit aller consoler son père, le soigner, et aussi probablement veiller aux dispositions testamentaires — il n'était pas tranquille de ce côté-là, sa famille ayant eu trop souvent l'occasion de blâmer sévèrement sa conduite. Il va aussitôt offrir ses services à la gouvernante de Rousseau qui les reçoit, bien naturellement, avec empressement; car, pour la pauvre fille, un tel voyage dans un pays parfaitement inconnu et dont elle ignore complètement la langue, est terrifiant. Tout s'arrange. Le départ est fixé au 31 janvier.

Boswell va mettre à profit les trois semaines de grâce à Paris. Il nous a raconté, avec cette franchise si déconcertante qui lui est propre, son émotion à la lecture de la fatale nouvelle de son deuil...; évidemment elle n'a pas pénétré d'abord au profond de son être, car il commence par se précipiter à un dîner d'ambassade, au sortir duquel il passe à une maison de tolérance; et c'est seulement après cela qu'il rentre dans sa chambre d'hôtel, s'enferme, pleure « à grands sanglots » (*in*

1. Il y a lieu de croire que cette lettre n'atteignit pas Rousseau, car elle s'est trouvée non parmi les papiers du philosophe, mais avec des papiers de Duchesne, le libraire de Rousseau à Paris. (Cf. *Œuvres inédites* de Rousseau, pub. par Musset-Puthay, 1825 I, p. 410.)

bursts) et adresse à sa mère morte des prières « comme le catholique le plus solennel à un saint ». Il raconte aussi comment Paris lui fait oublier une fois de plus le « plan inviolable » et Rousseau. Ne retrouve-t-il pas le vieux viveur John Wilkes (avec lequel il était demeuré toujours en correspondance), et ne fallait-il pas mettre à profit la ville des plaisirs qu'il ne reverrait peut-être pas avant longtemps? — qu'il ne revit, en réalité, jamais. Il s'arrange aussi pendant ces quelques jours pour imposer sa visite à un homme presque illustre, Walpole, et cela, dit celui-ci, « en dépit de mes portes et de mes dents ».

Le voyage avec Thérèse va-t-il réveiller le souvenir du vertueux Rousseau?... Hélas, non! Ce fut au contraire pour la vertu l'occasion d'une déroute terrible. Il se préparait, dans l'ombre, une catastrophe à la fois lamentable et comique, un des épisodes les plus scabreux de la vie du jeune lord écossais, et que nous pourrions plus facilement passer sous silence s'il n'avait eu une répercussion sérieuse sur l'attitude future de Boswell envers Rousseau et vice versa.

On n'a pas oublié que Boswell était d'un éclectisme parfait quant au sexe; marquises, baronnes, femmes et maîtresses de ministres, veuves, blanchisseuses, femmes de chambre, — tout gibier lui était bon. On n'a pas oublié davantage que, dès la première rencontre à Motiers, il avait été charmé par la gouvernante accorte de Rousseau[1], « la petite Française, alerte et proprette », et qu'elle-même, « mademoiselle Vasseur », flattée sans doute des regards espiègles du fringant cavalier, avait assez volontiers prêté main-forte à celui-ci pour violer la retraite de Rousseau. Elle avait ensuite accepté l'offre de l'envoi d'un collier de grenats; elle s'était trouvée, comme par hasard, sur le seuil de sa porte quand Boswell quittait à cheval le village de Motiers, et lui avait crié : « Écrivez-nous! » Certes, Boswell n'eût pas osé pousser le flirt. Il éprouvait une gêne réelle dans l'atmosphère de simplicité et d'austérité qu'il respirait autour de Rousseau — on ne peut en douter. Mais dans ses messages, il désirait toujours être rappelé au souvenir de Thérèse. Il parlait même d'elle à d'autres; ainsi, après avoir reçu sa visite à Parme, Deleyre terminait une lettre à Rousseau (18 février 1765) par ces mots : « Bien des compliments à

1. Elle avait alors quarante-deux ans.

mademoiselle Levasseur dont M. Boswell m'a donné des nouvelles. » Enfin, citons ces quelques lignes tirées d'une lettre écrite à Rousseau, de Genève (le 31 décembre 1764) et qui tirent des événements un intérêt inattendu : « Vous ne trouverez pas à redire si j'écris quelquefois à mademoiselle Vasseur. Je vous jure que je ne suis point dans le dessein d'enlever votre gouvernante. Je me forme souvent des plans romanesques, jamais des plans impossibles. »

Boswell n'aura pas eu besoin de former des « plans impossibles ». Les circonstances changent; il va être le cavalier servant de Thérèse, vivre avec elle en tête-à-tête pendant dix jours consécutifs, manger à la même table, loger sous le même toit... et il y aura la mer entre Rousseau et eux. Le diable eût à jamais perdu sa réputation, s'il n'avait réussi à s'en mêler. Il le fit, en effet, et fournit l'occasion d'écrire dans les « notes » douze pages de « haulte gresse » — ce dont Boswell n'eut garde de se priver.

Les pages, du reste, n'y sont plus. Avant la consommation de la vente des papiers, lady Talbot de Malahide les avait déchirées et jetées au feu dans un grand accès de vertu effarouchée. Le colonel Isham, cependant, les avait lues avant que l'holocauste fût consommé et en a confié le secret aux éditeurs du journal. On en trouvera le récit, aussi discret qu'habile, relatant les péripéties de ces nuits agitées, dans les *Boswell Papers* à la date correspondante. Du 10 février, il reste tout juste une queue de phrase fort explicite révélant que, le péché mortel fut consommé treize fois, ni plus ni moins[1].

Boswell, à la date du 13 février, écrit dans ses notes qu'il a donné sa parole d'honneur à Thérèse — qui, selon les pages

1. Quelqu'un avait flairé le danger. C'était Hume, qui, dans une lettre du 12 janvier 1765, écrivait : « Un mot m'est parvenu ouvert, de Guy, le libraire, par lequel j'apprends que Mademoiselle part de Paris en compagnie d'un de mes amis, un jeune homme d'humeur très vive (*very good humoured*), très agréable et très fou. Il a rendu visite à Rousseau dans ses montagnes, lequel lui a donné une lettre d'introduction pour Paoli, le roi de la Corse, où ce jeune homme, dont le nom est Boswell, est allé l'été dernier. Il est tellement enragé (*he has such a rage*) pour la littérature que je crains quelque événement fatal pour l'honneur de notre ami. » Avouons que lord Keith, ou Milord Maréchal, se montra moins perspicace. N'écrivait-il pas à Rousseau (mars 1766) : « Je vous félicite de l'arrivée de mademoiselle Levasseur, et M. Boswell sur le plaisir qu'il a eu de vous rendre service; c'est un vrai homme d'honneur, un preux chevalier; faites-lui bien mes compliments. »

brûlées du « journal », avait fini par goûter la manière de Boswell — de ne « mentionner leur affaire qu'après sa mort ou celle du philosophe ». Mais il avait bien étourdiment compté sur une discrétion semblable de la part de sa sémillante compagne, et il ne vit aucune raison pour ne pas chercher à continuer ses relations avec Rousseau. Il lui écrivit; et, comme il n'obtenait pas de réponse, il eut recours à Hume; celui-ci, avec quelque prudence, car les affaires avec Rousseau commençaient à se gâter, communiqua le message avec un post-scriptum : « Je vous envoie ci-incluse, une lettre de M. Boswell qui m'est venue il y a environ trois semaines. Il se plaint beaucoup de votre silence. » (Lettre du 22 juillet.)

Alors Rousseau prit la plume; mais ce fut pour écrire quelques lignes qui ne se sont pas retrouvées dans la collection d'autographes de Boswell, mais dont le brouillon est conservé à la bibliothèque de Neuchâtel. En voici la teneur :

« 2 *août* 1766. *Recevez, Monsieur, mes remerciements de votre bon souvenir et de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé et à celle de mademoiselle Levasseur. Elle n'a été incommodée que d'un mal d'yeux depuis son voyage et je voudrais me porter aussi bien qu'elle. Mon cher monsieur Boswell, je vous recommande aussi le soin de votre santé et surtout de vous faire saigner de temps à autre. Je crois que cela vous sera fort bon. Je vous fais, Monsieur, mes très humbles salutations*[1].

Thérèse avait été amenée à Rousseau, alors en séjour à Chiswick, le 13 janvier. Boswell, comme en témoigne le « journal » et plus tard, le *Voyage en Corse* publié en 1768, eut un entretien avec le philosophe où il exprima son enthousiasme pour l'île de la liberté. Rousseau lui aurait même dit : « Parbleu, je suis fâché de n'être pas y allé! (*sic.*) » Cependant, le jeune sigisbée, se sentant peut-être mal à l'aise, n'avait pas tardé à repartir. Quant à Thérèse, qu'on est assez d'accord pour rendre responsable en grande partie de la fin lamentable du

1. Reproduit pour la première fois par M. Courtois. *Annales Rousseau*, VI, 115-116. Le brouillon révèle que Rousseau avait écrit d'abord dans un style plus sec encore : le « Mon cher Monsieur Boswell » n'existait pas dans le premier jet, pas plus que le « Monsieur » de la dernière ligne; les deux sont ajoutés en surcharge.

séjour de Rousseau en Angleterre (elle se querellait avec la domesticité de M. Davenport, leur hôte à Wootton, et haïssait ce pays où son ignorance de la langue rendait presque absolu son isolement), elle se sera servi de tout argument possible pour pousser au retour sur le continent — y compris l'argument de l'immoralité des gentlemen anglais du type de Boswell[1].

***

Bref, Boswell dut en prendre son parti : Rousseau était perdu pour lui. Il chercha, bien entendu, à mettre sur le compte de celui-ci la cause de la rupture : « Il faut que vous sachiez, écrit-il le 1er février 1767, à Temple, que Rousseau m'a querellé aussi comme il a querellé Hume; il m'a écrit l'été dernier une lettre hargneuse (*peevish*) contenant des marques étranges d'égarement; car il ne m'a jamais expliqué la cause de son déplaisir. » La querelle Rousseau-Hume remplissait à cette date le monde, et il n'y a certainement rien de chevaleresque à profiter de cette circonstance pour intervertir les responsabilités. Car on pense bien que Boswell avait parfaitement compris la « lettre hargneuse », et que c'est plutôt lui qui « n'a jamais voulu expliquer » à Temple « la cause du déplaisir » de Rousseau.

Que la cause de la rupture vînt, d'ailleurs, de Rousseau ou de Boswell, tout ceci était embarrassant pour ce dernier quand il se prépara à publier son *Voyage en Corse*. On entrevoit fort bien, dans cet ouvrage, la répercussion de la brouille. L'auteur avait voulu, avant tout, faire un plaidoyer pour la Corse libre et indépendante et naturellement un tel plaidoyer

1. Peut-on déduire quelque chose de cet épisode quant au caractère de Thérèse, si discuté et le plus souvent sévèrement jugé? Le témoignage de Rousseau ne doit-il pas compter avant tout? Or, il se résume ainsi : jeune, et jusqu'à l'heure des déplacements continuels, Thérèse était bonne et douce. A la fin de l'ère des voyages, elle devint désagréable (Rousseau s'en plaint à elle-même dans une lettre, tôt après le mariage à Monquin, 12 août 1769). On sait, par ailleurs, sa triste fin avec le palefrenier irlandais; elle a achevé sa vie dans la paillardise, la basse débauche et l'ivrognerie. L'épisode avec Boswell marque une étape sur la route descendante. Il ne doit pas signifier grand'chose pour les temps antérieurs. Les grandes dames qui la connurent quand elle tenait le ménage de Rousseau ont souvent vanté ses qualités.

aurait pu être autrement efficace s'il avait pu s'autoriser davantage du nom de celui qui avait signé le *Contrat social*. Mais dans les circonstances que nous avons dites, la réalisation de ce rêve était sérieusement compromise. Abstraction faite même de l'affaire Rousseau, Boswell avait attendu trop longtemps pour mettre au net son livre. Dès 1764, date de l'envoi des troupes françaises dans l'île, les gens perspicaces (Rousseau compris) hochaient la tête, et l'aboutissement au traité de Versailles, c'est-à-dire la vente à la France par les Génois de leurs droits sur la Corse, semblait à redouter. Mais, pour un enthousiaste comme Boswell, la situation n'était pas désespérée; même au moment de son retour en Angleterre, en février 1766, son imagination lui faisait entrevoir un rôle magnifique de champion des petits peuples écrasés par la tyrannie des grands. Quelques jours seulement après avoir débarqué, il sollicite tout simplement une audience de Pitt (19 février) : « M. Pitt sera toujours le premier ministre des braves, le chancelier de la liberté, et j'espère que, sans présomption de ma part, il me sera permis de m'entretenir avec lui des vues de l'illustre Paoli. » Pitt naturellement refuse de commettre son gouvernement dans cette affaire; courtoisement, mais fermement, il écarte toute idée d'intervention (idée suggérée à plusieurs reprises dans le livre que devait écrire Boswell). D'ailleurs l'Angleterre avait déclaré officiellement, dès 1763, qu'elle se désintéressait du sort de la Corse. Pitt se contente donc d'applaudir à la « chaude sympathie de Boswell pour une figure aussi frappante que celle du grand chef ». Mais Boswell restera éternellement Boswell; c'est-à-dire qu'il ne se reconnaît pas pour battu; il continue ses relations avec Paoli, qui, sans doute, lui est reconnaissant; et, le 8 avril, s'autorisant d'une récente communication de son héros, il revient à la charge auprès de Pitt. En même temps il annonce au ministre la préparation de son livre sur la Corse. En attendant, il publie des *British Essays in favor the Brave Corsicans*, dont certains au moins semblent sortis de sa plume. D'ailleurs, il ne se contente pas d'écrire; il agit; il contribue généreusement à une souscription en argent pour les « braves Corses », et commande lui-même les munitions qu'on leur enverra : deux pièces de 32, quatre pièces de 24, quatre pièces de 18,

vingt pièces de 9, avec 150 boulets pour chaque pièce : « C'est vraiment toute une petite artillerie. »

Ainsi le temps passe. Ce ne fut que quelques semaines avant le traité de Versailles (signé le 15 mai), à savoir le 18 février 1768, que Boswell arrive à lancer son livre. Évidemment il arrive trop tard. Il ne renonce pas, néanmoins, à faire un appel en quelque sorte posthume aux amis de la Corse libre et indépendante; mais, étant donné les conditions présentes, il modifiera son plan de présentation. Cela se révèle déjà dans son double titre : *Une description de la Corse : le Journal d'un tour dans cette île; et Souvenirs de Paoli.* (*An Account of Corsica : the Journal of a Tour to that Island; and Memoirs of Paoli*). C'est-à-dire que la proportion des sujets fut renversée : le « petit monument à la liberté » que, selon la préface, il eût voulu élever, fut réduit à la portion congrue; l'introduction seule[1] est encore comme une longue paraphrase des premiers mots du *Contrat social* : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. » Le tourisme eut la grosse part (260 pages), et les souvenirs de Paoli et la question politique alors très actuelle, durent passer au second plan (avec environ 120 pages)... C'est, en fait, comme livre de voyage que l'œuvre fut surtout appréciée des contemporains, fort appréciée même, puisqu'il en fut publié trois éditions en un an.

Il faut dire, du reste, qu'en se mettant au travail de rédaction, Boswell avait dû s'apercevoir que, si Paoli avait été fort aimable envers lui lors de son séjour en Corse, il ne lui avait pas livré toute sa pensée sur les affaires politiques de l'île et sur ses plans d'action présente et future — ce qui devait lui couper un peu les ailes.

Mais venons-en à ce qui nous intéresse surtout ici, la place de Rousseau dans le livre. Boswell se débat dans un dilemme. D'une part, il ne voulait à aucun prix manquer l'occasion de proclamer qu'il avait eu la confiance de Rousseau, de celui même qui avait été mentionné de façon si enviable à propos de la guerre d'indépendance de la Corse. D'autre part, puisqu'il avait été planté là par ce même Rousseau, il n'avait pu

1. On pourrait ajouter l'épigraphe : « Non enim propter gloriam, divitias aut honores pugnamus, sed propter libertatem solum modo, quam nemo nisi simul cum vita amittit. » (*Lit. Comit. et Baron Scotiae ad Pap. A. D.* 1320.)

obtenir de lui, après le retour de Corse, de ces vues qui auraient constitué un ornement si flatteur pour son livre. En vérité, très humain en cela, — et quand même c'était sa propre faute — il se désolait d'être privé de la collaboration de Rousseau; et il ne réussit pas du tout à cacher sa mauvaise humeur.

Voici premièrement comment il s'en tire pour laisser penser qu'il est confident de Rousseau en cette affaire et qu'ils sont enrôlés sous le même drapeau. Il cite d'abord, au début de la relation du voyage, la lettre d'ailleurs fort indifférente que Rousseau lui avait fait parvenir pour le faire agréer auprès de Buttafoco et de Paoli, et que l'on a lue plus haut. Ensuite la fortune le servit quelque peu, car il put reproduire une autre lettre de Rousseau sur les affaires de la Corse, lettre écrite après que les Français eurent envoyé, en 1764, leurs troupes dans l'île. Elle avait été adressée à Deleyre, cet ami de Rousseau que Boswell avait visité à Parme et qui la lui avait montrée. Boswell en avait pris copie : « Il faut avouer, — disait l'auteur du *Contrat social* à propos de cette intervention, — que vos Français sont un peuple bien servile, et bien vendu à la tyrannie, bien cruel et bien acharné. S'ils savaient un homme libre à l'autre bout du monde, je crois qu'ils s'y rendraient pour le seul plaisir de l'exterminer. » (P. 137-8 de la 2e édition[1].)

Plus loin, Boswell saisit une autre occasion de citer Rousseau, alors qu'il parle des Corses comme d'une nation à « fortes passions » : « Je me rappelle toujours une observation que Rousseau fit devant moi au Val-de-Travers : « J'aime, disait-il, ces caractères où il y a de l'étoffe. » Mais Rousseau, d'ailleurs, ne dit pas cela à propos d'un peuple particulier;

1. Boswell expose d'ailleurs fort bien, à l'occasion de cette lettre, — et tout en l'attaquant — la politique de Choiseul, politique fort habile, mais hostile à l'indépendance de la Corse. La France, en ce moment, avait avantage à ne pas s'aliéner la bonne volonté de Gênes à qui elle devait de grosses sommes d'argent; son envoi de troupes, soi-disant destiné à empêcher des troubles graves, mais qui était surtout agréable aux Génois alors sur le point d'être vaincus par Paoli, devait amener cette situation : trop de haine ayant été, au cours des siècles passés, accumulée contre les Génois, jamais les Corses n'accepteraient de reprendre ce joug; or, il y avait une solution qui, tout en délivrant l'île des oppresseurs passés, permettait cependant de reconnaître les droits de Gênes; c'était que ces droits fussent achetés par la France, marché conclu par le traité de Versailles, le 15 mai 1768.

c'est Boswell seulement qui se plaît à l'appliquer aux Corses.

Enfin, une autre occasion encore s'offrit pour amener le nom de Rousseau. Il avait été question dans un des entretiens de Boswell avec Paoli de l'horreur des Corses pour le bourreau. Cependant, avait dit Paoli, le bourreau, dans l'état actuel de la civilisation, est nécessaire. La discussion avait été amenée par un incident récent dans l'île : un homme qui avait, à l'instigation de sa maîtresse, étranglé sa femme, avait sauvé sa propre vie en consentant à devenir bourreau en Corse. Boswell, curieux de voir ce bourreau, l'avait trouvé en effet profondément humilié du mépris des insulaires. C'est ce qui lui permit d'écrire : « Quand je rencontrai Rousseau plus tard en Angleterre et lui fis rapport de mon expédition en Corse, il fut d'accord avec moi pour penser que ce serait une chose bien noble si tous les braves habitants de l'île voulaient souffrir plutôt la mort que de devenir bourreaux » (p. 340).

Et ce fut tout.

D'autre part, avons-nous dit, la fierté de Boswell n'était pas telle qu'il se privât du désir de diminuer celui qui n'était plus son ami. On le surprend donc se plaisant à lancer à l'adresse de Rousseau, décrété de prise de corps en France, et qui venait encore d'être chassé de Motiers, puis de l'île de Saint-Pierre par le fanatisme des pasteurs et des gouvernements calvinistes, des gentillesses comme celle-ci : « Rousseau était, quand je le visitai, dans une retraite romantique d'où il eût été mieux pour lui qu'il ne sortît jamais. Aussi longtemps qu'il était à distance, sa singulière éloquence remplissait nos esprits de hautes pensées. Quand il se mêla aux hommes, nous savons trop, hélas! comment ces idées eurent à souffrir » (p. 287). Et ici, d'ailleurs, les circonstances le favorisent davantage. Une étude fort intéressante entreprise récemment et menée à bonne fin par son auteur (madame Dédeck-Héry) a enfin établi la véritable nature des négociations de Rousseau avec les Corses au sujet du projet de constitution — projet qui dut être abandonné forcément par suite de l'annexion de l'île par la France. Il résulte de cet examen que ces démarches ont été faites par Buttafoco, comme on l'a toujours su, mais, — et c'est ce qui apparaît maintenant clairement, — à l'insu de Paoli. Aucun accord d'idées ne régnait

entre ces deux hommes sur la manière dont il fallait délivrer la Corse de la tyrannie génoise; le désaccord était au contraire profond, mais il était dissimulé aux yeux de l'étranger sous des apparences courtoises. La conclusion de madame Dédeck-Héry est que Buttafoco qui croyait beaucoup à une organisation sociale hiérarchique, avec privilèges de classe, cherchait à contrarier les projets de Paoli qui était en train, lui, de réaliser une société beaucoup plus égalitaire et démocratique. En s'adressant à l'auteur du *Contrat social*, Buttafoco ne pouvait, pensait-il, être accusé de visées opposées à celles du « peuple souverain », mais il nourrissait le secret espoir de circonvenir Rousseau et de l'amener à proposer une constitution qu'on pourrait opposer à celle de Paoli. La correspondance de Rousseau montre clairement que, sans avoir peut-être discerné la vraie cause du manque de collaboration entre Paoli et Buttafoco (ce dernier était fort habile et à l'occasion savait faire croire qu'il s'entendait avec Paoli avant d'écrire à Rousseau), il était sur ses gardes. Boswell, lui, paraît n'avoir à peu près rien soupçonné de l'antagonisme entre les deux Corses! Il entrevit cependant que Paoli était d'une réserve très grande dès qu'il s'agissait du projet de constitution de Rousseau, et qu'il n'entendait au fond nullement en appeler à celui-ci [1]. Et cela servit sa rancune contre « l'illustre philosophe » qui était devenu maintenant « le philosophe sauvage » (*wild philosopher-wild* en anglais ne signifiant pas seulement sauvage, mais aussi excentrique et fou). Voici cette page presque venimeuse :

D'après le compte rendu que j'ai tâché de donner de la présente constitution de la Corse et de son illustre législateur et général, on peut bien concevoir que le projet d'amener M. Rousseau dans l'île était exagéré à un degré extravagant par les rapports du continent. On disait que M. Rousseau allait être fait rien moins que le Solon des Corses qui devaient implicitement recevoir de lui un code de lois. Ce n'était d'aucune façon la pensée

1. Quand il remit à Paoli la lettre de Rousseau, il observa que le général fut « poli, mais très réservé »; et qu'il exprima « une haute admiration pour Rousseau que le *signor Buttafoco avait invité à venir en Corse pour aider à la nation à formuler ses lois.* (C'est nous qui soulignons.)

de Paoli. Celui-ci était trop capable pour soumettre la législation de son pays à quelqu'un d'entièrement étranger au peuple, aux mœurs, en un mot à tout ce qui concerne l'île. Bien plus, je sais parfaitement que Paoli attache plus d'importance à ce qui a été essayé par l'expérience des siècles qu'aux plus beaux systèmes idéalistes. D'ailleurs les Corses n'étaient pas hommes à se laisser mouler à volonté. Ils devaient être graduellement préparés, et une loi devait poser les fondements d'une autre (p. 366-367).

Boswell s'est donné fièrement comme celui qui savait ce que tout le monde ignorait : « Comme on a tenu maint propos au sujet de cette invitation des Corses à Rousseau de se rendre dans leur île, et que cette affaire a été arrangée par le signor Buttafoco qui m'a montré toute la correspondance échangée entre lui et Rousseau, je puis parler en connaissance de cause (p. 363). » Il se vante. Particulièrement, les rapports de Rousseau avec Paoli, après ces soi-disant éclaircissements, demeuraient aussi obscurs qu'auparavant. Ce qui seulement devient fort clair, c'est que Boswell, maintenant tout à fait indisposé contre Rousseau, accuse ce dernier d'avoir fait tout échouer. Après avoir mentionné la lettre où Buttafoco fait une première proposition, et la chaleur avec laquelle le philosophe l'avait accueillie : « Il est superflu, monsieur, de chercher à exciter mon zèle pour l'entreprise que vous me proposez. Sa seule idée m'élève l'âme,... » il ajoute : « Telles furent les premières effusions de Rousseau. Cependant, avant même d'arriver à la fin de sa première réponse, il faisait déjà toutes sortes de plaintes au sujet de ses adversités et de ses persécutions, et mentionnait des difficultés relatives à cette entreprise ».

Or, nous savons fort bien que la réserve de Rousseau s'explique autrement, et se justifie. Sans compter la perspicacité de l'auteur du *Contrat social* qui avait vu bien mieux que Boswell le danger que faisait courir à la Corse l'envoi des troupes françaises (voir la lettre à Deleyre citée tout à l'heure), on sait que Voltaire avait méchamment fait courir le bruit qu'on avait voulu se moquer de Rousseau et que cette offre d'élaborer une constitution pour la Corse était une plaisanterie. Certains journaux avaient reproduit ces insinuations malveillantes, entre autres la *Gazette de Berne*, très répandue dans la

région où vivait Rousseau. Grimm et ses amis avaient de leur côté répandu cette rumeur en France. Or, Rousseau n'avait en réalité aucune preuve à opposer à ces rumeurs; elles pouvaient être vraies. Ce ne fut pas tout; loin de se sentir rassuré par l'arrivé à Motiers d'un émissaire qui venait directement de Corse — et qu'il appelle souvent, avec quelque ironie semble-t-il, « le chevalier de Malte[1] » — Rousseau n'en fut que plus embarrassé. Cet émissaire est venu me voir, dit-il dans la lettre du 26 mai à Buttafoco, « sans m'apporter aucune lettre, ni de la main de Paoli, ni de la vôtre, ni de personne; il refuse de se nommer ». En outre, « il venait de Genève; il avait vu mes plus ardents ennemis » (Voltaire et Tronchin). Lorsque deux mois plus tard, ce même personnage, M. le chevalier de Rancurel, revient avec une lettre de Paoli, Rousseau est encore sur ses gardes; il n'avait jamais vu l'écriture de Paoli, et il écrit à son correspondant ordinaire au sujet des affaires de Corse — toujours le 26 mai —, M. Buttafoco : « Je reçus bien par M. le chevalier de Rancurel, la lettre de M. Paoli. Mais pour vous faire entendre pourquoi j'y répondis en si peu de mots et dans un ton si vague, il faut dire, monsieur, que le bruit de la proposition que vous m'avez faite s'étant répandu sans que je sache comment, M. de Voltaire fit entendre à tout le monde que cette proposition était une invention de sa façon... » Il faut ajouter que, pendant ces deux mois, le mystérieux chevalier de Malte s'était installé à Neuchâtel, c'est-à-dire à quelques lieues de Motiers, sans que personne sût ce qu'il avait à y faire, et que Rousseau connaissait sa présence. On est porté à penser qu'ayant été poliment éconduit par Rousseau, l'émissaire avait écrit à Paoli de lui envoyer un mot qui l'accréditerait. Tout cela, on l'avouera, était mystérieux. On comprendrait des précautions même chez un homme qui n'aurait pas passé par les épreuves de Rousseau[2]. Ce qui indique encore une intention positive-

1. Peut-être, du reste, l'était-il.

2. Citons encore ces lignes d'une lettre de Rousseau à son ami D'Ivernois, de Genève, à la date du 22 avril 1785 : « Je ne peux rien vous dire du Chevalier de Malte; il est encore à Neuchâtel. Il m'a apporté une lettre de M. de Paoli qui n'est certainement pas supposée. Cependant, la conduite de cet homme-là est en tout si extraordinaire que je ne puis prendre sur moi de m'y fier; et je lui ai remis pour M. Paoli une réponse qui ne signifie rien et qui le renvoie à notre

ment déplaisante de la part de Boswell, c'est qu'il était parfaitement au courant de ces machinations contre Rousseau puisqu'il fait allusion lui-même, et cela encore dans son *Voyage en Corse*, à l'ingérence de Voltaire « qui ne pouvait jamais souffrir Rousseau, l'appelant toujours *ce garçon* (*that lad*) »; c'est d'ailleurs lui, Boswell, qui nous apprend que Paoli fut si noblement indigné de la conduite de Voltaire dans cette affaire, qu'il prit la plume pour exprimer personnellement sa sympathie à Rousseau au milieu des persécutions dont il était la victime, et pour l'inviter, comme l'avait fait Buttafoco déjà, à venir chercher un asile en Corse [1].

Boswell continua sa campagne pour la liberté de la Corse même après l'achèvement de son livre, et même après la signature du traité de Versailles. En 1769, il paradait dans un grand bal en costume de chef corse; et quand, cette même année, Paoli vient se réfugier en Angleterre après la soumission de l'île, Boswell le cultive avec assiduité; il réclamera même l'honneur de sa signature au bas de son contrat de mariage. Un jour, il rêvera de se faire envoyer en Corse comme représentant de l'Angleterre; mais cette offre fut écartée.

***

Reste à parler de l'attitude de Boswell dans la querelle Rousseau-Hume. Cette « affaire » ayant pris des proportions énormes, il y avait eu là une belle aubaine pour un assoiffé de

correspondance ordinaire, laquelle n'est pas connue du Chevalier. Tout ceci, je vous prie, entre nous. » Nous pouvons d'ailleurs annoncer que cette intervention du « chevalier de Malte » comme toute l'affaire des pourparlers de Rousseau avec des Corses, est enfin élucidée dans le livre de Mme Dédeck-Héry, qui va paraître.

1. Voir *Voyage en Corse*, 2e édition, p. 294 et 366. Notons, cependant, qu'il n'est pas question pour Paoli — dont nous ne possédons pas la lettre, — d'inviter Rousseau en Corse pour y préparer son projet de constitution, mais seulement *pour y trouver un asile*. Mais Rousseau lui-même, quand il avait pensé renoncer à cette tâche pour laquelle Buttafoco lui avait donné des renseignements certainement insuffisants, et qu'il voyait, en somme, comme Keith et d'autres, la cause de l'indépendance compromise, avait proposé, s'il acceptait l'offre d'hospitalité, de manifester sa gratitude en écrivant une histoire de la Corse. Cela, Paoli voulait fortement l'encourager. (Ces renseignements sont de Boswell.)

notoriété tel que notre Lord écossais. Il avait connu personnellement non seulement un des hommes célèbres, mais tous les deux; et cela lui donnait le droit, n'est-il pas vrai? de se mêler au scandale qui défrayait les conversations à Paris comme à Londres. Il ne pouvait être question de se brouiller avec Hume, son compatriote, qui, surtout à ce moment de sa carrière, pouvait lui rendre de grands services. Il se donna, du reste, l'air de planer « au-dessus de la mêlée », écrivant à Temple, le 1er février 1767 : « Sa querelle (de Hume) avec Rousseau est une tragi-comédie littéraire. » Mais, en fait, il prit parti contre Rousseau. « J'ai écrit, continue-t-il dans la même lettre, des vers dans l'esprit de chacun d'eux (*in the character of each of them*)! J'ai aussi eu l'idée d'une caricature... » Les vers publiés « dans l'esprit de Hume » n'ont pas été retrouvés; mais bien ceux sur Rousseau[1]. Les voici dans toute leur naïve platitude :

VERS EN CARACTÈRE DE J. J. R.

Le roi George pour me faire boire[2]
Vouloit me donner de sa bourse;
Mais je ne voulois pas l'avoir,
Parce que j'étois un vraie ourse (sic).
Et quand M. H. faisoit
Tout ce qu'il pouvoit pour mon bien
Ce sceptique me déplaisoit :
Je veux une pension comme la sienne.

On y voit une allusion à l'affaire de la pension que le roi d'Angleterre avait fait offrir à Rousseau sur la demande de Hume. Après la fameuse lettre attribuée au roi de Prusse, écrite par Walpole, mais dont la phrase la plus caustique semble bien être de Hume : « Si vous aimez la persécution, je suis roi et je puis vous en procurer de toutes les espèces. » Rousseau est certain que Hume est de connivence avec les Encyclopédistes pour le persécuter. Dès ce moment,

1. Ils ont été publiés dans le *London Chronicle*, 3-6 janvier 1767, et reproduits par M. Frederick A. Pottle, dans le *Philological Quarterly*, en 1925 (Vol. IV, p. 361).

2. Jeu de mot sur « pourboire ».

il considère qu'il ne peut accepter une pension qu'il devrait à un ennemi; comme il n'ose, cependant, encore dire la vraie raison parce que les preuves de la trahison ne lui paraissent pas encore assez nettes, et comme on est en pleins pourparlers avec les représentants du roi, il invente des prétextes pour tirer les choses en longueur[1]. Ceci ouvre la voie à mille suppositions. Pour ce qui est de l'insinuation de Boswell, d'après qui Rousseau refusait de recevoir une pension inférieure à celle de Hume, elle est absolument gratuite, à supposer même, ce qui est incroyable, que Boswell sût la valeur de la pension de Hume et celle de la pension offerte à Rousseau.

La « caricature » dont parle Boswell... c'est une autre histoire encore. Il paraît certain maintenant (d'après les documents découverts par M. Pottle[2]) que le dessin reproduit par M. Tinker dans son livre sur *le Jeune Boswell* (page 60) n'est pas de Boswell. Le terme employé par celui-ci (*I designed*) signifie, en effet, le plus souvent « j'ai dessiné », mais il peut signifier aussi « j'ai eu l'idée de... ». Qu'il faille l'interpréter dans ce dernier sens apparaît clairement d'après un entrefilet du *London Chronicle* (6-8 janvier 1767) dont Boswell est l'auteur :

Un graveur de la ville va publier un fort grotesque (ludicrous) *dessin sur ce sujet* (querelle Rousseau-Hume). *M. Hume sera représenté comme un gros* (bluff) *paysan anglais, offrant une mesure d'excellente avoine* (oats), *que Jean-Jacques, sous la forme d'un sauvage poilu, est tenté de saisir. M. Walpole est occupé à affubler celui-ci de cornes et d'une queue en papier mâché. Tronchin approche un vésicatoire* (blister) *par derrière; et Voltaire, dans l'accoutrement d'un gamin, lui cingle les mollets d'un linge mouillé.*

Cette description correspond donc à la suggestion de Boswell. Il nous dit ensuite, dans sa lettre du 4 mars suivant, que son idée a été complètement altérée. En effet, voici la description de la gravure telle qu'elle sortit des mains de l'artiste : au milieu, un grand Rousseau, apôtre de la nature, avec une

1. On trouvera les détails de cette affaire dans la longue étude de M. Peoples, *Annales J.-J. Rousseau*, vol. XVIII (1927-8).

2. Consignés dans un article du *Philological Quarterly* (University of Iowa vol. IV, 1925).

longue barbe de Neptune, nu; derrière lui, à terre, trois singes nus. A droite Voltaire portant une épée dont la garde est sculptée en museau de renard, et qu'un être bizarre, tout chevelu,Pierre le sa uvage[1] (*Peter the wild man*) excite par derrière en disant : « Fouette-le, Voltaire! il est mon cousin! » Voltaire répond : « Je vais le frapper jusqu'à ce qu'il devienne humain ». A gauche, Hume présente un énorme épi à Jean-Jacques, sur un plat avec cette inscription : « Dîner. » Dans le fond à droite, deux personnages dont l'un doit être Tronchin, et qui dit à l'autre, lequel tient un clystère[2] évidemment destiné à Rousseau : « Il est constipé. » Walpole, l'auteur de la prétendue lettre du roi de Prusse, et auquel Boswell avait réservé une place, est omis, à moins qu'il ne soit représenté par celui qui tient le clystère. La légende porte, pour Rousseau : « Non, non, David Hume n'est pas un traître. S'il n'était le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir. » Pour Hume : « Quoi, mon cher monsieur! Eh, mon cher monsieur! Quoi donc, mon cher monsieur? » Sur l'épi de Hume, ces mots : « Je tiens Jean-Jacques Rousseau! » (Toutes ces paroles sont tirées de la grande lettre du 10 juillet 1766, où Rousseau formule ses griefs contre Hume; elles sont reproduites par ce dernier dans son fameux *Résumé succinct* de la querelle.)

Tout cela est, en effet, bien vague. Mais il faut avouer que « l'inspiration » de Boswell n'avait rien de merveilleux non plus; on y constate seulement que toute la satire était réservée à Rousseau.

1. Pierre le sauvage, cet être qu'on avait découvert dans la forêt du Hartz en Hanovre, en 1724, qui avait vécu là sans aucun rapport avec d'autres humains, se nourrissant de racines, et qui avait, naturellement, gardé la mentalité primitive. On l'avait fait venir en Angleterre pour l'observer, et, en 1767, au moment où éclatait la querelle Rousseau-Hume, on l'avait justement conduit à Londres pour le présenter à la famille royale. Tout le monde parlait de lui... ce qui donna à l'idée de notre dessinateur de l'introduire dans son œuvre. (Voir la note de M. Pottle, *art. cité*, page 363.)

2. L'artiste a substitué au mot anglais *blister* (vésicatoire), celui de *clyster*, évidemment avec intention, un vésicatoire ne se prêtant guère à un traitement par le dessin... A moins que Boswell lui-même n'ait voulu dire *clyster*.

***

Ainsi finirent, peut-on dire, les rapports de Boswell et de Rousseau. Après l'affaire de la « querelle », et après la publication du *Voyage en Corse*, le sage de Motiers recule de plus en plus à l'arrière-plan des pensées du lord d'Auchinleck. Sa mort même n'est pas mentionnée dans les notes du journal, pas plus que ne l'avait été celle de Voltaire. Seulement encore, en 1780, ce mot : « Nous avons lu un peu de *Jean-Jacques Rousseau jugé par lui-même*, une publication nouvelle que nous pensons être authentique[1]. Je fus soulevé par son éloquence, mais vis, d'un regard clair, qu'il était fou » (*Boswell Papers*, XIV, 123). *Nous*, c'est Boswell et le révérend Norton Nicholls.

La vie que Boswell menait alors devait naturellement l'éloigner de plus en plus de ces souvenirs. Le naufrage moral fut complet, et il devait mourir prématurément, à cinquante-cinq ans. En 1782, à la mort de son père, il était chef de l'illustre famille, Laird James Boswell, et avait hérité du vieux manoir d'Auchinleck. Il s'était alors établi sur ses terres, mais il vivait la moitié de son temps à Londres, s'occupant mal de ses enfants, toujours succombant à la boisson et aux plus honteuses sollicitations de la chair[2]. Il parle d'ailleurs très franchement de ces turpitudes dans son « journal »; il fallait que les choses fussent allées aux dernières limites pour qu'il se décidât à employer le latin, puis, à l'occasion, les lettres grecques. En 1776, son ami Paoli avait tenté un grand effort en le pressant de renoncer à la boisson; mais Boswell n'écouta pas ces sages avis. Johnson même, se

1. En 1780 parut, en effet, en Angleterre d'abord, le *Premier Dialogue* de Rousseau. Celui-ci en avait confié le manuscrit à un ami anglais, Brook Boothby, qui, l'ayant publié en 1780, le déposa au British Museum. En peu de temps on fit quatre éditions à Londres, ce qui prouve l'intérêt qu'on continuait à porter à l'ancien protégé de Hume.

2. Sa femme se montra très courageuse, ne l'abandonna pas; elle comprenait et souffrait. Il la respectait, voyant en elle ce bon sens qui lui manquait tellement à lui-même. C'est elle qui avait dit le mot souvent cité, en se moquant de son culte servile pour le Dr Johnson : « On a souvent vu des hommes conduisant à la chaîne des ours, mais on n'avait pas encore vu un ours qui menait à la chaîne un homme. »

sentant délaissé par ce grand fidèle d'autrefois, lui exprima par lettre son chagrin et son désir de le revoir; Boswell ne se trouva pas au lit de mort de son ami (1784)[1]. Il avait fini, grâce sans doute à son illustre nom, par réaliser une des ambitions de sa vie : être reçu au barreau de Londres; mais c'était trop tard; ses collègues se moquaient de lui et se livraient, à ses dépens, à des farces et à des plaisanteries des plus humiliantes!

Parfois il réussissait à se ressaisir, et alors il se jetait à corps perdu dans les discussions de l'époque. C'est ainsi qu'il se laissa berner de la façon la plus ridicule dans l'affaire des pastiches de Shakespeare, fabriqués par un certain William Henry Irelann. On le vit aussi discuter passionnément le « Paradoxe » de Diderot sur le comédien; s'enthousiasmer pour la cause de la liberté des colonies anglaises en Amérique. Surtout mit sur pied la *Vie du docteur Johnson*, laquelle parut en 1791. On doit donc regretter qu'il n'ait pu mettre à exécution son projet de compléter et de rédiger pour l'impression ses notes de voyage sur le continent; les quelques fragments que nous avons pu citer laissent entrevoir l'intérêt qu'aurait pu avoir une telle publication.

ALBERT SCHINZ

1. Peut-être fut-il retenu par ses affaires. C'est l'excuse que propose M. Pottle qui met en garde contre une appréciation trop sévère du Boswell des dernières années. (Voir Introd. au vol. XIII des *Boswell Papers*.)

LA DICTATURE ROOSEVELT

Un jour, durant sa présidence, M. Coolidge se promenait dans les rues de Washington, avec un ami, qui était venu lui rendre visite, et à qui il montrait les curiosités de la ville. Quand ils furent arrivés devant la Maison-Blanche, l'ami, pour le taquiner, lui demanda : « Qui donc vit dans cette maison-là? — Personne, répondit Coolidge, on ne fait qu'y passer ».

Et cela fut vrai de 1920 à 1932. M. Harding, un brave homme, que torturaient la passion de plaire, le besoin d'être aimé, et la crainte de se tromper ne fut jamais chez lui à la Maison-Blanche. Il s'y sentit d'autant moins à son aise qu'il avait pour le soutenir et le guider le Sénat des États-Unis et madame Harding. Eux et elle s'appliquèrent à le faire marcher droit. Il en souffrit, il en mourut. Depuis l'heure de son élection jusqu'à son dernier soupir, tout le temps qu'il passa à la Maison-Blanche il ne vécut point un instant.

M. Coolidge n'y vécut pas davantage. M. Coolidge n'avait pas l'habitude de vivre. Il avait seulement celle de se taire. A la Maison-Blanche, au milieu de la somptuosité républicaine, du bavardage officiel, de la vantardise politique et du brouhaha d'une inévitable popularité, M. Coolidge faisait une étrange figure et paraissait pathétique. Il se consolait en jouant des niches à ses subordonnés, en allant dérober des pickles à la cuisine en cachette et en prononçant, de temps à autre, une plaisanterie courte, sèche et drue. Mais l'hostilité du Sénat, le scepticisme du Président à l'égard de la valeur des initiatives gouvernementales et l'incroyable complexité

de tous les problèmes l'empêchèrent d'agir et de se sentir jamais chez lui à la Maison-Blanche. Quand il eut quitté la Présidence, une circulaire du *Bottin Mondain* lui parvint, qui lui demandait s'il avait changé d'adresse. Il répondit « Northampton, Mass. Grâce à Dieu ».

Il mourut chez lui paisiblement, après quelques années de vie heureuse qui lui firent oublier l'époque noire de sa Présidence.

Quant à M. Hoover, on ne sait s'il vécut jamais. Il n'a pas l'apparence d'un être vivant, mais il semble plutôt une expérience biologique, qui a suffisamment réussi pour prouver qu'un problème délicat en mécanique pouvait être résolu, mais point assez pour montrer qu'il put être résolu élégamment. M. Hoover campa à la Maison-Blanche comme un ingénieur campe dans son bureau quand il a trop de travail pour rentrer chez lui le soir. Et madame Hoover, qui avait l'esprit social et un grand zèle pour les boys-scouts, avait, elle aussi, l'habitude de camper, en sorte que tous deux campèrent à la Maison-Blanche.

Guettés par les politiciens, surveillés par la haute finance, espionnés sournoisement et haineusement par le Sénat, harcelés par les journalistes et les quémandeurs, les trois derniers Présidents des États-Unis ont été à la Maison-Blanche des figures tragiques, à qui, pour un temps, un local assez bien tenu et un pouvoir assez imposant étaient prêtés sans qu'on leur laissât la liberté d'y habiter, d'y vivre, d'en user et d'en tirer parti, soit pour eux-mêmes, soit pour le pays.

C'est ainsi que, durant douze ans, tous les grands problèmes du pays ont fait la navette entre la Chambre des Représentants où ils croupissaient parmi des dossiers assez bien rangés, le Sénat où ils fermentaient dans des têtes désordonnées et mucilagineuses, où ils bouillonnaient en discours incohérents et contradictoires, où ils finissaient par se transformer en des monstres, et la Maison-Blanche où ils aboutissaient tristement, défigurés, salis et dégradés, tout juste bons pour un asile d'aliénés. La Maison-Blanche était hantée, obsédée de ces fantômes législatifs, dont le Sénat se débarrassait après un temps et qui traînaient sur les tables du Président et de ses secrétaires, qui empestaient l'atmosphère, dont nul ne pouvait se débar-

rasser, et parmi lesquels le malheureux Président errait comme une âme en peine, comme un vivant égaré par mégarde dans une morgue.

Le bonus pour les anciens soldats, les tarifs douaniers, la ligue des nations, le règlement des dettes interalliées, les lois sur l'immigration, les lois pour l'exploitation des richesses naturelles aux États-Unis, les lois de budget, d'impôt sur le revenu, etc., ont été ainsi discutés, confectionnés et gâchés. Les Présidents se sont usés à leur donner forme humaine. Ils ont échoué, et dans la grande Maison-Blanche, les problèmes en attente, en pourriture, se sont entassés tandis que passaient les Présidents.

***

Pour la première fois depuis des années, un homme s'installe à la Maison-Blanche. Franklin Roosevelt fait construire une piscine afin de pouvoir prendre de l'exercice et vivre tandis qu'il gouverne.

Pour la première fois depuis longtemps, un homme, à Washington, semble posséder le pouvoir, posséder la Maison-Blanche et être résolu à en user de son mieux pour le pays et pour lui-même. M. Harding s'excusait de commander, M. Coolidge évitait de commander, M. Hoover ne savait pas commander, Franklin Roosevelt commande avec une douceur ferme et sereine qui lui a conquis tous les cœurs.

Il était temps du reste qu'un homme de ce genre parût aux États-Unis. Le pays, qu'obsède depuis octobre 1929 une crise financière, industrielle et économique aiguë, qui voit croître tous les jours le nombre de ses sans-travail, et qui a vu s'écrouler l'une après l'autre toutes les théories de ses oracles, toutes les doctrines de ses chefs, toutes les promesses de ses prophètes, le pays qui avait pris l'habitude du bonheur et de la familiarité avec une Providence bienfaisante, puis qui soudain s'était vu plongé dans une détresse noire dont il ne pouvait plus sortir, le pays commençait à glisser vers le désespoir, et, dans les masses sociales, on discernait d'étranges remous, brutaux et dangereux. Dans les hautes classes on voyait une lassitude si profonde qu'elle décourageait toutes les initiatives

et les rendait stériles. Dans ce peuple, qui déteste le cynisme et à qui l'espoir était une habitude ancienne et chère, se répandaient chaque jour davantage les écrits révoltés et dénonciateurs, la littérature obscène et sadique. Un des ressorts du pays semblait prêt à se briser.

Le travail avait été la grande joie et la discipline essentielle des États-Unis. Beaucoup ne croyaient guère en Jésus-Christ et ne se souciaient plus de Dieu, beaucoup avaient appris à l'école et à l'université que la morale est affaire de convention, nombreux étaient ceux pour qui le monde matériel seul donnait une impression de réalité. Et malgré la phraséologie pieuse toujours en usage dans les cercles gouvernementaux, et dans les cérémonies officielles, les États-Unis étaient une nation où l'incroyance gagnait avec rapidité. Mais on ne pouvait guère s'en apercevoir aux manifestations extérieures, car, stimulé par son climat, tenu en haleine par de vieilles habitudes, encouragé par une doctrine philosophique venue du XVIIIe siècle, l'Américain demeurait un travailleur acharné. Quoi qu'il pensât de Dieu et de la Société, il allait à son bureau, à son usine, à son université, à son champ, et là il se jetait sur ses outils et il les maniait fortement, fermement, de son mieux, car c'était en somme son plus grand plaisir, la source de sa dignité personnelle, et sa purification morale. Le travail maintenait l'Amérique en bonne humeur, en bonne santé morale.

Mais brusquement le travail vint à manquer.

Trois millions d'hommes et de femmes, puis cinq, puis huit et dix, treize enfin, dit le Gouvernement, et vingt millions, disent certains journaux, sont sans travail. Les autres ne savent point s'ils conserveront leur emploi, ils sont presque certains en tous cas de ne point conserver leur salaire. Ils sont nerveux et déprimés, et leur irritation se répand autour d'eux. Ces treize ou vingt millions de sans-travail ont des familles, des amis, et l'on peut ainsi dire que la population entière du pays, directement ou par ricochet, au physique ou au moral, est touchée par la crise.

Les plus durement atteints sont les fermiers. Depuis des années ils sont en mauvaise posture. Le Canada et l'Argentine d'abord, puis les Soviets leur ont fait une concurrence

ruineuse. Alors que de 1914 à 1920 l'Univers avait besoin de leurs produits, personne n'en veut plus, et leur marché intérieur lui-même est menacé par les produits agricoles venus du Canada. Le fermier des États-Unis n'a point connu une seule bonne année depuis 1920, et il n'a cessé de faire des dettes. Au cœur même de la prospérité, quand l'industrie marchait à plein rendement, quand les actions et les obligations montaient par bonds irrésistibles sur le marché de New York, quand docteurs, avocats et professeurs voyaient leurs salaires doubler, le fermier des États-Unis, pour continuer à vivre comme ses compatriotes, pour avoir sa voiture, sa radio, et son cottage, était obligé d'emprunter de l'argent et d'hypothéquer ses biens. Il le fit tant qu'il arriva en fin de compte au bout de son crédit. Et il y arriva précisément à l'heure où la crise industrielle et financière se déclenchait, et où tous les bailleurs de fonds lui réclamaient des remboursements qu'il ne pouvait faire. Les fermiers exaspérés et désespérés, pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, depuis la fin du XVIIIe siècle, étaient mûrs pour une révolte. Quand on vient exproprier leurs fermes, ils s'entendent entre eux. S'ils sont pacifiques, ils rachètent pour deux dollars une ferme estimée à 20 000 dollars, et ils la restituent à son propriétaire. S'ils sont belliqueux ils se jettent sur les juges, les magistrats et les gendarmes, ils les houspillent et ils menacent de les lyncher. Ils les obligent à quitter la place. Il y a danger de mort en 1933 à vouloir exproprier un fermier endetté.

Le problème est si aigu qu'il ne peut désormais attendre de solution.

Il en va de même des chemins de fer. A force d'emprunter de l'argent, pour améliorer leur matériel, sauvegarder les salaires des employés, et bâtir de grandes gares en marbre et en faïence, les chemins de fer se sont trouvés accablés de dettes, et, si l'on veut que tout le système des moyens de communication nationaux ne s'écroule point d'un seul coup, il faut annuler ces dettes, ou donner aux chemins de fer un moyen de les payer à vil prix.

Tandis que les Présidents campaient hâtivement, harcelés et impuissants, à la Maison-Blanche, le peuple s'enfonçait dans d'inextricables difficultés. Mais la clameur faite au

Parlement, et l'habitude d'espérer, si propre à la nation, ne permettaient point de se douter du mal.

Il fallut bien le voir durant l'automne de 1932. La campagne électorale amena des révélations qui ouvrirent les yeux de tous. Et pour éviter la faillite, la banqueroute, le désespoir, le peuple américain au lieu de réélire M. Hoover qui lui disait : « Attendez et continuons », élut à la plus formidable majorité qui se fût jamais vue, M. Franklin D. Roosevelt, qui lui disait : « Agissons et changeons. »

Le peuple ne comprit guère plus. Mais il était las d'attendre. Il remarqua que M. Roosevelt avait un aspect agréable, une voix bien posée, des gestes mesurés et distingués, des yeux bons et droits. Il espéra que ce n'était point une illusion. Il l'élut. Puis comme M. Roosevelt se trouvait en face de circonstances tragiques, le peuple s'intéressa à son travail et se rapprocha de lui; le Congrès, effrayé par la difficulté des problèmes, et soucieux de voir ses responsabilités allégées, lui prêta la main. Les journaux inquiets de la dépression publique donnèrent de la voix en faveur de M. Roosevelt. Enfin, parmi les catastrophes, au milieu des crises et des angoisses, au cours des semaines les plus épuisantes qu'eussent connues les hommes d'affaires américains, M. Roosevelt finit par être l'homme le plus populaire des États-Unis, et par acquérir, d'un accord tacite, et par un élan irrésistible, la place de dictateur.

***

M. Roosevelt devint dictateur en trois étapes.

Quand il arriva au pouvoir, toutes les banques des États-Unis étaient menacées de sombrer. Il les ferma toutes et demanda les pouvoirs nécessaires pour les rouvrir avec méthode. Il obtint ce qu'il voulait et reçut ainsi une autorité immédiate et gigantesque sur la vie économique du pays.

Tout de suite il voulut en profiter. Le pays ne pouvait attendre; et M. Roosevelt se mit en devoir de rouvrir le plus grand nombre possible de banques, et de rendre la vie à la vaste machine économique américaine qui, à force de ralentir, s'était presque arrêtée. Il préconisait de vastes dépenses fédérales, de grands travaux, routes, reboisements et aménagements de territoires. Il espérait ainsi jeter sur le marché de

la monnaie fraîche, arrêter la déflation du dollar dont le pouvoir d'achat finissait par être deux fois plus grand qu'en 1929, tous les produits ayant baissé (si bien que marchands, industriels et débiteurs de toutes sortes étaient acculés à la faillite). M. Roosevelt ne voulait point la mort du dollar, il voulait seulement arrêter cette baisse de la valeur des produits, cette hausse de la valeur du dollar, qui risquaient de fermer la moitié des usines d'Amérique et les deux tiers de ses fermes.

Cependant au Sénat les représentants des États agricoles, des régions qui possèdent des mines d'argent et tout un groupe de parlementaires réclamaient l'inflation. Leur voix se faisait entendre de plus en plus haut. En janvier il s'était déjà trouvé dix-huit sénateurs pour voter en faveur de l'inflation. En avril le chef de ce groupe, le sénateur Thomas, de l'État d'Oklahoma, revint à la charge, et cette fois il entraîna avec lui trente-deux de ses collègues. En deux mois les inflationnistes avaient gagné quinze voix.

Et cela n'était point surprenant. De Detroit et de Cleveland, grands centres industriels, ruinés par la dépression, des rumeurs inquiétantes arrivaient : on parlait d'émeutes, de soulèvements. On affirmait que le nombre des sans-travail augmentait sans cesse; le Gouvernement lui-même devait reconnaître officiellement que treize millions de citoyens américains étaient sans ressources. Enfin dans les banques que l'on n'avait point pu rouvrir se trouvaient prisonniers quelque quatre mille millions de dollars, ce qui augmentait encore la valeur de l'argent et accentuait la déflation. M. Roosevelt vit qu'il allait être débordé.

Il fit appeler dans son bureau le sénateur Thomas, chef des inflationnistes, et lui offrit de s'entendre. Roosevelt annoncerait un embargo sur l'or, qui d'un coup, renverserait le dollar et le ferait baisser. Thomas et ses amis feraient voter une loi donnant au Président tous les pouvoirs dont il avait besoin pour manipuler la monnaie américaine à son gré, selon leurs désirs. Le marché fut accepté. Chacun tint sa promesse. Le lendemain le Président annonçait aux journalistes assemblés dans son bureau que le Gouvernement des États-Unis déclarait un nouvel embargo sur l'or et cesserait de soutenir le dollar, qui en quelques heures perdit un dixième de sa valeur.

Les inflationnistes firent passer une loi qui donnait au Président le droit et le pouvoir de changer la valeur or du dollar et de la diminuer de 50 p. 100. Roosevelt devenait, pour un temps et un objet limité, dictateur de la monnaie américaine.

La loi fut votée au Sénat par 48 voix contre 33, le 10 mai 1933. Elle conférait au Président et au ministre de l'Agriculture une autorité sans précédent dans l'histoire des États-Unis. Ils vont pouvoir organiser le marché agricole pour faire hausser — si possible — les prix des matières premières les plus importantes; le but fixé est de rendre aux produits agricoles le pouvoir d'achat et la valeur réelle qu'ils avaient d'août 1900 à juillet 1914. Blé, maïs, coton, riz, tabac, lait, porcs seront ainsi remis à leur place d'honneur; le gouvernement s'entendra avec les fermiers pour restreindre la production, limiter l'étendue des terres cultivées et fournir des compensations aux agriculteurs. Un système subtil et compliqué de taxes doit faciliter, accélérer et régulariser cette hausse. Le Gouvernement aidera le planteur à vendre son coton. Il fournira des ressources nouvelles durant deux ans au fermier qui, ainsi, pourra renouveler ses hypothèques. Enfin il aura le pouvoir de faire de l'inflation, d'émettre pour trois milliards de billets de banques et de diminuer la valeur or du dollar jusqu'à concurrence de 50 p. 100.

Cette loi est votée. On se hâte d'en préparer une autre aussi audacieuse pour donner au Président des pouvoirs analogues sur l'industrie. Et il manœuvre pour être aussi autorisé à agir à sa guise en politique internationale, et dans la délicate question des dettes de guerre. Il aura sans doute plus de peine à obtenir ce qu'il veut dans ce domaine, mais, à l'heure actuelle, il n'existe aux États-Unis aucun groupe organisé qui puisse tenir tête à Franklin Roosevelt. Sa dictature correspond à un besoin trop évident pour n'être point complète. C'est une sorte de fuite en avant, que le peuple réclame, qu'il exige, et pour laquelle il a besoin d'un chef. C'est une panique d'action et d'espoir après la panique de crainte et de ruines.

Si M. Roosevelt a tué le dollar, c'est contre son gré, afin de rester à la tête de cette panique dont il veut tirer parti et qu'il cherche à guider.

C'est un spectacle tragique que cet infirme, imposant et

calme, aux gestes mesurés, à la voix grave, à cheval sur la tempête, qui l'entraîne, qui le pousse, et qu'il cherche à dompter.

Il ne fait pas de grands gestes, ni de violents mouvements. Une moitié de son corps est paralysée; et le haut de sa personne, toute robuste qu'elle soit, ne remue guère. Son visage grave et régulier, sympathique et digne plutôt qu'expressif, est en général paré d'un sourire évasif et cordial. Il l'offre à son interlocuteur sans réticence et sans coquetterie. Sa seule coquetterie et sa seule réticence, c'est le jeu de son mouchoir qu'en toute occasion il tire de sa poche de gilet et dont il s'évente, dont il se tapote doucement le front, qu'il agite comme pour dire au revoir, ou qu'il replie comme pour faire de l'ordre.

Son éloquence et ses manières ont le même caractère de simplicité digne, affable et sincère. Il s'est empressé dès le début de se mettre en bons termes avec le Sénat, qui depuis quinze ans se battait avec tous ses prédécesseurs, avec Wilson que ces Messieurs du Capitole trouvaient arrogant, avec Harding qu'ils considéraient comme faible et peu sûr, avec Coolidge dont le silence et la raideur les agaçaient, avec Hoover qui leur déplaisait pour son manque d'expérience politique et de savoir-faire. Roosevelt leur sourit et dans le tourment ils lui sourient de leur mieux, bien que ce ne soit pas là leur fort.

Il prend grand soin de leur donner un petit morceau de sucre de temps en temps. Il ne manque jamais de faire leur éloge, et de prouver sa haute estime pour les sénateurs en bloc. Mais, surtout, il se tient informé des remous d'opinion qui agitent le Sénat, et, si l'un des pères conscrits commence à se montrer nerveux, à faire preuve d'imagination et à avoir des idées, ce qui est toujours mauvais signe chez un parlementaire, M. Roosevelt ne manque pas d'en tirer les conséquences appropriées et de prendre des mesures. Il s'arrange pour le voir, pour le louer, pour faire de lui son ami, son confident et son collaborateur. Le sénateur part enchanté, il ne peut plus blâmer cette dictature, puisque lui-même en est. Il fait partie de l'équipe. Ainsi graduellement l'équipe s'élargit et M. Roosevelt se constitue une garde prétorienne de sénateurs qui lui rendent possible l'exercice de ce pouvoir suprême et

suprêmement dangereux. Il prend grand soin, du reste, chaque fois que quelque sénateur lance une idée et que le Sénat la soutient, de la faire sienne, à condition toutefois que cette idée ne lui soit pas imposée, mais que le Sénat se contente de lui donner tous les pouvoirs nécessaires pour la mettre éventuellement à exécution. C'est ce que M. Roosevelt a souhaité et obtenu pour l'inflation, pour la question bancaire, pour le problème agraire, et c'est ce qu'il travaille à obtenir pour les autres questions pendantes. Ainsi les idées du Sénat au lieu d'être des bâtons pour le battre, sont devenues des béquilles qui l'aident. Et, soutenu par cette grande foule de conseillers, il est à la fois défendu contre ses ennemis, et protégé contre chacun de ses conseillers, ils sont trop nombreux pour qu'aucun d'entre eux puisse prendre une influence dangereuse et devenir une menace.

Au reste M. Roosevelt prend soin de garder le contact avec le peuple. Sa dictature serait peu de chose s'il ne gardait avec lui la nation. Il se rappelle cet immense voyage qu'il entreprit l'automne dernier au cours de sa campagne électorale, malgré l'avis de ses conseillers et des politiciens les plus expérimentés. On le priait de ne pas risquer une expédition aussi fatigante et aussi dangereuse. Mais il s'obstina, et, durant plusieurs semaines, il parla aux populations des villes, des villages et des hameaux de l'Ouest. Durant tout ce temps il fut en contact direct et quotidien avec la population américaine qu'il comprit et qu'il conquit; pour la première fois depuis seize ans un candidat à la Présidence faisait un tel voyage, et réussissait à en tirer parti.

Sitôt en fonctions, il s'arrangea pour reprendre contact avec le pays. Le dimanche 12 mars, il se mit devant sa radio et raconta au pays ce qui était arrivé depuis son avènement au pouvoir. Il eut un tel succès, il reçut tant de lettres enthousiastes, et il sentit que la sensibilité populaire avait été si frappée par cette initiative qu'il recommenca le dimanche 7 mai. En termes mesurés, il énuméra ce jour-là les raisons qui l'avaient amené à renoncer à l'étalon or, et les intentions qu'il avait pour l'avenir. Il y mit une sincérité agréable, une sage réserve, et une exactitude sans recherche, qui lui conquirent tous les cœurs. Au milieu des remous des circons-

tances, dans le chaos de la crise, c'est pour l'électeur américain, pour la maîtresse de maison, pour l'étudiant et pour le petit bourgeois, installé devant sa radio, une satisfaction où il entre de la fierté et le goût du « bon tuyau », que d'entendre la voix du Président, s'adressant à lui directement, et lui donnant sans ambages des renseignements officiels.

Dans ces petits discours, on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ce qu'il dit, avec tant de bonne grâce et de droiture, ou ce qu'il tait avec tant de bon sens et d'adresse. Mais en somme c'est le ton même du discours qui demeure l'élément le meilleur, le plus persuasif et le plus satisfaisant.

***

Pour calmer la fièvre du pays et guider ceux qui le poussent, il emploie ces gentilles méthodes. Et sa porte toujours ouverte, la bienveillance qu'il met à recevoir les visiteurs augmentent encore l'impression de calme et de bonté qu'il répand autour de lui.

Cependant la curiosité du pays entier et de l'Univers déferlent vers lui, et de tous les coins du monde on vient l'interroger :

— Que ferez-vous? Qu'arrivera-t-il? — Et ce n'est pas sa moindre adresse que de toujours répondre et de ne jamais dire son dernier mot.

— Je suis comme un capitaine de football, — explique-t-il, — je sais ce que je veux, je connais le but auquel je désire arriver et les moyens que je vais employer, mais il serait sot de donner mes consignes et mes signaux trop tôt. Il faut que je sache attendre. — Il faut que les autres sachent attendre, aussi.

On interroge son visage, qui ne répond que par un sourire et on assiège son conseil intime, ce fameux « syndicat d'intelligence » (Brain's trust), sur lequel on discute tant en ce moment aux États-Unis et dans le reste du monde. On n'avait rien vu de semblable, en effet, depuis Wilson. Mais Wilson, qui était un professeur d'Université, s'était entouré de politiciens comme conseillers intimes, tandis que Roosevelt, poli-

ticien, s'entoure de professeurs de collège pour l'éclairer et le guider.

Les membres du Syndicat d'intelligence sont Raymond Moley, Rexford Tugwell et Adolf Berle. Ce sont trois professeurs d'Université et tous trois viennent de Columbia University, tous trois sont, dit-on, des gens de valeur, sans être des génies, tous trois sont des libéraux, ouverts aux idées nouvelles, sans avoir de sympathie pour les théories radicales et sans être en rien teintés de communisme. Tous trois apportent au Président une moisson d'idées et de propositions sans lui fournir de panacées.

Moley n'est ni un économiste, ni un légiste. Sa spécialité serait plutôt la criminologie, où il s'est distingué. On lui reconnaît généralement du bon sens. Il se flatte de pressentir les courants d'opinion. On cite de lui ce propos : « La vraie politique, c'est le flair que l'on a pour deviner ce qu'il faut faire. » Et, comme M. Roosevelt est avant tout un homme d'État doué de bon sens et de flair, Raymond Moley serait avant tout un professeur doué de flair et de bon sens.

M. Roosevelt aurait pu trouver des conseillers plus illustres et dont l'autorité eût été plus imposante; en fait il en a convoqué quelques-uns auprès de lui, tel le fameux Irving Fisher, qui l'aidera pour la stabilisation du dollar, mais il a préféré comme confident de chaque jour, et comme expert quotidien, ce professeur assez modeste, dont les vues n'ont rien de définitif, dont les avis ne sont point des verdicts, qui risque moins de provoquer dans le pays la jalousie et d'éveiller la susceptibilité du Congrès. Ce que Moley a d'un peu subalterne, loin de déplaire au Président et de le gêner, lui est un avantage et une commodité. On ne pourra jamais dire que Moley a privé Roosevelt de son initiative, ou qu'il lui a imposé ses volontés. Ainsi Roosevelt reste maître de sa popularité, de ses décisions et de son avenir.

Il serait amusant, mais peut-être trop long et quelque peu oiseux, d'énumérer tous les jeunes gens, tous les esprits pittoresques et variés que M. Roosevelt a attirés à Washington, afin, semble-t-il, de rompre la routine monotone des ministères, d'infuser dans le Gouvernement un sang nouveau, et de trouver des agents jeunes pour une politique jeune. Au Minis-

tère des Affaires étrangères il a, quelque peu cavalièrement, dit-on, installé M. Bullitt, qui sous Wilson et durant les négociations de paix, avait fait un esclandre. Maintenant qu'il a perdu sa place, ses cheveux et son renom de dangereux esprit, le voilà de retour au Ministère auprès du ministre, qu'il doit éclairer de ses lumières et de son expérience bigarrée. Jacques Warbur apporte, lui, la neuve expérience du fils d'une vieille famille bancaire. Charles W. Taussig peut renseigner le ministre de l'Agriculture sur les mystères de l'industrie sucrière. Le jeune M. Douglas prépare le budget. Enfin ce sont partout visages nouveaux et jeunes regards. Et cette jeune équipe organise avec M. Roosevelt la jeune Amérique de demain, que les États-Unis et l'Europe attendent avec tant d'impatience.

Elle installe une curieuse dictature, amicale et temporaire, prudente autant qu'elle peut et hardie, quand elle y est forcée. Elle se lance dans l'inflation avec le souci de la régler et de l'arrêter à temps, rapidement même, dit-on, puisque autour de Washington on murmure que le Gouvernement ne souhaite pas une dépréciation supérieure à 18 p. 100. Elle punit et emprisonne quelques gros banquiers, afin, semble-t-il, de protéger et d'encourager les autres, tout en donnant des apaisements au pays, qui ne pense nul bien en ce moment des magnats financiers de l'Amérique. Elle a recours à une politique hardie et passablement radicale à l'égard des fermiers, afin d'empêcher que ceux-ci ne deviennent radicaux, et qu'ils ne finissent par constituer un bloc socialiste. Elle fait un peu de démagogie pour rendre courage au petit peuple et elle donne une entorse à la loi sur les trusts pour ragaillardir les gros industriels. Elle prépare un programme fort hardi d'action gouvernementale dans le domaine des affaires, tout en priant les industriels et commerçants de se débrouiller seuls, et tout en les incitant à le faire. En un mot, pour stimuler un retour à l'activité économique, elle emploie, à titre empirique, tous les procédés systématiques que libéraux, radicaux, réactionnaires, doctrinaires et philosophes proposent au pays depuis cinq ans. Ce n'est point pour elle question de doctrine, mais question d'opportunité; elle ne se figure point trouver une panacée, mais elle espère en tâtonnant, et surtout

en secouant le peuple, arriver à trouver par hasard, par bonheur, le truc qui réussira, et à donner l'impulsion qui remettra en branle la machine arrêtée. « L'économie dirigée », — formule devenue rengaine en ce moment aux États-Unis, — n'est pas comme le plan quinquennal des Soviets, ou même comme le fascisme en Italie, une discipline nationale aspirant à devenir définitive, ce n'est qu'un moyen pour revenir à la bonne vieille prospérité, hantise de tous les gouvernements américains et de M. Roosevelt.

Bien plus, M. Roosevelt, qui a vu combien M. Hoover s'était nui par sa réputation de technicien, et ses allures de mathématicien, se gardera avec soin de tout dogmatisme et de toute méthode trop stricte. Il ne voilera pas son empirisme, il l'exagérera plutôt, par souci de sincérité, et par désir de montrer à son peuple qu'il demeure avant tout, non un ingénieur, non un Président, non un héros légendaire, non un magicien, mais simplement un homme, soucieux comme eux de bonheur, de paix et de jouissances simples, sûres, stables. Il pensera toujours plus au but recherché qu'aux procédés employés, et il étudiera toujours avec soin la réaction du public à chacune de ses initiatives.

Pour réussir, il lui faut de la chance, mais ne faut-il pas toujours sur cette terre de la chance, pour que ce phénomène paradoxal et surprenant, que l'on nomme la vie humaine, ne soit pas écrasé par l'immense machine qui l'entoure? Sur cette chance, sur cette Providence, le président Roosevelt compte, et c'est pourquoi il donne l'impression lui-même d'habiter la Maison-Blanche au lieu d'y être simplement campé comme ses prédécesseurs. Il joue, avec une sérénité parfaite, un jeu extrêmement dangereux, et, avec sa chance, sa sérénité est le meilleur garant de son succès futur. Il ne pourra dominer l'inflation et l'arrêter à temps que si le pays reste calme, et le pays, nerveux et las comme il l'est depuis quatre ans, perdrait à l'instant son calme, si le Président cessait, par ses gestes et ses discours, de lui donner l'exemple de la confiance.

Le président Roosevelt serait à l'instant débordé si la politique hardie qu'il pratique cessait d'être soutenue par les éléments conservateurs et modérés du parti démocratique et de la nation américaine. Les expériences auxquelles il se

livre et dont il compte bien limiter le champ d'une façon fort étroite, deviendraient à l'instant une doctrine et un programme dévastateurs, si elles étaient dirigées par un bloc radical, et si la majorité sur lequel le Président s'appuyait était une majorité radicale. Là donc est pour lui le vrai problème et le vrai danger. Il lui faut réussir à satisfaire les éléments novateurs sans les griser d'une vaine confiance et d'une audace irrésistible. Il lui faut secouer et stimuler les éléments conservateurs sans les effaroucher. En cela son rôle et son programme ne diffèrent point tant de ce que Mussolini a réussi, de ce que Hitler voudrait faire, de ce que tout dictateur et tout candidat dictateur en Europe rêve de réaliser. Seuls les éléments stables professionnels et conservateurs d'une nation peuvent assurer le succès durable de réformes, que souvent ont, seuls, préconisées des agités et des maladroits.

M. Roosevelt ne peut réussir que s'il garde sa dictature assez longuement, et que si elle est réelle. Mais surtout il faut toujours qu'elle soit bénigne.

C'est pourquoi, de sa voix grave, douce et bien timbrée, il explique à la bonne foule américaine combien sont sages, mesurées, naturelles, ces audaces auxquelles il se livre par nécessité; c'est pourquoi il ne se lasse jamais de sourire, de son bon sourire large de diplomate en congé. C'est pourquoi de son mouchoir doucement agité par ses longs doigts fins, il ne cesse de chasser dans l'air tous les rêves sombres qui pourraient circuler entre son auditeur et lui, il écarte doucement, avec ce calme drapeau blanc, les chauves-souris du malheur, la moindre brise de doute et de défiance.

Et ce paralytique, dont la moitié du corps est mort, suit avec la passion clairvoyante et pleine de sollicitude que seule inspire la douleur, les lentes pulsations de la vie dans le grand corps à demi paralysé qu'il aime et où il veut faire rentrer l'activité : les États-Unis.

BERNARD FAŸ

UNE PHILOSOPHIE DE L'ASSIMILATION

La *Société française de Philosophie*, créée il y a plus de trente ans par M. Xavier Léon et ses amis, filiale de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, a beaucoup contribué à entretenir en France le feu sacré de la spéculation. Un feu sacré qui est une veilleuse : il ne jette pas un grand éclat. Et ce ne sont pas des foules qui se pressent aux entretiens de la Société. Toutefois la plupart des théories devenues fameuses, et qui de proche en proche ont trouvé une assez large audience, sont venues chercher une sorte de consécration dans ce cénacle : on y a discuté par exemple les idées d'E. Boutroux sur la *Science et la Religion*, les critiques dressées par M. H. Bergson contre le *Parallélisme psycho-physique*, les définitions du *fait moral* proposées par E. Durkheim, les rapports entre *Identité et Réalité* d'après M. Meyerson, les vues de M. Léon Brunschvicg sur les *Progrès de la conscience* et celles de M. L. Lévy-Bruhl sur l'*Ame primitive*.

L'une des séances de cet hiver a présenté un intérêt particulier.

M. André Lalande, secrétaire général de la Société, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, s'est prêté avec bonne grâce à l'organisation d'une deuxième soutenance de sa thèse. Publiée en 1899 sous un titre un peu long : *L'idée directrice de la dissolution, opposée à celle de l'évolution dans la méthode des sciences physiques et morales*, elle a récemment reparu,

allégée, rajeunie. L'allure est plus vive et comme plus combative. Le titre nouveau, *les Illusions évolutionnistes*, semble nous jeter en pleine bataille d'idées, dans la bataille engagée autour de la grande doctrine qui était si belle sous l'Empire.

Discuter cette thèse, belle occasion de faire le point, et de mesurer le chemin parcouru.

***

A noter un détail qui nous est livré par M. Lalande lui-même dans la préface de sa nouvelle édition : lorsqu'il commença ses recherches, vers 1892, le sujet qu'il voulait traiter, c'était *la Morale et l'Évolution*. Des préoccupations de moraliste se retrouvent donc à l'origine des réflexions de M. Lalande. On en pourrait dire autant de presque tous les philosophes universitaires français depuis 1870. Lorsqu'au lendemain de « l'Année terrible », Alfred Espinas prépare les *Sociétés animales*, il espère contribuer au redressement de la France en l'invitant à se mettre à l'école des faits. Plus tard, Émile Durkheim, qui s'impose un si méthodique effort pour imprimer une allure objective à la science des sociétés, commence par déclarer qu'à ses yeux la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle ne devait servir à orienter la conduite. Gustave Belot, par un autre chemin, pense aboutir à la constitution d'une morale à la fois rationaliste et positive. Quant à Frédéric Rauh — l'auteur de l'*Expérience morale* — il était l'inquiétude morale personnifiée : flamme ardente et mobile, comme on disait de Lamennais. La plupart de ces penseurs mesurent la responsabilité sociale de la pensée. Dans la nation en travail dont ils entendent la rumeur, l'enseignement public, en raison même des principes libéraux qui s'imposent à lui, ne peut plus se contenter de suspendre la morale à l'anneau sacré, aux croyances religieuses traditionnelles : la « libre philosophie » — comme disait le directeur de l'École Normale Supérieure, Ernest Bersot — n'aura-t-elle pas quelque mot de ralliement à offrir aux éducateurs? M. Lalande, qui devait écrire plus tard un *Précis raisonné de morale pratique* — une sorte de catéchisme laïque — songe dès sa sortie de l'École à ces problèmes vitaux.

Mais il se gardera pour sa part d'essayer de les résoudre par la seule introspection : en cherchant le reflet des étoiles au fond du puits intérieur. Sur ce point, il rompt aussi vigoureusement qu'un Taine avec la tradition spiritualiste : du moins ressuscite-t-il ce qu'on pourrait appeler l'esprit de Cournot, contre l'esprit de Cousin. Cournot, inspecteur général de mathématiques, était au courant de l'état des sciences de son temps : des réflexions sur l'appui qu'elles se prêtent, leurs conquêtes, leur outillage, forment la trame de ce *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, que M. Lévy-Bruhl a heureusement réédité. Le grand maître de l'Université, Victor Cousin, fut avant tout un orateur; humaniste excellent d'ailleurs, et grand connaisseur en histoire des doctrines, mais mal à son aise dans le royaume des sciences mathématiques ou physiques, il laisse l'impression que la philosophie est avant tout un art, du grand art. Nos philosophes universitaires ont eu beaucoup de mal en France à remonter la pente, à rapprocher la spéculation philosophique et les sciences positives. Lorsque Gaston Milhaud, professeur de mathématiques spéciales, élève de l'École Normale Supérieure, section sciences, fut nommé, après une thèse sur *Les conditions et les limites de la certitude logique*, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier, ce fut pour beaucoup un étonnement. Aujourd'hui, il trouverait dans nos Facultés des pairs en bon nombre. Plusieurs de nos thèses récentes en font foi : celle de M. Spaier sur *La pensée et la quantité*, celle de M. Poirier sur *Quelques caractères des notions d'espace et de temps*, celle de M. Daudin sur les *Classes zoologiques et la notion de série animale*, celle de M. Bachelard sur la *Connaissance approchée* prouvent que leurs auteurs ne sont plus de purs « littéraires ». Des leçons comme celles que d'éminents savants ont bien voulu donner à l'École Normale — publiée sous le titre de l'*Orientation actuelle des Sciences* — témoignent que les Perrin, les Langevin, les Urbain, les Lapicque attachent grand intérêt à la préparation scientifique des futurs philosophes. Ils ne peuvent qu'applaudir à la création d'un nouvel Institut — le dernier né de la Sorbonne — qui sera consacré à l'*Histoire des Sciences* et dirigé par M. Abel Rey. A cette roue, plus qu'aucun autre, M. Lalande

aura poussé. Enseignant depuis vingt années la Logique et la Méthodologie à la Sorbonne, il ne manque pas, avant de nous donner par exemple ses conclusions sur *les Théories de l'induction et de l'expérimentation* (son avant-dernière publication), de suivre pas à pas les démarches de ceux qui font avancer les sciences positives. Et lui-même, qui invite les jeunes philosophes d'aujourd'hui à cette initiation nécessaire, il a payé d'exemple dès sa jeunesse. Il a fait à sa façon le tour des sciences. Il demande des inspirations, des directions à la physique, à la chimie, à la biologie. Sa thèse de 1899 est une thèse de « scientiste » en même temps que de moraliste.

***

Le résultat de cet examen de conscience à base de science est-il donc une condamnation pure et simple de l'évolutionnisme? Et en rééditant son livre L. Lalande porte-t-il de l'eau au moulin qui tourne si vite aujourd'hui, ne fait-il que fournir des arguments au mouvement de réaction, nettement dessiné, contre cette philosophie du devenir, expliquant les formes de la vie par des changements insensibles et incessants, qui séduisit tant d'esprits au XIXe siècle? Il faudrait distinguer. Le terrain gagné par l'évolutionnisme, au sens large du mot, sur le platonisme — pour reprendre l'antithèse qui sert de titre au livre pénétrant de M. René Berthelot, *Platonisme et évolutionnisme* — ne semble pas près d'être perdu. A part peut-être quelques disciples obstinés de saint Thomas ou de Bonald, les philosophes sont rares qui admettraient que les formes de la vie soient fixées *ne varietur*, de toute éternité, comme correspondant à des archétypes préexistants : de l'aveu commun, les espèces animales, pas plus que les institutions sociales, n'ont été soustraites à la mobilité historique, que le rythme en soit lent ou rapide : tout et tous baignent dans le fleuve d'Héraclite, ressurgi dans les temps modernes pour devenir le fleuve de Hegel. Ce n'est pas à cette conception générale que l'auteur des *Illusions évolutionnistes* en veut; mais à une théorie très particulière, que le succès des *Premiers Principes* d'Herbert Spencer a « vulgarisée » : celle qui semble présenter comme une loi du monde, aussi bien humain

que physique, et comme un idéal moral aussi bien que comme une nécessité inévitable, la croissante différenciation des êtres, elle-même étroitement liée à la lutte universelle pour la vie, ou plutôt pour la domination.

C'est cette « loi » — loi promulguée par une philosophie des sciences tendant à s'épanouir en une philosophie de l'action — qui paraît choquante autant qu'injustifiée à M. Lalande. Choquante par les conséquences qu'on en pourrait tirer, qu'on en a souvent tirées : ne semble-t-elle pas autoriser, inciter les êtres à persévérer dans ce qui les distingue les uns des autres, voire dans ce qui les oppose les uns aux autres, et déprécier, comme une idéologie décevante et dangereuse, toute tendance à l'assimilation, à la fraternité, à la paix? Heureusement, regardons-y de plus près, les faits consultés impartialement sont loin d'abonder tous dans le sens de Spencer : et le cri de guerre que les amateurs de la lutte pour la vie répètent comme s'il était le mot d'ordre de la nature, éveille dans la nature même des échos fort discordants.

Pour comprendre ici l'attitude de notre auteur, il importe de distinguer trois plans : celui de la *nature inorganique*, celui de la *vie animale*, celui de la *raison humaine*. Or telle loi qui se vérifie, au moins partiellement, sur le plan de la vie, ne se vérifie pas forcément ni sur le plan de la nature inorganique, ni sur celui de la raison humaine. Et peut-être — comme l'avait admirablement pressenti Cournot dans son *Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme* — la raison humaine se montre-t-elle capable de rejoindre la nature inorganique par-dessus la vie animale : il y aurait là une sorte de conversion qui renverserait la vapeur et irait à contre-courant de l'évolution.

Dans l'ordre de la nature inorganique, ce n'est pas Spencer qui a raison, c'est Carnot, qui a formulé le principe de la dégradation de l'énergie. On ne voit pas que les formes de l'être aillent forcément en se différenciant, mais l'énergie va en se dissipant. Où prend-on que tout commence par l'homogène, et que l'homogène soit par définition instable? Le donné initial serait bien plutôt l'hétérogène, et c'est lui qui serait instable. Les inégalités, les dissymétries, comme le remarquait Curie, créent le mouvement qui fait apparaître la diversité des phénomènes. Mais le sens naturel dans lequel ceux-ci

marchent est celui qui diminue les différences perceptibles. La surface de la terre se nivelle, les pressions s'égalisent. Toutes les formes de l'énergie tendent à se transformer en chaleur. Et la chaleur se répartit d'une manière égale entre les corps qui peuvent en échanger librement. Ce qu'on a quelquefois exprimé en disant que toute transformation de l'énergie tend à lui faire prendre une forme moins utilisable, en tout cas, une forme moins sensible, par cela seul que les diversités tendent à s'effacer. « Chaque fleuve qui coule, chaque lampe qui brûle, chaque mot qui se prononce, chaque geste qui se fait diminuent la différenciation de l'Univers. » Vainement donc voudrait-on vérifier dans le monde physique la loi « universelle » de l'évolution, si évolution implique essentiellement différenciation : c'est bien plutôt d'*involution* qu'il faudrait parler; c'est l'*entropie*, chère à la thermodynamique de Clausius, qui mène la danse des formes. Et c'est une danse qui tend à les rapprocher jusqu'à les fondre. Du moins les chances de l'assimilation l'emportent-elles ici, aussi nettement que possible, sur celles de la différenciation.

Dès lors l'être vivant apparaît comme un être contrariant : contrariant parce qu'il semble prendre le contrepied de la loi qui dominait le monde inorganique. Ici, dans le royaume de la vie, la différence est reine; les différences ne cherchent qu'à se maintenir, voire à s'aggraver. Un individu est un système de forces qui tend à perpétuer un type en utilisant à son profit toutes les ressources du milieu où il baigne, et en luttant contre toutes les concurrences. « La propriété fondamentale de la matière vivante est de produire — ou mieux de devenir — une matière vivante semblable et plus abondante, aux dépens de la matière voisine, vivante ou non. » La vie est donc par définition envahissante. Elle est « impérialiste », pour reprendre un terme familier au baron Seillière. Le moindre germe tend à la conquête de la terre. Les êtres luttent non seulement pour la vie, mais pour l'expansion et la supériorité. Il semble qu'ils ne puissent se développer qu'à la condition de s'éloigner les uns des autres, de devenir de plus en plus dissemblables; ou bien s'ils se rapprochent, c'est pour s'entrebattre. Divergence et concurrence, deux lois aussi opposées que possible à l'assimilation et à l'union. Et ainsi s'explique

la conception pessimiste, « agonistique » de l'univers, que la philosophie issue des méditations de Darwin, le doux botaniste, a rendue populaire. A entendre chanter cet hymne à la vie qui est aussi un hymne à la guerre, beaucoup de gens se sont laissé persuader que la nature n'était et ne pouvait être qu'un coupe-gorge.

***

Mais la raison humaine est-elle donc obligée de se plier aux lois de la nature vivante? N'a-t-elle pas de quoi voler plus haut? Nombre de philosophes, se défiant avant tout de ce que E. Zyromski appelle « l'orgueil humain » et craignant les déceptions de l'idéalisme, nous invitent à demander des leçons au monde des organismes. Telle était bien, semble-t-il, la pensée de derrière la tête du prédécesseur de M. Lalande à l'Institut, Alfred Espinas. « Être ou ne pas être », écrivait-il dans un article célèbre de la *Revue philosophique*, où il démontrait que toute sociologie devait, sous peine de mort, se mettre à l'école de la biologie. Mais M. Lalande proteste avec décision contre l'excès de ce « biomorphisme ». Il croit pouvoir démontrer que la raison travaille normalement à effacer les différences. *La raison tend à assimiler les choses entre elles pour pouvoir assimiler les esprits entre eux.*

M. Lalande croit trouver une éclatante confirmation de cette thèse dans les réflexions de M. Meyerson sur *Identité et Réalité*. Connaître scientifiquement, n'est-ce pas toujours ramener le plus possible l'Autre au Même, le passager au permanent, le divers à l'identique? Ce qui revient à dire que l'intelligence marche à contrefil de la vie. M. Lalande est bien loin de concéder à Rousseau que l'homme qui pense est un animal dépravé. Mais il accordera volontiers que l'homme qui pense est un animal qui se dégrade, entendez qui inhibe en lui des impulsions spéciales à la nature vivante. La raison est un frein pour ce que M. Lalande appelle de son côté « l'élan vital » : et la « vection » de la pensée, par cela même qu'elle se rapproche de celle de la nature inorganique, s'éloigne de celle de la nature organique.

Deux images éclairent cette antithèse : « Tandis que la vie se multiplie comme un arbre dont le tronc se divise et se ramifie sans fin, le progrès de la pensée est comparable au mouvement précisément inverse des ruisseaux et des rivières, qui viennent confondre leurs eaux dans un fleuve unique de plus en plus large et de plus en plus uniforme dans son cours. » Écouter la leçon des fleuves plutôt que la leçon des arbres, ne sera-ce pas, au fond, tout le secret de la morale?

Que l'on considère seulement ce qu'on appelle l'évolution des sociétés, on constatera qu'en bien des points, la raison gagnant sur la nature, c'est d'une *involution* qu'il s'agit, d'une involution qui tend à rendre les hommes de plus en plus capables d'unions vraies parce qu'ils deviennent de plus en plus semblables. Vainement suppose-t-on, à l'origine, des sociétés primitives homogènes. Il faudrait redire de l'âge de l'homogène ce que Saint-Simon disait de l'âge d'or : « Il est devant nous, non derrière. » Les différences de races pèsent de moins en moins lourd. Les différences de sexes, elles-mêmes, n'interdisent plus aux femmes de donner leur mesure, de tenter leur chance dans presque toutes les carrières. Les barrières des castes sont démantelées. Même ces barrières de classes — curieusement étudiées par M. Goblot dans un petit livre spirituel : *la Barrière et le Niveau* — qui consistent en des inégalités de niveaux intellectuels, s'abaissent progressivement. Aux groupes fermés, jaloux de leur indépendance comme de leur originalité, tendent à se substituer des groupes largement ouverts, entre lesquels les échanges et les passages sont de plus en plus faciles. La tendance, ici ou là, peut être contrariée. Telles portes se ferment. Telles barrières se redressent. Le sens du courant demeure le même. Et « de même que les potentiels ou les niveaux s'égalisent spontanément dès que les communications physiques sont libres, et qu'il ne s'exerce plus d'action locale de sens contraire », de même tout accroissement dans la fréquence et la facilité des communications a pour effet d'accroître les possibilités d'assimilation non seulement économique, mais intellectuelle.

***

Que ce soit un devoir de suivre et d'élargir ces routes, M. Lalande se persuade que toutes les morales pratiques l'accordent. Elles divergent certes, et grandement, par les principes qu'elles invoquent, mais elles convergent par les *axiomata media* qu'elles consacrent. Or on n'en trouve guère — qu'il s'agisse du christianisme ou du stoïcisme, du spinozisme ou du kantisme — qui ne tende à la condamnation de l'individu et de sa « pléonexie », de ses tendances instinctives au développement indéfini. Toutes nous répètent, chacune à leur manière, que le moi est haïssable. Du moins nous enseignent-elles à mettre au-dessus du culte de l'*individualité*, force d'impénétrabilité et de conquête, principe de la guerre de tous contre tous, le culte de la *personnalité*, qui développe les facultés et entretient les valeurs capables d'amener les hommes à s'entendre, à se rapprocher, à communier.

D'ailleurs l'art digne de ce nom vient ici au secours de la morale. Si le chef-d'œuvre ne peut être réalisé que par un homme, il ne vit qu'en s'adressant à une communauté — et à une communauté qu'il voudrait voir s'élargir sans cesse, jusqu'aux limites du monde. M. Lalande retrouve ici la pensée de G. Séailles, dans les conclusions du *Génie dans l'Art* : « L'art nous transporte dans un monde de paix où rien ne nous sépare, où les esprits, spontanément, s'unissent dans une vie commune et fraternelle. » Renouvier déjà disait : « L'art nous fait sympathiser avec la vie humaine tout entière, et nous met dans l'état d'une personne universelle, sœur de toutes les autres personnes. »

On le voit, M. Lalande fait flèche de tout bois. Le devoir pour lui sort des faits de divers ordres, interprétés par une « raison constituante » qui se reconnaît en eux. Une fois qu'on a fait tomber cet autre voile de Maïa, le voile de l'illusion évolutionniste, il apparaît que tout converge — nature physique et intelligence humaine, science, morale et art — tout doit tendre vers ce lac tranquille, l'assimilation universelle.

***

Comment cette pensée se rapproche, et comment elle se distingue de celle d'autres maîtres de la philosophie universitaire française — de celle d'un Durkheim par exemple, ou de celle d'un Bergson — on le voit aisément.

A Durkheim — au Durkheim de *la Division du Travail*[1] — M. Lalande reproche de se laisser leurrer encore par des analogies « biomorphiques ». Durkheim appelle « organique » la solidarité qui s'établit dans une société lorsque les fonctions diverses s'y multiplient, lorsque le travail se divise entre ses membres. Il semble faire reposer la cohésion du groupe sur la différenciation des individus qui se complètent. Pour que cette unité soit assurée, il nous invite à jouer en conscience notre rôle d'organes. M. Lalande voit dans cette conception un dangereux rétrécissement du devoir. Être un bon menuisier, un bon tailleur, un bon professeur, c'est un idéal qui ne suffit pas à son ambition de moraliste. Il importe certes, que chacun consente à se spécialiser, puisqu'il faut bien vivre, puisqu'il faut bien que la société vive. Mais une société qui ne se présenterait que comme un organisme, et ne proposerait d'autre objectif à ses membres que le maintien ou le développement de sa puissance, laisserait échapper le meilleur de la vie morale. La vie morale ne tient pas tout entière dans le cercle de la vie professionnelle. Et s'il est souhaitable que celle-ci n'embrasse pas le tout de l'homme, qu'elle ne l'enferme pas dans l'usine, l'atelier ou le bureau comme la cellule dans l'organe, et qu'elle le laisse participer à plusieurs autres cercles qui s'entrecroisent, c'est justement pour qu'il puisse s'élever à une vie sociale supérieure, celle qui, rapprochant les hommes par les idées, installe entre eux des similitudes qui permettent les communions.

Car il y a société et société. El il importe de tenir sous les yeux la distinction des deux types pour comprendre et ce que M. Lalande refuse, et ce qu'il accorde à la tendance sociolo-

1. Nous disons : le Durkheim de la *Division du Travail*. Car depuis sa thèse la pensée de l'auteur en matière de morale s'est révélée plus complexe. On voit par exemple dans la 1re partie de son livre posthume, l'*Éducation morale*, qu'il fait une part à « l'autonomie » à côté de la discipline et ne compte pas moins sur l'attraction de l'idéal que sur la contrainte.

gique. « Dans l'état actuel des choses, ce à quoi on applique couramment le nom de société contient deux ordres de rapports tout différents, et dont la confusion donne lieu à bien des sophismes; d'une part les rapports d'interdépendance par différenciation, comme ceux des membres et de l'estomac, des fournisseurs et des clients, des spécialistes nécessaires aux uns et aux autres, et dont chacun tâche d'obtenir le maximum de rémunération pour ses services; de l'autre, l'union qui existe entre des semblables en tant que semblables, et en vue d'accroître cette ressemblance, comme chez les fidèles d'une même religion, les membres d'une même société savante ou d'une même ligue morale, les admirateurs ou les adeptes d'une même forme d'art. L'un est de type vital, l'autre de type spirituel. »

Est-il besoin de dire que M. Lalande réserve sa prédilection au type spirituel? Il a d'ailleurs prouvé par l'action que sa sympathie ne demeurait pas verbale. Les longues années d'obscur travail que ce véritable apôtre de la coopération intellectuelle a dépensées pour rédiger le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, soumettant ses projets de définition à ses collègues, et confrontant sans se lasser leurs observations, témoignent du prix qu'il accorde au rapprochement méthodique des esprits, à la conjonction par en-haut.

Mais enfin, c'est toujours un effort pour associer les hommes qui donne son caractère à la vie morale. Et c'est pourquoi M. Lalande, s'il n'accepte pas les conséquences « organicistes » qu'on pourrait tirer de la thèse de Durkheim, reculerait pourtant devant certaines identifications de la moralité avec la liberté, que paraissent favoriser les analyses aujourd'hui classiques d'un Bergson. Briser la glace des conventions qui socialisent en même temps qu'elles « spatialisent », qui incitent les « moi » à s'assimiler superficiellement en même temps qu'à se déployer au milieu des choses, nous replonger pour nous ressaisir dans ce fleuve continu de la pure durée qui coule au fond de nous-mêmes, dans une zone inaccessible aux contraintes sociales, n'est-ce pas le suprême conseil qui se dégage de l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience*? Tel disciple d'André Gide y trouverait peut-être de quoi justifier les objurgations d'un Nathanaël, ses appels à la révolte contre

les consignes. Mais M. Lalande s'effraie de ces perspectives, du champ qu'elles ouvrent à l'égotisme[1]. Il dénonce avec force l'équivoque de la formule : « Sois toi-même. » Il craint qu'à vouloir nous affranchir de tout joug social nous ne risquions de perdre le peu d'éternel que nous aurons pu acquérir. Car enfin, la véritable personnalité morale, que l'on confond avec l'individualité, s'en dégage au contraire par degrés à mesure qu'un être progresse dans la voie de la ressemblance et de l'unité humaine.

Mais à insister sur cet aspect de sa pensée, on pourrait laisser croire que M. Lalande fait bon marché de la liberté, que peut-être il ne reculerait, pas plus que n'a reculé Auguste Comte en personne, devant les méthodes d'autorité, à seule fin de faire régner ce qu'il appelle quelque part un « communisme intellectuel ». L'expression prête à l'équivoque. Mais le sentiment de M. Lalande est clair. Par cela même que les hommes, s'ils veulent faire vivre des sociétés vraiment humaines, doivent se rapprocher par l'intelligence, il importe qu'ils se persuadent et non pas qu'ils se contraignent. Au fond, toute association est impure qui n'implique pas une adhésion librement consentie. « La liberté, s'écrie le moraliste, est le seul moyen efficace qui puisse conduire les hommes à une véritable union, parce que l'autorité seule de la pensée peut la fonder. » Et c'est pourquoi l'auteur, tout anti-individualiste qu'il soit en morale, se retrouverait volontiers du côté des individualistes en politique, s'il s'agissait de défendre la pensée contre quelque pouvoir oppresseur, d'où qu'il vînt. Ce qui revient à dire que cette philosophie de l'assimilation entend demeurer, elle aussi, une philosophie de la liberté.

***

Qu'une aussi vaste construction, qui jette un pont audacieux entre la science et la morale, doive susciter des objections, des demandes d'explications dans un cénacle de collè-

1. Il faut dire qu'au moment où M. Lalande menait cette discussion, il ne pouvait connaître le développement nouveau donné par M. Bergson à sa pensée morale dans le livre dès à présent célèbre sur *les Deux sources de la morale et de la religion*. V. l'article de M. Le Senne paru ici même sur « le Bergsonisme et la Morale » (15 juillet 1932).

gues, cela va de soi. Et on l'a bien vu à la *Société française de philosophie*. M. Arnold Raymond, professeur à l'Université de Lausanne — lui aussi un logicien moraliste, qui avait suppléé M. Lalande à la Sorbonne — chargé d'amorcer la discussion, fit observer que l'intelligence n'exerce pas forcément une action aussi « dissolvante » que paraît le croire l'auteur de la thèse : elle ne nie pas les diversités qu'elle explique, elle reconstruit en respectant les différences. D'autre part un acte moral, si conforme qu'il soit à une règle, garde une marque individuelle *sui generis*. A plus forte raison, les créations de l'art conservent-elles un caractère spécifique irréductible. Et enfin si l'on considère l'évolution sociale, qui peut soutenir qu'en tout et pour tout elle efface les différences? Sur bien des points elle les laisse coexister, elle les amène à se tolérer, elle les harmonise si l'on veut. Mais est-ce la même chose que les nier?

Au surplus, lorsqu'il formule une loi générale d'involution et d'assimilation, M. Lalande ne retombe-t-il pas dans la même faute qu'il a reprochée aux philosophies de l'histoire de type évolutionniste? Sa théorie, qui est elle aussi une philosophie de l'histoire, ne réussit pas, semble-t-il, à encadrer tous les faits. Après tout, les sociétés humaines peuvent tenter plus d'une voie, essayer plus d'une forme. S'il est vrai que dans l'Occident, les barrières des castes ont progressivement fléchi, est-ce aussi exact de l'Orient, spécialement de l'Orient hindou? Les efforts de Gandhi, les résistances qu'il rencontre, paraîtraient fournir la preuve du contraire. D'ailleurs, en Occident même, quels sont ces cris furieux? Haines de races qui s'exaspèrent, appels à la violence, hymnes à la volonté de puissance des États souverains, autant de cruelles exceptions aux règles d'ordre de M. Lalande...

Mais chercher chicane à un philosophe en prenant texte de l'actualité, ce serait méthode imprudente. Le philosophe nous donnerait rendez-vous sur les sommets, d'où il nous ferait remarquer que des tourbillons, même écumants, ne dévient pas le cours du fleuve par chaque siècle élargi. Acceptons-en l'augure — et continuons à travailler pour préparer, dans la mesure de nos moyens et selon nos meilleures traditions, ce que Paul Valéry appelle la « Société des Esprits ».

C. BOUGLÉ

LE THÉÂTRE

M. André Obey : *Loire.* — M. Henri Duvernois : *la Maison des confidences.* — M. André Birabeau : *Ma sœur de luxe.* — Jerome K. Jerome : *Le locataire du 3e sur la cour* (traduction de madame Andrée Méry). — M. Hjalmar Bergman : *les Gants blancs* (traduction de madame Lili Oisson). — Spectacles de *la Chauve-souris.*

La Compagnie des Quinze, retour d'Espagne, où elle joua *le Viol de Lucrèce* de M. André Obey, avec un grand succès, nous a donné *Loire*, du même auteur, au Vieux-Colombier. *Loire* est un drame allégorique. Mettre en scène la crue d'un fleuve, en trois actes : l'approche du fléau, son déchaînement, sa retraite, cela semble une gageure. Car il ne s'agit pas simplement ici des réactions diverses : craintes, alertes, combats, deuils, que le débordement des eaux provoque chez les riverains, mais d'une tragédie où les principaux personnages sont tenus par le fleuve lui-même, ses affluents et ses remous.

Du temps où l'allégorie fleurissait en France, elle n'est jamais allée, je crois, aussi loin. Peut-être cet excès marque-t-il ce qu'il entre de préméditation dans la naïveté apparente du dessein. Mon Dieu! qu'il est difficile aux modernes de prendre pour modèles les anciennes formules sans renchérir encore sur elles! N'importe! Félicitons M. André Obey de ses intentions, qui sont toujours nobles, pures. Dans la masse de la production contemporaine, si vulgaire, si grossièrement intéressée, elles suffisent à distinguer son effort.

Il est seulement dommage que la hardiesse qui préside, chez

l'auteur, à l'inspiration initiale, ne se retrouve ensuite que par éclairs dans l'exécution. Aux meilleurs moments de la soirée, quand le drame s'élève, alors que l'on croit que l'expression elle-même va rejeter ses entraves et suivre le mouvement, il semble qu'une mauvaise fée intervienne, qui, d'un coup de baguette, glace les plus beaux élans, et dise : « Tu n'iras pas plus haut. » Ce qui peine, et finit par irriter, c'est aussi qu'on soupçonne que, si M. Obey s'abandonnait davantage à son lyrisme intérieur, il dépasserait le point auquel toujours il s'arrête. De sorte que la mauvaise fée dont il est victime, ce n'est probablement que la défiance qu'il a de ses propres dons. Il pèche moins par déficience réelle, que par timidité, par inhibition. Une probité exagérée, des scrupules déformants le portent à modérer l'éclat de sa phrase, voire à abuser des silences, en haine de la rhétorique. De là ces temps longs, ces intervalles immobiles, où l'on a l'impression qu'un ange passe. Le poète, dans ces suspens, paraît nous faire entendre : « Ici, c'est sublime. Alors, je me tais. » Ou bien : « Ici, nous sommes au cœur du mystère. Alors, plus un mot! » D'autres fois, il cherche un surcroît de pathétique ou un approfondissement de l'énigme dans la répétition, tout ensemble voulue et balbutiante, de quelques termes simples. Comme si les mots, à force d'être redits, allaient brusquement s'entr'ouvrir et jeter des clartés que leur sens commun, tout d'abord, ne semblait pas contenir. De tels procédés d'incantation sont aussi faux que les redondances verbales; c'est une autre espèce de jonglerie, mais qui prend un ton pénétré.

Le drame que M. Obey a imaginé réside dans la lutte des hommes avec les éléments, et surtout dans l'évocation de l'atmosphère d'angoisse qui environne la catastrophe. Les forces naturelles qu'on nous présente ont d'étranges couleurs, très différentes, à la vérité, de celles que notre esprit a coutume de prêter aux rives de Loire. Sans doute, chacun sait que le fleuve royal est sujet à des crises subites qui rendent ses abords dangereux. Mais l'idée que nous nous faisons communément de lui est celle d'un eau paresseuse, qui serpente sous un doux ciel pommelé, entre des bancs de sable blond. Ajoutez à cette image l'architecture Renaissance, les hauts

toits d'ardoises et les fenêtres carrées, quelques vagues notions des Valois vus à travers Michelet, et des souvenirs de Ronsard. Au lieu de cela, M. Obey nous offre une composition bizarre et comme assombrie de germanisme. Les filles de Loire, les Princesses qui personnifient les rivières, ressemblent à des Nixes et à des Loreley. Ces ondines fourniraient même au docteur Freud de curieux cas de psychopathie sexuelle. La mythologie des poètes de la Pléiade était galante et courtoise. Celle de M. André Obey est hantée de songes morbides. Mais il faut reconnaître que cette trouble peinture a souvent des touches habiles, et que celles-ci concourent à créer ce sentiment d'anxiété qui est la teinte générale de l'œuvre.

En opposition avec les forces élémentaires, les types humains que M. Obey a mis en scène m'ont paru moins nettement marqués. Celui de la sorcière, en particulier, est bien conventionnel. Plus original est celui du pêcheur, partagé entre sa nature d'homme et les rêveries qu'il doit à sa longue familiarité avec les esprits des eaux.

Écrire pour le théâtre sur un thème pareil était déjà une entreprise ardue. Mais, l'ouvrage une fois composé sur le papier, le mettre debout scéniquement, le faire vivre sur un froid plateau de pierre, entre les murs nus du Vieux-Colombier, quel problème! Si M. Michel Saint-Denis ne l'a pas entièrement résolu, du moins a-t-il eu l'audace de s'y essayer. C'est déjà un mérite singulier que d'avoir réussi en partie. Plastiquement, j'ai surtout aimé les évolutions des Filles de Loire, qui forment un chœur expressif. Le personnage de Loire, conçu sous les traits d'une vieille reine encore belle, percluse de rhumatismes, est joué par madame Monys Prade, avec une dignité qui ne semble pas trop empruntée au formulaire courant de la tragédie classique. Ne pouvant nommer tout le monde, nous distinguerons M. Auguste Boverio, dans le rôle du pêcheur. Nous avons parfois critiqué M. Boverio, lorsque sa sincérité, qui est toujours extrême, le porte à enfler exagérément la voix, qu'il a sonore et vibrante. Mais nous avons toujours pensé que ce comédien était doué d'une personnalité d'où il pourrait tirer des effets puissants, s'il consentait à se laisser guider, ou parvenait à se dominer lui-même. Les acteurs capables de lyrisme, ceux qui ont encore dans l'âme un rayon

de l'antique feu sacré, sont aujourd'hui si exceptionnels qu'il faut saluer M. Boverio, un des derniers représentants d'une race qui s'éteint. Nous disions que, dans plus d'un rôle, il lui était arrivé de nous assourdir. Cependant, c'est dans les *a parte*, dans les passages murmurés, que la sensibilité profonde de cet artiste se fait le mieux jour. Il sait être intimement ému, et accueillir dans son cœur, nous rendre par la voix, par une immobilité saisissante, les émotions confuses par quoi s'exprime le mystère. Dans *Loire*, ses monologues, sa démarche réfléchie, son visage attentif, ses airs secrets de connivence, alors qu'il observe les signes précurseurs de la crue, ont une vérité qui s'élève jusqu'au style, une incontestable grandeur.

Les costumes de madame Marie-Hélène Dasté dénotent une imagination vive, mais tous ne sont pas d'une réussite égale. Les six choreutes représentent moins les génies des eaux, qu'une incompréhensible procession de moines en cagoules.

La musique qui accompagne la ruée du fleuve est par trop militaire. En prêtant à la crue le mouvement d'une vague d'assaut, elle se conforme à une image dont les rédacteurs du communiqué ont souvent abusé, mais, comme le rapprochement ne correspond à aucune analogie réelle, ces roulements de tambour et ces appels de clairon jettent en travers de la peinture des visions guerrières qui détournent l'esprit de son objet : à savoir le tragique particulier aux inondations.

***

A égale distance du symbolisme de *Maya* et des gaietés vaudevillesques de *la Maison d'en face, la Maison des confidences* déjà s'annonce comme promise au même succès. On pourrait gloser longtemps sur les raisons de cette faveur. Certes, le talent de M. Henri Duvernois, dans l'espèce, y est pour quelque chose. Mais il doit y avoir au plaisir que prend le public d'autres explications d'ordre général, et qui valent *a priori* pour le sujet lui-même, ou plus exactement pour le lieu où se passe l'action.

Nos couples de bons bourgeois aiment d'être introduits en imagination dans ces demeures aux volets clos, mais à la porte

hospitalière. L'autre soir, dans la salle, je m'amusais à observer mes voisins, ces figures fermées — fermées sur leurs secrets. Il m'a semblé que les spectateurs des deux sexes, entre eux, échangeaient peu de réflexions, qu'ils n'éprouvaient non plus aucune gêne, mais que Monsieur et Madame, avec une attention concentrée, poursuivaient côte à côte, chacun pour soi, des rêveries séparées : chez l'homme, des souvenirs lointains ou récents, peut-être même des comparaisons avec des habitudes clandestines, avec des scènes, non plus jouées, mais vécues la veille; chez la femme, ce tourbillon d'images que déchaîne, derrière un masque immobile, une intense curiosité.

M. Henri Duvernois, qui a du tact et du goût, insiste peu sur le côté charnel du débat, dont l'exhibition à la scène serait offensante, et l'analyse, insoutenable. C'est la vue sentimentale qui surtout le retient. Point de drame ici, à proprement parler, mais, en vingt-trois tableaux, rien que l'illustration de cette pensée que les clients de la Maison, lorsqu'ils en franchissent le seuil, obéissent tous au même besoin, lequel n'est point tant des sens que de l'âme : le besoin irrésistible de se confier, de se libérer d'une obsession, ou bien, faute de pouvoir, dans la vie, réaliser un rêve, le besoin d'en organiser à huis clos la parodie, d'en caresser l'illusion. Cela pourrait être terrible. Mais il y a, chez M. Duvernois, quelque renseigné qu'il soit comme moraliste, une gentillesse qui répugne à nous faire trembler. Lancer avec grâce des traits légers, amener la larme au bord des cils et, l'instant d'après, faire sourire, être ironique et tendre à la fois, telle a toujours été sa manière.

Tout n'est pas de la même qualité dans cette série de sketchs. Quelques personnages (le timide, le faraud, le veuf, d'autres encore) ne sont pas exempts d'artifice. Peut-être l'auteur a-t-il pensé que c'étaient là des types à tel point fixés, tellement attendus, que c'eût été décevoir le public que de ne les pas montrer à nouveau, car le spectateur moyen aime peu découvrir : il préfère reconnaître. Par bonheur, les gens dits « du milieu » n'occupent dans cette peinture qu'une place restreinte (une scène unique, un peu dans la couleur de Jean Lorrain), M. Duvernois, du moins, nous aura épargné, autant

que possible, de revoir ce poncif, l'un des plus usés de la littérature contemporaine.

L'interprétation est honorable, sans excéder les limites d'un bon style de théâtre. Les rôles de femmes, en ce genre, ont des lignes arrêtées comme ceux des reines de tragédie. Depuis le temps que Berthe Bady, à l'Odéon, créa la Maslova dans *Résurrection* (et sans doute elle-même, déjà, suivait-elle une tradition,) les actrices qui jouent les filles perdues ne sauraient marcher sans un balancement des hanches, tout ensemble provocant et mou, à quoi l'on est prié de reconnaître l'image de la Luxure. Toutes les honnêtes comédiennes qui déploient leurs talents dans *la Maison des confidences*, madame France Ellys en tête, s'évertuent à rattraper ce dandinement. Parmi les interprètes masculins (les clients de la Maison), mettons hors de pair M. Marcel Lévesque, toujours drôle.

***

M. André Birabeau a de l'esprit, de la grâce, et, lorsqu'on entend l'une de ses pièces, l'on ne peut manquer d'être séduit pendant les premières minutes. Mais, bientôt, l'on s'aperçoit que toutes ces qualités charmantes sont employées à soutenir, à défendre les situations les plus invraisemblables. Encore n'est-ce pas assez dire. L'invraisemblance ici ne se borne pas au postulat, elle se retrouve dans les épisodes qui en découlent, dans leur enchaînement logique, leurs rebondissements imprévus, dans les personnages enfin, et dans les caractères. C'est une pénible impression que celle d'un talent délicat qui semble mettre ses dons au service de la fausseté. J'entends par fausseté ce genre, qui, décidément, nous est devenu intolérable : la comédie du boulevard.

Une jeune fille de dix-sept ans, concevant quelque alarme au sujet de sa mère qui est sur le point de tomber dans les bras d'un gigolo, fait appel, pour rétablir l'ordre dans la famille, à un demi-frère, un enfant que la dame, devenue aujourd'hui une bourgeoise bien rentée, a eu jadis d'un machiniste de théâtre, alors qu'elle n'était qu'une petite cabotine. Ayant rencontré, par la suite, un riche protecteur (la demoiselle alarmée est née de cette seconde liaison, légi-

timée par un mariage, et le mari est mort depuis), la comédienne s'est désintéressée de son fils, qui a été élevé par le père, demeuré un ouvrier. Le garçon a maintenant vingt-neuf ans, et il est mécano. Il promet à sa « sœur de luxe » de défendre leur mère commune contre les entreprises du greluchon.

Ce premier acte, qui est le meilleur, aurait un réel agrément, si déjà l'on n'y sentait le disparate que j'ai signalé entre la finesse du dialogue et l'artifice de la donnée... Assez de mécanos, comme çà! Cette gouaille vertueuse est horrible. De tels personnages populaires n'ont jamais existé. Quand on nous les montre dans un milieu cossu, gênés par leurs manières, la flagornerie est double : on flatte le peuple d'abord, dont on voudrait nous faire accroire qu'il a toutes les bontés, toutes les générosités, sous son enveloppe vulgaire; on caresse ensuite l'amour-propre de la riche bourgeoisie, représentée comme détenant le rituel des bonnes façons, de la vie exquise, comme une élite enfin, une élite de la noce tout au moins. Mais ne nous échauffons pas pour des bagatelles de théâtre, comme si la question sociale était ici en jeu. Il reste seulement qu'on nous ennuie avec ces fariboles.

Donc, notre mécano, qui n'a rien à voir avec un vrai mécano, accepte de surveiller sa maman, ce qui l'amène à surveiller aussi sa petite sœur. La jeune fille, en effet, s'est amourachée d'un quinquagénaire qui habite la maison. L'enfant du faubourg met à la porte le gigolo et le vieux beau. La morale triomphe. La mère et la fille pleurnichent, mais, à travers leurs larmes, bénissent leur sauveur.

D'excellents acteurs se dépensent pour essayer de donner à cette fade histoire un semblant de réalité : madame Charlotte Lysès, mademoiselle Suzet-Maïs, MM. André Lefaur, Claude Dauphin et Jean Marconi.

***

Le Théâtre des Arts nous offre, dans une traduction parfaite de madame Andrée Méry, une pièce célèbre de l'humoriste anglais Jerome K. Jerome, mort en 1927 : *le Locataire du 3e étage*. Le sujet peut être résumé en quelques lignes : dans une pension de famille, à Londres, se trouvent, comme il y en a

partout, des gens qui ont leurs travers, leurs défauts, leurs vices. Un nouveau locataire se présente : jeune, beau, grave, plein d'onction. Il exorcise ces pauvres humains, les réconcilie, les bénit, et s'en va. C'était le Christ, peut-être...

L'œuvre, on le sait, a obtenu, depuis 1907, date de sa première représentation, un succès considérable et prolongé dans les pays anglo-saxons. Sa tendance, en effet, est toute puritaine, mais d'un puritanisme attendri, bénin, qui garde un ton d'homélie. Elle est bien protestante en ceci que c'est le point de vue moral qui y est représenté comme le principal, sinon comme le tout de la religion. Et, de surcroît, elle est anglo-saxonne par son pragmatisme, son souci de tirer de la croyance, dans la vie quotidienne, des règles de conduite précises. Pas le moindre mysticisme dans cet ouvrage. La foi n'y est pas considérée en soi (Dieu, il me semble, n'est même pas nommé), elle n'est ici qu'un principe de bons sentiments, une garantie de manières décentes, aimables, serviables, un évangile d'altruisme. Comme la *Christian Science*, elle a réponse à tout, elle entre dans le détail de l'existence, pour lever toutes les difficultés ou prêcher la résignation devant l'inévitable. Nous voilà loin de Pascal, loin du Mystère de Jésus! Que le divin Crucifié nous soit montré sous l'aspect d'un grand jeune homme roux, en longue pèlerine et complet de sport, quel mystique ne trouverait cela sacrilège? Mais au public anglo-saxon l'image paraît toute naturelle, tant l'idée de divinité se résume pour lui en celle d'un pasteur suprême, qui veille sur ses ouailles. J'ajoute que le public français, l'autre soir, ne paraissait lui-même nullement choqué. C'est qu'il est, lui, en grande majorité, détaché de toute croyance, et la leçon morale lui étant présentée avec finesse, avec humour, il l'écoutait attentivement, et même y prenait plaisir, comme à une suite de démonstrations malicieuses. Tel est, en effet, le premier mérite de cette œuvre, qu'une âme bienveillante y rayonne. A certains moments, il est impossible de n'être pas touché par la justesse du trait. Il y a toujours quelque chose d'émouvant à voir des individus, en apparence pervertis, des natures ingrates et endurcies, révéler soudain, au fond de leur âme, un foyer caché de sympathie, d'amour et de bonté. C'est ce miracle

que le jeune locataire du 3e accomplit sous nos yeux, en la personne de tous les hôtes de la pension successivement. La valeur du spectacle réside dans l'adresse avec laquelle l'auteur a conduit, sans trop se répéter, la série des métamorphoses.

Cela dit, le fond de la pensée demeure assez puéril. Le problème du Bien et du Mal est abordé par Jerome sous l'angle le plus mesquin, le plus ridiculement petit. Tous les pensionnaires du *boarding house* sont d'une telle médiocrité qu'on s'étonne que le Christ (si Christ il y a ici) perde son temps à vouloir les chapitrer. Puisqu'il a tant fait que de redescendre sur terre, que ne court-il à des besognes plus urgentes que de persuader à une vieille fille de ne plus porter perruque, ou à une marchande de soupe de ne plus majorer ses notes!.

M. Fernand Fabre se tire avec honneur d'un rôle difficile, celui du voyageur divin. M. Jean Hort est excellent dans un personnage de vieux juif. Une jeune actrice inconnue, mademoiselle Ida Goubrine, dessine avec un art plein de franchise une figure de petite souillon, subitement touchée de la grâce.

***

L'humour, le pittoresque, une intention moralisatrice plus cachée mais non moins présente, distinguent également une autre pièce étrangère : *les Gants blancs*, représentée au théâtre de l'Avenue. L'auteur, M. Hjalmar Bergman, est Suédois, et la scène se passe, de nos jours, à Stockholm.

La famille Swedenem, où nous sommes introduits, comprend : le père, qui est veuf, un savant, candidat au prix Nobel pour la chimie; deux fils : Rolf et Ricky, l'un, ingénieur, qui travaille dans le laboratoire paternel, l'autre, lieutenant-aviateur; une fille, Juliette, jeune actrice qui a de grandes prétentions; Martha, enfin, la belle-sœur de Swedenem, laquelle gouverne la maison. L'intérêt du drame consiste dans l'opposition, marquée dès le début, entre l'esprit chimérique des Swedenem, père et enfants, et l'activité tatillonne de cette Martha Boman, absorbée, comme la Marthe de l'Évangile, dans les soins du ménage. La propreté extérieure, les net-

toyages, les rangements à jours fixes, cela prime tout pour la vieille fille. A son beau-frère, plongé dans ses recherches scientifiques, peu importe, au contraire, tout ce qui n'est que de pure façade : la correction bourgeoise, la respectabilité. Les embarras matériels n'altèrent en rien sa bonne humeur. Comment la maisonnée vit-elle néanmoins? Le vieux chimiste ne se pose même pas la question. Quand l'argent manque, il faut savoir s'en passer. Voilà son principe. Mais quand, par hasard, Swedenem, en paiement de ses travaux, reçoit quelques monnaies, il offre à ses enfants de petites fêtes, des dîners au restaurant, où chacun oublie ses peines : Rolf, le sacrifice qu'il a fait de sa personnalité en la mettant au service du génie de son père; Ricky, sa pauvreté et ses scrupules, qui le retiennent de céder aux instances d'une jeune fille riche, impatiente de l'épouser; Juliette, la médiocrité de ses débuts dans la carrière dramatique. Toutefois, dans son imprévoyance, le vieil homme a gardé le culte de l'honneur. Il accepterait encore, dit-il, d'être réduit à la misère et de porter des haillons, pourvu qu'il ait toujours d'invisibles « gants blancs », à savoir sa probité intacte. Les enfants trouvent que le « vieux » va, comme on dit, un peu fort, mais tous l'adorent, et tous sont un peu piqués de la même folie.

Aux innocents les mains pleines : le « vieux » obtient le prix Nobel. Mais, le jour même où cette grande nouvelle est rendue publique, se présente chez lui son frère de lait, qu'il a perdu de vue depuis de longues années. Rolf et Ricky ont signé des billets que cet homme a rachetés. Bah! peccadille de jeunesse, dit le savant, et il s'apprête à payer. Malheureusement ce n'est pas tout. Le frère de lait poursuit une vengeance. Parmi les papiers qu'il a en sa possession, se trouve une traite au bas de laquelle la signature de Swedenem père a été falsifiée, évidemment par l'un des fils. Le vieillard est atterré. Une atteinte à l'honneur de la famille! une tache sur les « gants blancs »! Mais, de Rolf et de Ricky, lequel est le faussaire? A la fin, le pot aux roses est découvert. La coupable est Martha. Elle avoue en pleurant. La volonté de maintenir à tout prix, au milieu de la gêne croissante, la dignité bourgeoise de la famille, a conduit la vieille demoiselle — qui, est-il besoin de le dire? est une sotte, — à cette aberration : commettre

secrètement une indélicatesse, un délit, pour sauver la face, sauver les apparences de l'ordre.

Le rôle de Martha est tenu avec talent par madame Jane Lory, pathétique dans la scène des aveux. C'est madame Pitoëff qui joue la fille de Swedenem. Est-ce bien son affaire? M. Pitoëff a de la bonhomie, une émotion sincère, dans le personnage du savant. Le reste de l'interprétation est assez quelconque.

***

Il me souvient de l'étonnement que j'éprouvais jadis, en Russie, devant certaines églises de style baroque. J'y retrouvais les ornements contournés de notre style Régence, avec quelque chose d'outré, d'arrondi, d'alourdi, qui était dû en partie à la matière employée : le stuc. Mais ce stuc lui-même était recouvert d'un enduit coloré. C'étaient les nuances les plus naïves qu'on pût voir : des bleus d'azur, des roses tendres, des verts aigus et angéliques; et sous le pâle soleil d'hiver, dans la blancheur des rues neigeuses, l'outrance des lignes, la rondeur pesante des moulures, tout s'allégeait, se spiritualisait... Pourquoi, l'autre soir, au Théâtre de la Madeleine, en assistant au spectacle de *la Chauve-souris* présenté par M. Nikita Balieff, ai-je senti avec émotion revivre ces images anciennes? C'est que l'art de M. Balieff, qui se rattache à la Russie d'autrefois, a d'elle ce mélange de lourdeur et de légèreté, de barbarie et d'extrême raffinement, de vétusté et de divine enfance. Aux arabesques gracieuses il joint des traits caricaturaux fortement appuyés; il unit au style des ballets de cour celui des parades foraines, et au chant de la flûte le *boum* de la grosse caisse.

C'est la septième fois, depuis 1920, que M. Balieff et sa compagnie donnent des représentations à Paris. Entre temps, la troupe a voyagé. Par son destin errant, elle apparaît comme le symbole de la Russie blanche. Elle demeure fidèle à ses formules, à la perfection étudiée de ses « numéros ». Le spectacle est un des plus jolis qu'il nous soit donné d'applaudir en cette fin de saison.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARTOUT

Nice. — Prise de voile. — Printemps de Nice, les étrangers partis. Floraisons qui ne sont plus du domaine du jardinier, qui se passent de la serre pour grandir et de housses de toile, à l'annonce d'une gelée. Fleurs d'arbres fruitiers, fleurs d'arbres caducs, boules de neige et lilas Charles X, weigelias demi-mauves, dernières glycines, ces quasi-centenaires qui gardent leur quinzaine de jeunesse annuelle et des parfums vaguement orientaux. La Côte d'Azur perd son exotisme pour Anglais de 1860 rhumatisants. Elle redevient ce qu'elle fut, mi-collines et montagnes, vergers, jardins, avec cet aspect universel que l'on trouve à tous les printemps d'Europe, devant un pommier ou un pêcher couverts de fleurs, — des narcisses, des iris, des glycines et des lilas.

Matin frais, brumeux, ondée. Ciel gris, nuées. Trous bleus mouvants, pareils à des océans sur des atlas pâlis. Et cette haleine du printemps qui ne cesse d'étourdir et de griser d'airs changeants, versés dans des flacons obscurs et des urnes funèbres. Quelques clochettes de muguet nous offrent le parfum de nos douze ans, dans un cercueil.

Nous dépassons les façades de palaces désertés, pour gravir la côte de Cimiez, vers le couvent des Clarisses, penché comme un nid sous une corniche de verdure, sur le Paillon, ce lit de torrent dans lequel ne s'allonge qu'un ruisseau.

Trois jeunes filles vont recevoir ce matin la vêture monastique, en présence de S. G. Mgr Rémond, évêque de Nice.

Je suis venu plusieurs fois déjà rendre visite à la Supérieure de ce couvent. Une tourière m'accompagnait dans la chapelle, jusqu'à la grille contre laquelle flottait un voile noir. Presque aussitôt, j'entendais rouler derrière cette grille et ce voile, comme glissant sur des rails, les épais volets de bois qui aveuglaient l'ouverture. Les rideaux devenaient alors presque transparents et, à travers la trame noire, je devinais l'Abbesse et la mère Vicaire, vêtues de blanc et le visage noyé dans l'ombre du bandeau et du voile. Puis, par faveur exceptionnelle, dans un grincement sonore d'anneaux sur des tringles, les rideaux s'entr'ouvraient. C'est remonter bien loin, sans doute, que d'évoquer la mère Arnaud et la sœur sainte Suzanne de Philippe de Champaigne, mais, sur le fond blanc de la salle éclairée par le haut et garnie de stalles de chêne, les deux femmes que j'avais devant moi auraient pu poser encore pour le même maître, sans que rien n'eût changé. Sourires esquissés, fondus dans la cire du visage, doux regards qui découvraient le monde comme au réveil d'un songe infini, en retrouvant un visage étranger. Nous parlions à travers les croisillons cloutés de la grille de fer dressée entre la chapelle réservée au public et le chœur des moniales.

L'intelligente activité de Celle qui administre ce couvent, qui sait y maintenir l'ordre dans la sérénité, y faire alterner dans une même harmonie, le labeur et la prière ne saurait s'exprimer mieux que dans la douceur de la voix, la pureté du regard — et leur sourde chaleur. Même distinction des manières et de l'âme chez la collaboratrice de tous les instants. Lorsque après l'entretien et l'adieu des religieuses, le rideau noir se refermait dans son bruit d'anneaux insensibles, puis qu'en glissant sur leurs rails, les vantaux de bois ramenaient les ténèbres, je retrouvais avec des yeux d'émigré, la chapelle blanche et la tourière, qui venait rouvrir pour moi la porte fermée.

Ce matin, des dames endimanchées, des jeunes filles, des enfants suivent le chemin discret du couvent, se dépassant dans l'herbe humide et bleue des pluies nocturnes.

Une prise de voile, trois prises de voile à la fois, c'est un spectacle qui suggère une gamme d'émotions dont les personnes qui ont gardé, si l'on peut dire, un pied dans le passé,

goûtent les saveurs. Pour le couvent, c'est une grande fête. Les sœurs, c'est un secret qui m'est confié, ont veillé jusqu'à minuit pour les derniers préparatifs et, comme à minuit, les échos impérieux d'un claquoir de bois frappé à travers le couloir les réveillent chaque nuit pour descendre à la chapelle où elles resteront en prières jusqu'à deux heures du matin, — l'on devine l'état de fatigue de ces femmes qui se sont cependant levées à cinq heures.

Dans la claire chapelle, vêtues de mousseline et couronnées de fleurs, deux rangées de fillettes font une bordure à la travée centrale. D'autres, les épaules ornées d'ailes de plumes blanches, sont assises le long de la rampe du chœur, de l'autre côté de laquelle les postulantes sont agenouillées, entre le trône préparé pour Mgr Rémond et la baie grillée, doublée de son voile funèbre, à travers lequel je devine les Clarisses agenouillées dans leurs stalles et, tout au fond, sur un siège plus élevé, la Supérieure, ayant la crosse de bois à son côté.

Vêtues de la robe à longue traîne des mariées, les jeunes filles qui vont prononcer leurs vœux, prient, le front baissé, profusément recouvertes de tulle et couronnées de fleurs d'oranger. J'imagine avec quel soin les Clarisses les ont parées, essayant, d'après quelque gravure de modes requise à cet effet, de reproduire avec un soin touchant les boucles de cheveux cachant l'oreille, et s'évertuant à ce que chacune de ces jeunes filles fût différemment coiffée.

D'un tabouret qui m'a été réservé près de l'autel, je puis observer de face les néophytes et apercevoir, à travers les croisillons de fer de la grille dont les rideaux noirs sont écartés, les sœurs cloîtrées dans leurs stalles et, tout au fond, la Mère Révérendissime, devant une toile peinte représentant la fondatrice de l'Ordre, la compagne de saint François d'Assise, sainte Claire, dans le costume même que ses filles lointaines continuent de porter.

Près de moi, dans la sacristie, dont la porte s'ouvre sans cesse, les prêtres qui vont officier, revêtent les ornements rituels, dans le va-et-vient des enfants de chœur et de ceux que l'on pourrait appeler les accessoiristes, dans le bourdonnement tout proche, la rumeur de ces familles, de ces pieuses habituées du couvent et des bambinettes niçoises

couronnées de roses ou qui portent des ailes sur le dos. Rumeur, balbutiements, souffle chaud de la vie dont les vagues meurent autour de ces fiancées qui vont, après tant et tant d'autres, porter au couvent la flamme pure qui les anime.

Au centre, la plus grande des trois offre, dans cette rumeur, l'image inexprimable d'un isolement; blottie haut et loin dans un pli du manteau de lumière, elle demeure, sans une vibration des paupières, insensible à tout. Elle est projetée hors d'elle-même, hors du temps, hors de ce monde. Elle est si grande, entre ses compagnes, qu'elle évoque presque trop facilement un lis qui penche la tête. Suavité, élégance, mais comme vue derrière une vitre gelée. Les deux autres élues ne sont pas moins émouvantes, mais sans offrir à la vie qu'elles abandonnent, les dons exceptionnels dont leur aînée se montre parée.

Précédé des officiants et escorté de chanoines, Mgr Rémond vient prendre place sur le siège épiscopal. Cet ancien officier qui se montra si brillant pendant la guerre, puis qui fut nommé aumônier général des armées d'occupation, est maintenant évêque de Nice, de la Sarre et du Liban. Dans son diocèse des Alpes-Maritimes, l'un des plus considérables de France, aujourd'hui, sa réputation est digne du poste qui lui a été confié et du grand homme de bien auquel il succéda, Mgr Chapron, qui l'occupa pendant plus de vingt ans. C'est une fête que sa présence chez ces Clarisses dont il est devenu le père et qu'il visite souvent, afin de les conseiller et leur demander, pour l'entretien des aubes et des surplis du diocèse ou les broderies des ornements, de petits services, auxquels elles se consacrent entre leurs prières, en souriant.

Les prêtres chargés de l'ordonnance de la cérémonie environnent le prélat, l'aident à revêtir la chape, la mitre, tandis que les premières prières sont dites et que l'encens répand cette pénétrante fumée qui vient, semble-t-il, rapprocher les âmes. L'office va se dérouler jusqu'à la communion des postulantes et jusqu'à la fin de la messe, coupée par un sermon que l'évêque prononce, assis devant l'autel, du côté de l'Épître.

Ces paroles familières, cette homélie, Mgr Rémond y

déploie non seulement les attraits de l'éloquence, mais ces grâces imprévues, ces brusques effets de l'antithèse, ces légers excès dans l'image qui effleurent le merveilleux. Il semble qu'on entende alors, derrière la grille, le souffle des recluses et glisser à certaines périodes un rire si léger que l'on croit s'être mépris. Est-ce le prochain mistral ou le ponant qui, là-bas, dans la cour, au delà de la porte de la chapelle demeurée grande ouverte, pour permettre de voir et d'entendre à ceux qui n'ont pu pénétrer, est-ce le prochain mistral ou le ponant qui passe sur les grappes des lilas et à travers les tiges creuses des bambous? Le ciel s'est éclairci, les nuages se dispersent; dans l'ouverture de la porte un gouffre bleu s'est ouvert, par lequel il semble soudain que toutes les ardeurs du printemps se soient abattues. Mais les frêles épaules qui supportent un collier de fleurs d'oranger n'en ont point frémi sous leurs tulles. Le nez busqué de l'évêque qui parle dans un vibrant silence, son profil dessiné d'un trait si ferme évoque les fresques de Mantoue. Il dit à ces filles nouvelles que le Christ lui envoie, les périls, les misères et les splendeurs du rôle qu'elles ont choisi. A travers les croisillons de fer, j'aperçois le visage baigné de lumière de quelques Clarisses. Elles sont séraphiques. Qui penserait à leurs veilles secrètes pour que cette fête fût digne de leur hôte et d'elles-mêmes? Soudain, des cris déchirants éclatent poussés par l'un des angelots. Les sourcils contractés, les poings sur les yeux, la bouche ouverte, les ailes frémissantes, il faut l'emporter, dans un grand air de désapprobation. Sans que personne daigne tourner la tête.

L'office terminé, l'évêque, mitre en tête, crosse en main, gagne la porte ouverte, suivi de son clergé, des officiants, des chanoines, des trois postulantes qui s'en vont conduites par leur marraine, à la file, leur longue traîne blanche portée par les chérubins couronnés de fleurs. Je me suis glissé à travers la foule pour suivre cette première partie du cortège qui traverse la cour, environnée de ses arbustes en fleurs. Mgr Rémond se trouve bientôt devant le grand portail fermé du monastère. De la crosse, il frappe la porte qui s'entr'ouvre lentement, puis tout à fait, montrant le seuil d'un verger sous des arceaux de vigne nouvelle. Au pied de chaque arceau de fer, l'une derrière l'autre, sur les flancs de cette voûte verdissante, vêtues de

blanc et voilées de noir, les Clarisses tiennent un cierge. Au milieu, en avant de toutes, la Supérieure, sa crosse de bois dans la main droite.

Le soleil de mai qu'aucun nuage ne vient plus voiler, glisse à travers les feuilles. Mademoiselle X..., la plus grande des trois postulantes vêtues en mariées, a plié les genoux devant l'évêque, elle baise l'anneau, le pasteur la relève, elle va franchir le seuil... Derrière moi et de chaque côté de ce groupe, de ce tableau d'un autre âge, si lointain, la foule se presse. Les visages anxieux se sont tendus, la famille, le frère, les amis sont là. Mademoiselle X... franchit le seuil, — à jamais. Cependant, avant d'aller se jeter aux pieds de l'Abbesse immobile, elle se retourne, après avoir franchi le portail qui encadre une dernière fois tous ces visages pressés, indistincts, qu'elle ne reverra plus. Elle s'est retournée pour esquisser une quasi révérence, faire, en inclinant la tête et soulevant la main, un adieu, un grand salut à ses amis, ses frères et sœurs, à cette vie, au monde, — en souriant.

Alors, l'abbesse lui baise le front, pour l'accueillir. Après s'être agenouillées à leur tour devant l'évêque, puis devant la Supérieure, les deux autres postulantes l'ont rejointe. Et, tandis que la porte se referme, déjà les sœurs s'éloignent vers le fond de l'allée couverte de treilles où leurs voix s'atténuent.

De ce côté-ci du monde, Mgr Rémond a repris la tête du cortège pour rentrer dans la chapelle.

Quelques instants plus tard, ayant réintégré notre observatoire, nous voyons, derrière la grille, les Clarisses regagner leurs stalles et, près de cette grille à côté de laquelle l'évêque et ses assistants se sont placés, les trois postulantes se grouper autour de la Supérieure. Deux Clarisses aident celles qui ne vont plus appartenir qu'à Dieu, désormais, à ôter leurs voiles de fiancées. En un instant, les couronnes fragiles, les colliers sont arrachés, je les vois disparaître vers le fond, avec les voiles de tulle soulevés par la marche rapide de la moniale qui les transporte sur ses bras tendus. Puis la Supérieure coupe de chaque côté des jeunes visages, les boucles de cheveux qui marquaient le symbole de la coquetterie et de la frivolité. Elle les dépose dans un plat argenté que lui présente une

assistante. Deux robes sont prêtes que l'on glisse, par-dessus la tête, sur la toilette de satin blanc. Ensuite, la robe de mariée est adroitement dépecée en dessous, tirée par en bas, emportée hors de la salle. Une seconde tunique de laine blanche recouvre la première. C'est maintenant le large col, puis le bandeau de linge, puis le voile blanc. Quelques instants viennent de suffire, pour que nous n'ayons plus devant les yeux, à travers la grille, que trois blanches religieuses.

— Ma fille, — dit l'évêque, d'une voix forte, presque impérieuse, à la première : — Vous vous appellerez désormais : Sœur Marie-Paule de l'Annonciation!

Et à la seconde!

— Ma fille, désormais, vous vous appellerez : Sœur Marie-Claire-Irène de la Providence!

Et à la troisième :

— Vous vous appellerez : Sœur Marie-Suzanne de Nazareth!

Les nouvelles venues vont ensuite s'incliner tour à tour devant chacune des Clarisses debout dans les stalles, puis échanger un baiser, puis s'incliner de nouveau avant de passer à la suivante. Lorsqu'elles se sont rejointes devant leurs prie-Dieu, elles échangent une accolade finale; l'ultime baiser vient mourir à la dernière.

C'est fini. Par une sorte de judas qui s'ouvre dans la grille, l'abbesse présente un large registre à l'évêque, qui appose sa signature sous les contrats que ces jeunes filles viennent de signer avec Dieu et la Vie Éternelle.

***

Dans l'après-midi, Mgr Rémond avait bien voulu lever la clôture, pour quelques instants, en faveur de la famille de la plus grande des nouvelles cloîtrées, sœur Marie-Paule de l'Annonciation, fille du général X..., récemment décédé. Il me fut permis de me joindre à ces gens heureux et simples et d'approcher, sans oser lui adresser la parole, cette jeune fille sur le visage de laquelle j'avais lu, pendant la cérémonie, les témoignages d'une foi si profonde et une si noble sérénité. L'Abbesse et la Mère Vicaire seules nous accompagnaient, —

je voudrais dire : mes amies, car il n'est pas sans une douceur infinie de connaître, au delà de ce monde, dans le silence, le son de voix qui, pour tous, ont voulu se taire à jamais — et d'espérer qu'un souvenir pour l'exilé s'élève pendant leurs prières nocturnes.

Le frère de la nouvelle recluse est entré :

— Voici mon cloître! — s'écrie celle qui, ce matin encore, était mademoiselle Bernadette X..., dans un élan d'amour, si spontané, que je n'osais plus considérer ces murs, ces colonnettes, les iris blancs qui fleurissaient les angles de la cour, dans la peur de ne point leur trouver tout l'éclat que je devinai à l'expression de ses yeux qu'elle leur prêtait si ardemment. Les Clarisses semblaient s'être envolées dans les couloirs blancs. Nous visitâmes le réfectoire, les buanderies et les pièces dans lesquelles les recluses fabriquent des hosties — près de deux cent mille par mois, — à l'aide d'une petite machine américaine, la seule de ce genre fonctionnant en France et mue par l'électricité. Contrastes! Au delà des fenêtres grillées et à travers les feuillages, j'apercevais la voie ferrée qui longe le lit du torrent presque toujours à sec et des cheminées d'usines — et, encore, la coupole de l'observatoire Bischofsheim, sur sa colline, les bâtiments destinés à suivre le cours des planètes, à mesurer les distances qui les séparent et le temps de leur gravitation dans l'infini.

Ailleurs, la Supérieure nous présentait de fines et de merveilleuses dentelles reproduisant les anciens points de Venise ou de Milan, les Valenciennes ou l'Irlande et des broderies de soie sur des tissus d'or et des chapes, dont les médaillons étaient minutieusement peints à l'aquarelle. L'Abbesse donnait avec précision des détails d'une voix douce, étouffée. La Mère Vicaire souriait seulement et sœur Marie-Paule de l'Annonciation montrait ces merveilles à son frère et à ses parents, avec un air angélique et des transports ingénus d'allégresse. Elle voulut conduire les siens jusqu'à sa cellule. Je demeurai sur le seuil, mais j'aperçus cependant l'étui fermé d'un violon sur une petite armoire neuve.

D'une voix douce Mère Vicaire me dit que Mademoiselle X... était licenciée, qu'elle jouait du violon et qu'on lui avait permis de garder *pendant quelque temps encore* l'instru-

ment dont elle pourrait jouer à quelque office... « Elle venait souvent nous voir à bicyclette... Elle conduisait son auto... » La voix évoquait un passé qui semblait révolu depuis des millénaires. Et je regardais sur la frêle et radieuse Clarisse, les mains un peu fortes qui révélaient encore la sportive qu'elle avait été.

Puis les portes se refermèrent, après que j'eus baisé l'anneau de ces filles du ciel. Et je m'empressai de gagner la cour et de fuir, pour ne pas entendre derrière moi la porte se refermer sur les parents.

***

PARIS. — ANDRÉ DERAIN. — Au voisinage du parc de Montsouris, une petite maison, précédée d'un jardinet dans une vague rue, dont la plaque bleue est une énigme : *rue du Douanier*. Dans ces parages, il ne peut s'agir que du seul *douanier* qui compte pour des artistes, pour les peintres habitant cette rue : le douanier Rousseau.

Rue du Douanier, la troisième maison à gauche, fin d'après-midi de printemps, chez M. André Derain, l'un des plus célèbres de cette brillante, étrange et si diverse génération d'artistes qu'après la guerre le public semblait davantage créer de lui-même plus encore qu'elle ne se révélait à lui. Chaque mois, chaque quinzaine devaient fournir un peintre à des gens pressés, un — peintre, hier inconnu, demain célèbre, dont les toiles se vendaient d'autant plus cher qu'elles étaient plus distantes de la nature, plus différentes de ce qui avait été produit jusqu'alors et j'ajouterai : plus horribles à voir.

Le plus grand nombre de *génies* qui parurent en ces années 1922-29 (bien plus marquantes par leur singularité et notre violent besoin de vivre, que celles précédant la guerre, dont on nous a tant rebattu les oreilles et qui n'étaient en réalité que la suite logique de leurs devancières) venaient des quatre coins du monde : ils donnèrent à Montparnasse une population et un caractère renouvelés. Ce nom fut célèbre au fond des États qui reçoivent les rayons du couchant par-dessus le Pacifique et jusque dans les îles qui forment l'archaïque Japon, aux écoutes des dernières pulsations des Blancs.

Les Utrillo de Nagasaki, les émules de Picasso, ce fin catalan, les génies scandinaves qui venaient de Hambourg et de plus haut, à travers le Skager Rak, ont été dispersés par la crise mondiale. Ils retournèrent en Scandinavie, à Tokio, dans leur bonne Allemagne. Un puissant *vacuum cleaner* semble avoir absorbé tous les dégénérés qui paradaient sur cent mètres de trottoirs, entre le *Dôme* et la *Pergola* et que les marchands de tableaux — un peu poires, — venaient réveiller le matin pour leur acheter leurs esquisses de la veille.

Il faut songer aux abîmes où l'art était tombé. Quelles mains le précipitaient, toujours plus bas, avec l'appui, l'appoint, l'approbation d'une horde de snobs effrénés et de sots, dont le pire malheur qui pût nous arriver était qu'ils ne se ruinassent pas assez vite? Mais voici que pour eux aussi, l'or ou le papier, se firent rares, — enfin! Les valeurs de bourse créées sur des valeurs artistiques inexistantes s'effondrèrent. Il faut rendre grâce parfois aux catastrophes financières qui privent ceux qui ont trop d'argent, de la possibilité d'en faire trop facilement mauvais usage.

Quelle exposition on réaliserait, dans vingt ans, d'une collection qui était « moderne », entre 1925 et 1929! Que penseront de nous ceux qui seront autorisés à croire que nous aurons vécu, dormi (rêvé, peut-être), devant les monstrueuses ébauches, sorties — nous ne pouvons dire du cerveau — mais des ateliers de peintres improvisés, alors à la mode, à peu près de la même manière que les Noirs des jazz et les meubles de clinique chirurgicale, pour les salons.

Les peintres qui devaient survivre à cette surproduction effrénée, à cette tourmente démoniaque, se retrouvent aujourd'hui, libérés même de l'influence que cette cohue sauvage pouvait, sans qu'ils le voulussent, exercer sur leur production.

Je ne puis dire que nous pensions exactement à tout ceci, dans cet ordre, ni sous cette forme, mais c'est l'état d'esprit, si l'on peut dire, dans lequel nous pénétrons chez Derain. Il est, avec Dunoyer de Segonzac, Marie Laurencin et quelques rares autres, de ceux qui, le déluge ayant cessé, reparaissent avec leur originalité et leurs grandes qualités, car ils sont destinés à survivre aux engouements factices de la mode.

Dessinée par lui, construite pour lui et presque par lui, la

maison classique, indépendante et personnelle d'André Derain révélerait au moins clairvoyant, les raisons pour lesquelles nous retrouvons dans son talent les grandes similitudes qui font la filiation entre les hommes. Dans la petite pièce qui précède l'atelier, plusieurs toiles de la jeunesse de Corot et un piano. Des meubles gothiques fort simples, mais véritables, d'une patine excellente, dans la salle à manger et dans le vestibule au dallage particulier, fait de rectangles de marbre de couleur, des objets divers, qui témoignent de ce goût intelligent qui ne s'attache pas aux choses seulement pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles évoquent encore — ce qui est bien à considérer.

Les artistes sont d'avance suspects, qui refusent au passé le droit d'avoir été ou d'être encore. Le présent ne peut exister sans le passé. L'originalité, ce n'est pas d'ignorer le passé, mais de l'égaler ou le vaincre.

M. Derain, ce bon colosse silencieux, va prendre des toiles au fond de l'atelier, puis les apporte près du vitrage, une à une. La taille, les larges épaules, le flegme de Derain lui donnent l'apparence d'un de ces navigateurs auxquels on peut nommer les côtes et les ports du monde et qui vous en disent avec le plus parfait naturel, aussitôt, les particularités, la grâce et les horreurs. Le cheveu noir, l'œil brun, pesant et léger, réfléchi et agrémenté d'indifférence, plein de souvenirs et d'anecdotes qu'il ne raconte qu'avec retenue, il surprendrait évidemment ces snobs habitués à n'entendre parler par les artistes, chez lesquels ils croyaient fructueux de s'approvisionner de chefs-d'œuvre, qu'une sorte de *sabir* cosmopolite, dans tous les accents du monde.

— Ah! Monsieur est français, vous êtes français! voudrait-on s'écrier chez Derain, avec chaleur. Mais qui ne l'eût deviné tout de suite, même lui absent, devant ces études de Provence, cette campagne d'Avignon, ces grands pins, ces mâts, ces horizons dorés et déjà bleuissants?

Sans vouloir méconnaître le génie d'où qu'il vienne, il faut avouer que depuis la guerre on ne sait plus où rencontrer un public *français* et que l'influence des étrangers venant soi-disant *étudier chez nous*, ne fut pas excellente et que dans l'ensemble nous n'avons pas particulièrement lieu de nous

en réjouir. Il peut être nécessaire que les artistes français voyagent, qu'ils s'en aillent voir ailleurs ce qui se fait et renouvellent leurs inspirations dans des climats qui leur soient nouveaux. Mais c'est une tout autre affaire de naturaliser chez nous, au hasard, au petit malheur trop d'étrangers. Ils encouragent nos compatriotes à ne point passer nos frontière Le Français n'est que trop enclin à ne pas s'exiler et croit satisfaire, une fois pour toutes, aux nécessités de voyager, en s'inspirant tout bonnement de ceux qui sont venus s'installer chez lui et dont il ne prend que les exagérations, c'est-à-dire presque toujours les défauts. Vuillard, Bonnard, Maurice Lobre, Marquet, comme avant eux Manet, Renoir, Berthe Morisot, Sisley, Monet, Degas, et avant eux Corot, Boudin, ne doivent qu'à la France leur rayonnement et leur valeur. Visiter un pays, en rapporter des études, des toiles achevées, copier Franz Hals à Harlem ou Raphaël à Rome, les meilleurs d'autrefois l'ont fait. Mais Daumier ou Forain, David ou Ingres, Perronneau ou Fragonard, ne sont que de chez nous, de chez eux, élevés comme Watteau, comme Poussin, comme Boucher ou Robert à la grande école de Paris.

En écoutant parler Derain, comme en écoutant Dunoyer de Segonzac, ou Dufresne ou madame Valadon, — et notre chère Laurencin — c'est Paris que l'on entend parler. Et quelque fluide, qui n'est heureusement que de la France, comme chez Dufy ou Maurice Utrillo (dont le nom n'est espagnol que de hasard), filtre à travers leurs toiles, éclaire leur talent. Manet ne peignit qu'à Paris ses toiles espagnoles et comme Bizet composant *Carmen* sans avoir connu l'Espagne, Manet délaisse à jamais la tendance espagnole, du jour qu'il eut passé à Madrid deux semaines d'ennui et de déceptions.

André Derain travaille à quelques études remarquables d'après une sorte de gitano, qui traîne à Montparnasse, dit-il, et dont il a saisi le caractère avec une vigueur surprenante. Mais un petit théâtre occupe le centre de l'atelier, des marionnettes vénitiennes y sont affalées, Derain a tout agencé lui-même, pour l'amusement de quelques enfants. La nuance des rideaux, les détails forment un tableau déjà, parmi les paysages nobles mais si profondément *terrestres*, dispersés dans l'atelier.

Derain repousse les toiles contre le mur et puis se tait et nous emmène voir les meubles gothiques, dans la salle à manger. Mais il ne semble pas que nul puisse percer le bloc de cet esprit volontairement fermé, ce travailleur qui s'est perfectionné avec tant de sûreté, et qui, souriant avec la plus exquise gentillesse, retourne après avoir fermé la porte, à ses instruments de musique, à ses Corot, à sa cigarette — et au modèle, qui attendait et dont il n'a pas parlé et que nous n'aurions point soupçonné, sans le pantalon rose oublié sur un siège.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CORRESPONDANCE

A la suite de la publication dans notre livraison du 15 mars 1933 d'une étude de M. Jean Poirier (*Parmi les Livres*) où se trouvait analysé l'ouvrage de MM. les docteurs Rist, Okinczyc, Bosc, et de MM. les professeurs Sergent et Mauriac sur la Dichotomie, nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Dans un article sur la dichotomie qui a paru dans la Revue de Paris *du* 15 *mars* 1933, *mon nom a été cité avec trois phrases extraites d'un de mes livres. Mais je tiens à vous signaler que la troisième phrase, « la bonne réputation médicale se crée en grande partie, grâce à la* profusion *pharmaceutique », n'a pas été prononcée par moi et ne représente nullement mon opinion, comme pourrait le laisser entendre l'article en question. Cette phrase a été extraite d'un discours que je rapportais et que je donnais comme exemple d'extravagance pharmaceutique. En outre, le mot profusion, imprimé en caractères italiques, dans la* Revue de Paris, *alors qu'il ne l'est pas dans mon livre, accentue la gravité de la méprise. C'est pourquoi je vous prie de bien vouloir faire paraître cette rectification dans le prochain numéro de la* Revue de Paris.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

DOCTEUR PAUL CARTON

M. Poirier, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous répond :

Les citations du Dr Carton et en particulier la phrase qu'il « se défend d'avoir prononcée » sont extraites d'un de ses articles : les Servitudes de la Médecine courante. *Cet article signale les dangers qui guettent le médecin naturiste qui oublierait le caractère « occulte » de la doctrine, et ne concéderait rien aux préjugés ambiants : les pharmaciens déclancheraient sur lui « un feu d'enfer », et pour mieux montrer la force de « la coutume pharmaceutique », du « courant pharmaceutique... irrésistible », de la « servitude pharmaceutique », l'auteur fait parler un pharmacien. Ce dernier, ayant observé, tout comme le Dr Carton, que les pharmaciens ne font le succès des médecins que dans la mesure où ceux-ci prescrivent beaucoup de remèdes, trouve cette formule :* « La bonne réputation médicale se crée... grâce à la profusion pharmaceutique. » *Il s'unit donc au Dr Carton pour constater un état de fait déplorable pour les uns, réjouissant pour les autres. Ce pharmacien anonyme confirme si bien l'auteur que nous n'avons pas cru devoir les distinguer. Le mot* profusion *a été mis en italiques, car, séparé du contexte, il surprenait par son alliance inattendue et quelque peu obscure avec* pharmaceutique, *et il fallait éviter que le prote composât et le lecteur lût le banal* profession.

LE MARCHÉ FINANCIER

Après le rapide et important mouvement de hausse qu'elle avait vigoureusement instauré, durant toute la première quinzaine de mai, sur nos grandes valeurs industrielles, la Bourse a éprouvé le besoin, bien légitime, de reprendre haleine.

La liquidation du 15 lui en fournissait, en quelque sorte tout naturellement, l'occasion. Par surcroît les controverses internationales allaient lui en apporter des prétextes.

C'étaient, d'abord, la préparation malaisée de la Conférence Économique de Londres et les embarras de la Conférence du Désarmement à Genève. Il allait venir s'y ajouter le message inattendu du président Roosevelt et le retentissant discours du Chancelier du Reich. Enfin, nous avions à compter chez nous également avec la reprise de la discussion du budget dans des conditions qui n'éliminent pas de sérieuses préoccupations.

La seconde quinzaine de mai a donc été, à la Bourse, plus cahotée que sa devancière. En position d'alerte la spéculation ne soulignait qu'au minimum l'orientation des événements; quant au Comptant il reprenait délibérément sa position d'attente. C'est dire que les transactions redevenues plus calmes — momentanément sans doute — ont permis de consolider une bonne partie des gains substantiels précédemment acquis.

Nos rentes qui n'avaient pas participé à l'allégresse relative du début du mois, sont demeurées obstinément moroses. Le 4 1/2 p. 100 *série A a coté le 22 mai* 83,30, *le cours le plus bas qu'il ait encore enregistré. A ce cours le taux de capitalisation, compte tenu de la partie courue du coupon échéant en août, est de* 5 1/2 p. 100. *On mesure par là le déclin que valent au crédit de l'État, depuis six mois, le vote tardif du Budget, les embarras de la trésorerie et l'impuissance du Parlement à restaurer les finances nationales.*

Parmi les valeurs industrielles, l'attention s'est surtout portée vers les actions d'électricité, les produits chimiques, les soies artificielles et les mines d'or, ces dernières représentant à peu près le seul aliment de l'activité de la Coulisse.

Bien qu'elle ne se soit pas intégralement maintenue, tout au moins sur les valeurs dirigeantes du groupe, la faveur dont ont bénéficié, à nouveau, les actions des sociétés de distribution d'Électricité notamment la Parisienne de Distribution, l'Union d'Électricité, la Parisienne Électrique, semble parfaitement justifiée. Cette industrie est l'une de celles qui ont le mieux résisté à la crise générale; encore faut-il prendre certaines précautions vis-à-vis des sociétés productrices de force. Il y a là matière à une étude approfondie de leur politique qui ne semble pas adaptée pour toutes aux besoins futurs. Ses rendements financiers sont maintenus à peu près partout. Quoique relativement modestes, ils donnent l'impression d'une puissance latente qui est parfaitement susceptible de développements ultérieurs.

Parmi les produits chimiques Rhône-Poulenc s'est distingué. La Société vient de publier ses comptes de 1932 qui sont satisfaisants. Elle occupe toujours une place de premier plan dans son industrie. Elle est, en outre, favorisée par le réveil des affaires de textiles artificiels. Dans le même groupe Kuhlmann a été plus discuté. Il convient, cependant, de retenir qu'à plusieurs reprises son orientation apparaissait nettement favorable.

A la bourse de Londres la confiance s'affirme, de mois en mois, en dépit des vicissitudes de la politique internationale. Les Mines d'or y conservent la vedette avec un marché moins effervescent mais plus étendu. Rand Selection, Crown Mines, Sud Nigel nous paraissent devoir être en bonne place parmi les titres les plus attrayants. Certaines valeurs du groupe des « Commerciales » méritent également l'attention.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).